

La Revue Populaire

Vol. 16, No 2

Montréal, février 1923

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis :

Un An: \$1.50 — Six Mois: - - - 75

Montréal et banlieue excepté

Paraît tous

les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Editeurs-Propriétaires,
131 rue Cadieux, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de chaque
mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

QUELQUES CONSEILS AUX AMOUREUX QUI VEULENT SE MARIER

Il y a plusieurs manières de "tomber en amour" avec une jeune fille. Quelques-uns raisonneront, d'autres recevront le coup de foudre en voyant une pâle jeune fille jeter son oeil de lynx sur eux.

Le coup de foudre est le plus dangereux, il s'attrape facilement, les tous jeunes gens en sont les plus fréquentes victimes.

Un jeune homme qui a toujours été pauvre recevra une augmentation de salaire qui lui permettra de se marier; crac, huit jours plus tard, il recevra le coup de foudre en regardant la première jeune fille qui s'offrira à son regard.

Un jeune homme commence à trouver l'existence monotone vlan le coup de foudre avec la première jeune fille avec qui il dansera.

Un jeune homme a été bafoué par un premier amour, la première blondinette qui se présentera lui donnera le coup de foudre, immanquablement.

L'homme qui ne s'ennuie pas dans l'existence ne recevra jamais le coup de foudre. On ne connaît pas de célibataire triste.

Il faut être absolument méfiant et bien savoir que la femme que l'on choisira pourrait trouver 10,000 autres hommes capables de la rendre aussi heureuse que nous le pouvons

nous-même, et qu'il existe 10,000 autres femmes capables de nous rendre aussi heureux qu'elle.

Il ne faut jamais choisir sa future compagne dans les salles de danses, il faut la voir chez elle, dans son intérieur, afin de savoir comment elle traite son père et sa mère; car la jeune fille n'est jamais la même chez elle et en public. Si elle est gentille, affable, bonne, douce chez elle, elle sera tout cela dans votre intérieur.

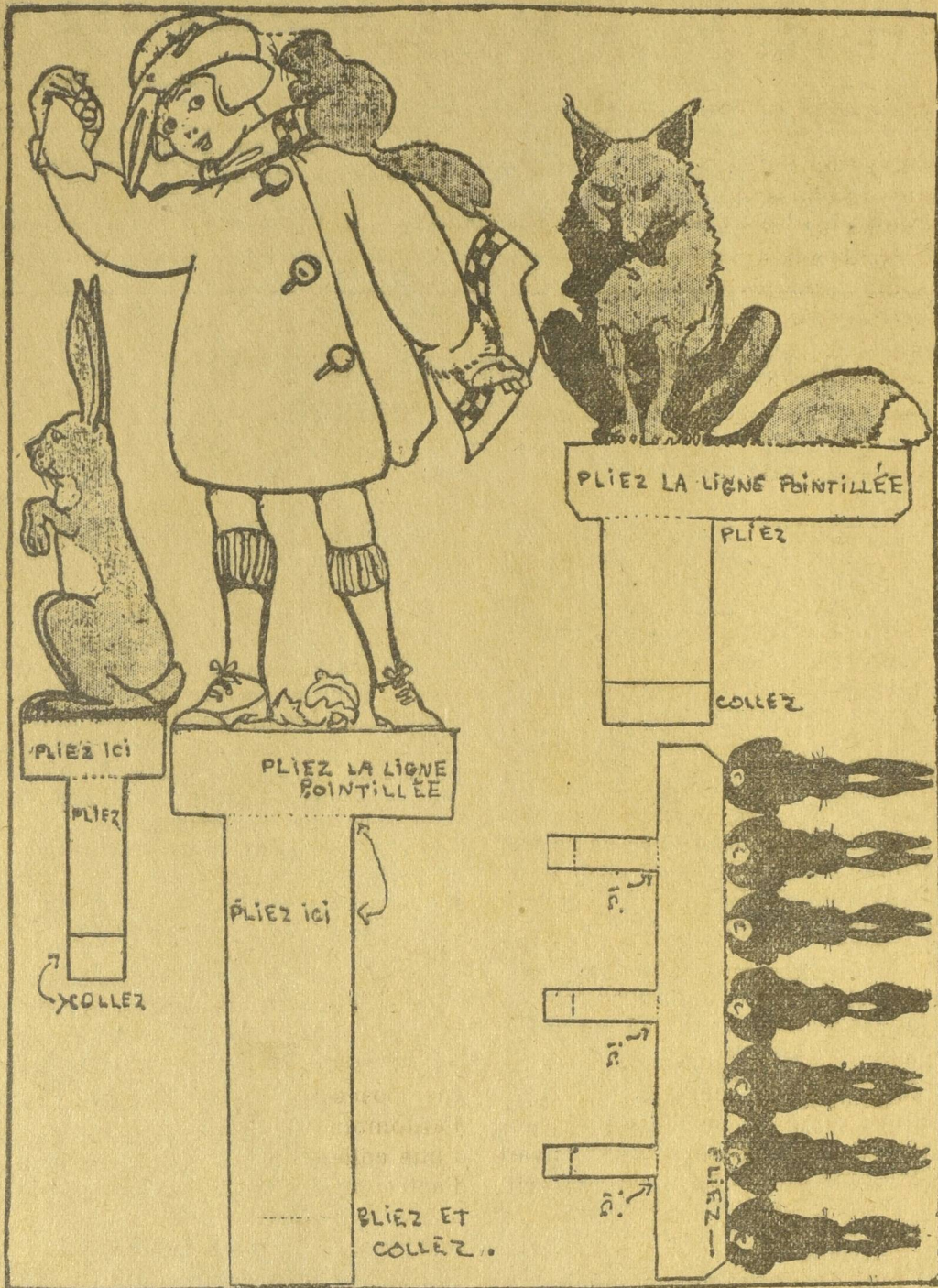
Si la jeune fille que vous courtisez aime le plaisir: méfiez-vous. Si elle n'apprécie pas vos cadeaux, méfiez-vous. Si elle dit du mal de sa meilleure amie: méfiez-vous.

Si vous êtes trop pauvre pour vous marier, fuyez les occasions. Lorsqu'un jeune homme voit une jeune fille qui lui plait, s'il ne peut l'épouser, il doit se sauver à toutes jambes avant que le mal prenne racine. Le petit microbe n'est encore qu'à la surface, il n'a pas eu le temps de pénétrer dans le système, on peut facilement l'enlever.

Enfin, jeunes gens qui voulez vous marier, ayez l'œil ouvert, et le bon. Enfin, suivez bien ces quelques conseils et mariez-vous vivement, vous ferez bien, c'est un célibataire qui vous le dit.

Paul GOUTLEE.

POUR L'AMUSEMENT DE NOS PETITS LECTEURS



Vous pourrez, chers enfants, en mettant sur pied le renard, les lapins et la gentille petite fille qui essaie d'attirer un écureuil avec des noix, faire revivre en quelque sorte les jolis animaux qu'on tue pour vous faire des fourrures d'hiver dont vous êtes tout fiers. Suivez les indications données au bas de chaque jouet.

LE PLUS HABILE CRIMINEL DE PARIS

Le baron Richard de Reith de Baillencourt tombe enfin dans les filets de la police parisienne—Il fut pendant de nombreuses années, l'âme dirigeante de toutes les plus importantes bandes de voleurs de la capitale française.—Ses vols se chiffrent par millions de dollars.—Il opérait aussi bien dans les milieux financiers que dans les cercles les plus fermés de l'aristocratie.

Aux premiers jours du mois d'octobre dernier, à Paris, la somme de \$200,000 en obligations, en or et en billets fut enlevée si mystérieusement des voûtes du bureau de poste de la rue Vauvenargues que la police en fut interdite.

On ne vit pas là-dedans qu'un exploit isolé, mais la continuation d'une série de cambriolages dont l'organisation et la mise à exécution émanaient d'un cerveau puissant qui seul avait pu diriger depuis quelque temps tous les coups audacieux faits sur les banques, les musées, les églises, les bureaux de poste et les riches hôtels particuliers.

C'était pour les habiles agents de la secrète une chose certaine que derrière les criminels ordinaires qui accomplissaient ces coups se trouvait une âme dirigeante, un maître esprit, un homme de science et une puissance organisatrice, poussant ses bandes stipendiaires au crime, se les attachant par des marques d'affection aussi bien que par l'intimidation, leur fournissant de l'argent et des narco-

tiques, au besoin, les protégeant et les contrôlant.

Les détectives, surmontant des difficultés inouïes, se mirent sur la piste de quelques cambrioleurs ordinaires, impliqués dans le sac du bureau de poste, mais ne tirèrent pas grand-chose de cette première trouvaille.

Il leur fallait avant tout trouver l'âme dirigeante, le chef de bande et c'est ce que voulait à tout prix M. Faraliqu, le chef de la police secrète de Paris. De l'un de ces voleurs arrêtés, ils apprirent que ce chef se servait d'un intermédiaire du nom de Genser, qui n'avait rien du malfaiteur ordinaire, mais qui était loin de posséder l'intelligence et la richesse nécessaire d'un esprit puissant. Puis, en filant pendant longtemps Genser, ils finirent par mettre la main sur ce mystérieux et puissant organisateur.

Et ce n'est autre que le baron de Reith de Baillencourt, connu généralement sous le nom de baron Reith, l'un des financiers les plus connus de Paris, un ami et associé des millionnaires français et anglais, propriétaire d'un somptueux hôtel particulier et d'un très vieux château à la campagne, possesseur d'une demi-douzaine d'automobiles, d'une riche écurie, d'une collection merveilleuse d'objets d'art et grand organisateur d'opérations financières.

Le baron de Reith, prétendent les détectives, tira du crime organisé toute sa fortune qui fut un temps considérable, tenant sous sa main une centaine de sujets criminels de tout aca-



Le baron-cambrioleur étudie les communications de ses hommes.

bit, qui ne le voyaient jamais, mais recevaient d'intermédiaires et ses ordres et ses récompenses. Genser était l'un de ses agents les plus intelligents et les plus dignes de confiance.

Après que ses affaires financières eussent périclité, il songea à retrouver dans le vol et le pillage de toutes sortes une fortune qui lui échappait. Son bureau d'affaires, sa maison de banquier, au coeur du quartier de la finance, où n'habitent et ne se rencontrent que de riches brasseurs d'argent, devinrent ses quartiers-généraux. C'était se servir d'un excellent camouflage.

Le fameux baron de Reith, pour dire le vrai, avait déjà été filé par la police. Des agents de la police secrète française, anglaise et américaine le soupçonnèrent fréquemment d'accrocs faits à la loi. Dans de nombreux cas, des preuves écrasantes pesaient contre lui; il ne pouvait être autre chose que l'auteur tant recherché de faux et d'opérations frauduleuses indiscutables. Mais tous les agents qui furent sur le point de mettre le grappin dessus se trouvèrent en fin de compte décontenancés par l'allure de cet homme, par son train de maison, par la considération, par l'estime, par l'admiration même dont il semblait entouré. Jamais, ils ne purent croire qu'un homme qui avait un nom fameux, des châteaux, des chevaux, des automobiles, tant de richesses enfin, fut un vulgaire cambrioleur.

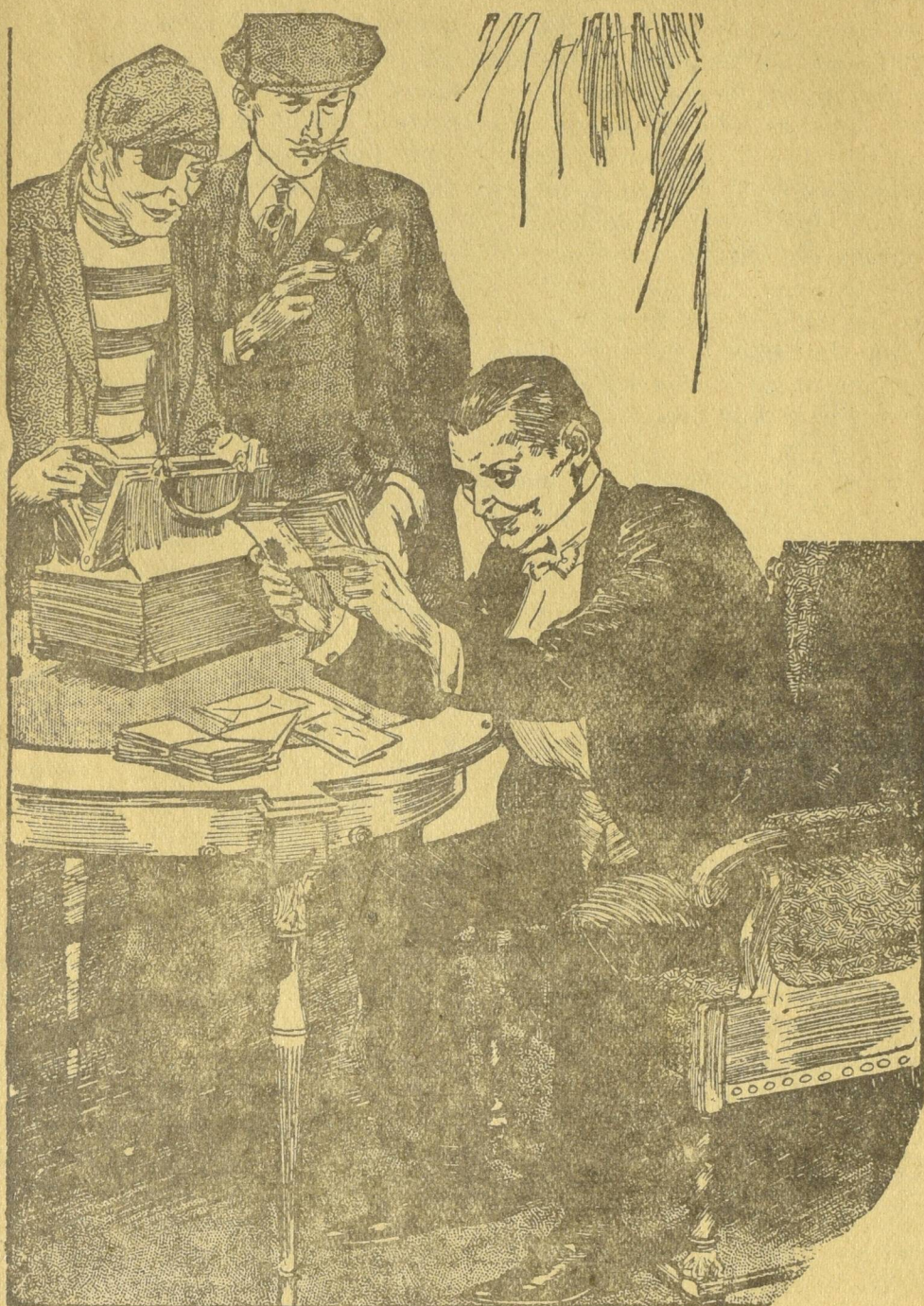
Ils eurent peur de commettre une erreur épouvantable qui eût pu mettre leur position en danger et prirent une autre direction.

Son arrestation fut la suite logique d'un concours étrange de circonstances et surtout d'une conversation intime entre M. Faralieu et un fin dé-

tective anglais. Le cambriolage de la rue Vauvenargues ne pouvait être organisé de longue date par un homme qui connût l'affaire dans tous ses coins, non pas par des voleurs ordinaires. Les bandits louèrent sous un nom d'emprunt un petit appartement dans un immeuble vacant contigu au bureau de poste. Dans le bail était stipulé le droit aux caves de la maison. D'une cave, ils passèrent dans une autre dont le mur mitoyen la séparait d'avec les voûtes mêmes du bureau de poste. Là, pendant l'après-midi du samedi, alors que tous les employés avaient quitté la poste, ils percèrent, avec un perforateur pneumatique, huit pieds de maçonnerie et pénétrèrent dans le bureau de poste. Ils y trouvèrent, comme ils s'y attendaient, deux énormes coffres-forts en acier, munis de clés de sûreté et rivés aux murs. Pendant toute la journée du dimanche ils les travaillèrent, les décollant d'abord du mur, les entourant ensuite de couvertures, puis faisant sauter les serrures avec des cartouches de dynamite. Ils n'emportèrent que les titres de grande valeur et l'argent.

Quand la police fut appelée sur les lieux dans la matinée de lundi, ils ne purent relever aucune trace du passage des cambrioleurs. Les locataires avaient abandonné l'appartement dès le vendredi soir et dans le bureau de poste, ils ne purent, comme pièce d'identification, que relever un mouchoir de femme. Aucune empreinte digitale nulle part, les hommes s'étant apparemment servi de gants de caoutchouc pendant tout le temps qu'ils opérèrent. Ils étaient effectivement munis de tous les appareils scientifiques propres à ce genre de cambriolage.

Tous les détectives les plus habiles de Paris se mirent à la poursuite des



"Voilà un beau vol, bien réussi!" dit le baron en passant en revue les billets de banque.

auteurs de cet audacieux attentat, mais sans aucun succès. Ils commençaient déjà à désespérer de la cause quand l'un d'eux arrêta à Marseille un individu qui avait essayé de vendre quelques-uns des titres volés dont les numéros d'enregistrement avaient été habilement changés. Cet homme fut écroué, mais bien que soumis à un interrogatoire très serré accompagné de menaces et de coups, il ne confessa rien d'important, niant absolument avoir volé ces titres ou les avoir altérés.

On pensa bien que la nouvelle de cette arrestation mettrait sur leurs gardes les comparses de ce malfaiteur et qu'ils attendraient quelques années avant d'essayer de se faire payer leurs obligations. Mais, peut-être le baron et ses agents manquaient-ils d'argent. Toujours est-il, qu'ils risquèrent le tout et qu'un jour un homme d'un certain âge, élégamment mis, se présenta au bureau de poste de la rue Saint-Denis, près de la Gare du Nord, et demanda qu'on lui payât toute une série de titres de grande valeur. Le commis qui avait été mis au fait du vol et se tenait sur ses gardes dit au nommé Brochat d'attendre qu'il en parlât à son chef, lequel reconnut les titres volés et fit immédiatement arrêter celui-ci. Mais Brochat, comme tous les autres, ne révéla rien d'essentiel à la police, se contentant de faire quelques petits aveux insignifiants qui étaient probablement mensongers.

Mais sur lui on trouva un petit carnet rempli de notes rédigées suivant un code particulier. Des experts étudièrent ce manuscrit et s'aperçurent que le nom Genser y revenait fréquemment.

Genser était connu de la police. On ne l'appréhenda pas tout de suite, mais on le suivit de près. On remarqua qu'il avait l'habitude de se rendre chaque jour dans un restaurant très achalandé de la rue de la Bourse, à proximité de la Bourse de Paris, restaurant où se rencontrent les plus grands financiers de l'Europe. La police remarqua entr'autres choses que vis-à-vis de sa table, à l'autre côté de la salle, se tenait le baron de Reith, dînant seul ou avec quelques-uns de ses amis ou de ses comparses.

Après avoir surveillé et de Reith et tous les autres clients ordinaires du restaurant, un agent nota que chaque fois que Genser se levait pour pénétrer dans la cabine téléphonique ou se rendre à la chambre de toilette, le baron de Reith en faisait autant. Y avait-il quelque entente secrète entre le vulgaire Genser et le distingué baron?

Cela se pouvait-il? L'un des détectives se déguisa en garçon de table et se cacha dans la chambre de toilette. A deux reprises, il entendit le baron et Genser tenir de longues conversations à voix basse et se fixer des rendez-vous à la propre maison du baron, rue Alphonse de Neuville.

Enfin, tout semblait laisser croire à la police qu'elle allait bientôt tirer cette affaire au clair. On décida d'abord qu'une forte escouade d'agents, choisis parmi les meilleurs, arrêterait Genser et après s'être emparée de ses papiers, envahirait la maison du baron de Reith.

Mais avant que la police mit ce plan à exécution, de nouveaux événements vinrent confirmer les soupçons qu'ils entretenaient sur l'honnêteté du baron. L'automobile de Mlle Parisys, cette coquette et jolie parisienne qui

s'est fait à Paris une réputation peu commune... en dansant en petite tenue, disparut subrepticement de son garage. Le lendemain du jour de sa disparition, deux hommes bien mis se présentèrent chez elle et lui dirent que si elle les assurait de sa protection, ils lui diraient où se trouve sa voiture et l'aideraient à la ravoir.

—Mais qu'est-ce qui vous pousse à me faire pareille confession, leur dit l'actrice.

—Parce que c'est nous qui avons fait le coup et qu'on nous avait promis \$500 chacun pour cela. Comme nous n'avons pas reçu notre argent et que nous mourons de faim...

—C'est bien, répondit l'actrice, qui brûlait de l'envie de revoir son automobile. je vous promets ma protection. Parlez.

—Nous avons tiré votre automobile du garage de la rue Desrenaudes. Dites à la police de se renseigner sur le propriétaire de ce garage et de surveiller toutes les automobiles qui entrent et qui sortent.

Or le garage de la rue Desrenaudes appartient à l'un des comparses du baron. L'enquête révéla que l'auto avait été conduit deux jours auparavant par Genser, lequel avait été porter la machine au vieux château que le baron de Reith possède à Couvincourt, près de Gaillon, dans le département de l'Eure.

Quelques jours plus tard, Genser était arrêté sans esclandre comme il sortait de l'hôtel particulier du baron et qu'il tournait le coin. Un instant après, deux messieurs en jaquette noire et en pantalon rayé, tuyautés et bottés de souliers vernis, pénétrèrent dans le vestibule de l'hôtel particulier du baron de Reith de Baillencourt. Ils passèrent leur carte au laquais, lequel

indiqua à ces messieurs un grand livre sur un lutrin et leur dit d'y inscrire leur nom. Mais les visiteurs insistèrent, disant qu'ils tenaient à voir le baron tout de suite.

—C'est impossible, messieurs. Le baron ne reçoit aucun étranger sans qu'on le prévienne de sa visite 48 heures à l'avance.

—Notez ce détail, dit le plus grand des deux hommes—qui était M. Farallicq, préfet de police—en découvrant son gilet où brillait l'insigne du premier magistrat de la République française. Le laquais eut une petite grimace—son dernier maître étant le prince de Sagan chez qui on n'avait jamais vu de pareils visiteurs—et conduisit ces messieurs à l'appartement du baron. Celui-ci se tenait à sa table de travail, examinant au travers d'un verre grossissant quelques vieilles gravures légères du dix-huitième siècle que son libraire venait de lui faire parvenir.

—Comment osez-vous pénétrer ainsi chez moi, sans mon autorisation ? s'écria le baron avec colère en apercevant les deux visiteurs.

—C'est au nom de la loi que nous sommes entrés chez vous; c'est au nom de la loi que je vous arrête, dit tranquillement M. Farallicq.

Les agents lui donnèrent le temps de faire venir son paletot et son chapeau et le prièrent de les suivre.

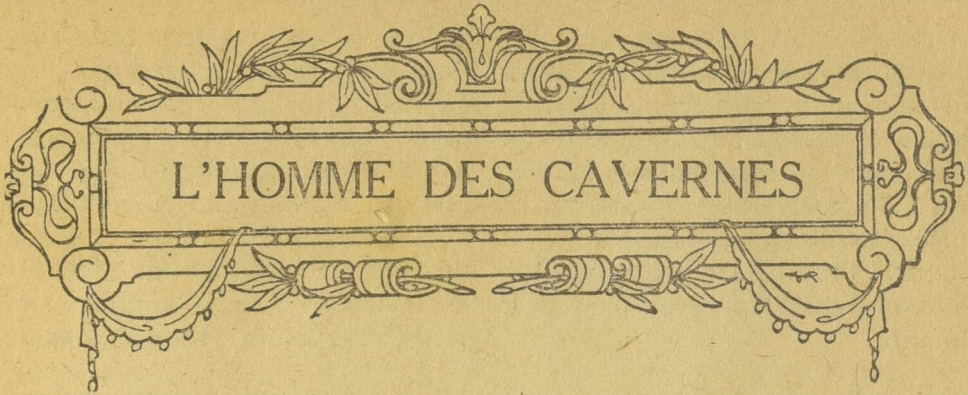
Le baron n'a pas encore subi son procès.

—o—

Le découragement vient, comme l'ambition, de l'impatience du succès.

—o—

L'amour est l'architecte de l'univers.



L'HOMME DES CAVERNES

Se que certaines vues animées ainsi que les récits romanesques peuvent faire d'un bon petit jeune homme. — Les hommes de caverne ne sont plus de mode. — C'est avec déférence et galanterie qu'il convient de se conduire avec les femmes.

Si le cinéma a tenté de mettre à la mode les hommes des cavernes, disons tout de suite qu'il a pratiquement échoué. C'est très joli de se représenter dans son imagination les hommes primitifs, vêtus de peaux de bête, armés d'une massue, qui mangeaient du lion et de la panthère et se disputaient leurs compagnes dans des combats sanglants où les horions tombaient dru et où les victimes étaient nombreuses; très joli aussi de se reporter par la pensée aux temps de la chevalerie, alors que les paladins antiques, chevaliers errants, coureurs d'aventures, enlevaient les femmes à cru sur leurs chevaux rapides, alors que la force seule suscitait l'admiration, le raffinement et l'intellectualisme étant choses parfaitement inconnues. Mais aujourd'hui, si la femme a encore de l'admiration pour la force brutale, (elle l'a amplement prouvé pendant la guerre par le prestige qu'un uniforme exerçait sur son

coeur) elle attend aussi de l'homme qu'elle aime des qualités de coeur et d'esprit. Le biceps a ses droits mais l'esprit a aussi les siens. L'homme idéal doit pouvoir et savoir se défendre quand on l'attaque; il doit posséder assez de courage pour protéger la femme, mais à cette force tout instinctive, toute naturelle, à ce courage, il doit allier les charmes et les grâces de l'intelligence, ainsi que les dons du coeur.

Au cinéma, il suffit souvent qu'une jeune fille ou une femme soit éprise d'un bel homme pour qu'on nous représente celui-ci sous les dehors d'un homme des cavernes. La femme est ainsi faite qu'un freluquet, qu'un blanc bec peut lui inspirer autant d'amour qu'un demi-dieu!

Ainsi, oyez cette hitosire qu'on nous donne pour authentique. Un jeune homme de dix-huit ans d'un naturel très doux, bon travailleur, possédant toutes les qualités qui font la joie des beaux-parents, courtoisait une petite jeune fille, Léonie, qui semblait accepter ses avances avec quelque plaisir. Or, un jour, Paul, en revenant du travail, entra au hasard de sa route dans un cinéma, non pas que les vues animées l'attirassent tout particulièrement, mais bien parce qu'il n'avait rien autre à faire.

On représentait une vue dans laquelle un colosse antédiluvien, armé d'un rondin noueux et garni de clous, mettait à la raison une femme de la taille de deux ou trois hommes modernes en lui marchant sur le ventre et en lui chatouillant les oreilles de sa matraque. Plus il frappait, et plus cette femme semblait devenir soumise et aimante.

heures, le soir, se retrouva chez son amie qu'il invita à faire une promenade. Elle accepta, pensant bien qu'après avoir fait de tour du bloc, Paul la quitterait ou rentrerait à la maison. Mais, ce fut une tout autre affaire.

A proximité de la gare, Paul sortant un revolver et le mettant sous le nez de Léonie: "Ecoute-moi bien, dit-il, je t'enlève; si tu ne me suis pas, je te



A sa sortie de prison, elle le reçut dans ses bras.

Jamais Paul n'avait pensé qu'on pût en agir ainsi avec les femmes. Ce fut pour lui toute une révélation! Léonie faisait parfois quelques manières quand il parlait de mariage et il voulait tant se marier! Le cinéma lui fit pousser une idée dans la tête, une idée qui devait le mener loin. On verra tout à l'heure. Au sortir de cet établissement, il soupa en vilesse et à huit

fais sauter la cervelle. Il y a assez longtemps que je veux t'épouser, je t'enlève purement et simplement. M'as-tu compris?"

Léonie fut tellement abasourdie par ce procédé absolument inattendu qu'elle ne lui opposa aucune résistance et le suivit à la gare. Là, au moment de prendre le pied sur le quai de la gare, elle dit à son ami: Attends-

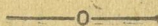
moi là une seconde que je me fasse un petit brin de toilette avant de monter dans le train. Ce disant, elle se précipita dans la cabine téléphonique de la gare et raconta toute l'affaire à son père qui prévint aussitôt la police.

Le malheureux Paul qui avait pris place dans le train, certain d'être suivi par sa fiancée, fut appréhendé à l'arrêt suivant par quatre agents qui lui passèrent les menottes.

Quelques jours plus tard, il subissait son procès et recevait dix-sept mois de prison pour enlèvement de mineure.

Son séjour à la prison lui donna tout le temps voulu pour maudire sa destinée, regretter sa vilaine action et se convaincre qu'en dépit de tous les romans et de tous les films du monde, on vit dans un siècle à peu près civilisé où la loi n'autorise aucun homme à maltraiter une femme et en agir avec elle comme si elle était encore son esclave.

Le plus intéressant de tout ceci, c'est que Léonie, chagrine d'avoir fait interner son jeune ami, se porta à sa rencontre le jour de sa mise en liberté. Au sortir de sa prison, Paul tomba dans les bras de Léonie. Un an plus tard, ils étaient mariés.



LES BUVEURS DE SANG

Les Massais sont un peuple de montagnards qui circonscrivent la plaine de Kilimandcharo, enclavée dans la colonie allemande, encore si peu connue de l'Afrique orientale. Inutile d'ajouter ici que les Allemands ont perdu cette colonie à la suite de la dernière guerre.

Or, ces Massais sont, paraît-il, plus intelligents que tous les autres noirs du continent. Leur crâne n'offre pas la dépression habituelle à la race issue de Cham; ils ont le nez moins aplati et les lèvres moins épaisses que leurs congénères de zones ardentes; ils sont taillés en athlètes, supportent les plus grandes fatigues et montrent à la guerre une endurance et un courage hors ligne.

L'enfant est en naissant voué aux exercices violents. Sans vêtements, le corps enduit simplement d'un mélan-

ge de graisse et de terre glaise, il apprend, aussitôt qu'il peut marcher, le maniement des armes. Ses jeux sont des batailles, souvent sanglantes, et quand il touche à ses quatorze ans, le jeune massai est propre pour le métier dans lequel se passera sa jeunesse.

Il orne alors sa tête d'un formidable échafaudage de plumes, prend en main l'épieu et le javelot, se couvre le bras du bouclier recouvert de peau de buffle et quitte le kraal (le village) pour rejoindre ses futurs compagnons de fatigues et de rapines. Il s'attache à un campement établi par ceux de sa tribu, s'y construit une hutte et vit comme les autres. Le lait, le sang et la viande crue formeront exclusivement sa nourriture. Le lait il le trouve à satiété dans les troupeaux auxquels il rend visite chaque jour, ou à peu près. Là aussi il se fournit de viande, et surtout de ce sang bouillonnant

dont il est avide et qui lui donnera muscles et chair pétris à point.

Il a choisi son taureau, de concert avec quelques-uns de ses compagnons, qui le lui rabattent en poussant de grands cris. Il s'élance sur la croupe de la bête, lui plonge son arme au cou et s'agrippant à ses cornes, boit, emporté dans une course vertigineuse, à sauvages gorgées, le sang qui jaillit de la blessure béante. Lorsqu'il est repu, il bouche cette plaie avec une poignée d'herbe et se laisse glisser à terre. C'est là sa manière de se désaltérer quand il a soif; les autres en font autant; c'est une dure existence que celle du taureau dans ce primitif pays. A l'heure des repas, on l'immole, toujours suivant le même procédé, avec cette variante qu'en ce cas le jeune Massai lui plonge sa lame en pleine artère carotide. L'animal s'effondre, et chacun de prendre part à son dépècement et à dévorer sur place sa chair pantelante, sans préjudice des libations prises à la blessure de son cou, que l'on bouche avec soin, après chaque lampée.

La table levée, la horde restaurée, bien lestée, se met en campagne. Tous les coups à faire lui seront bons; elle n'a que l'embarras du choix. Elle s'attaquera aux caravanes qu'une bonne aubaine mettra sur son chemin; elle ravagera un kraal appartenant à une tribu étrangère à la sienne; elle pillera et saccagera les habitations des blancs, si éloignées soient-elles de son campement...

Ce campement, d'ailleurs, varie, car ce sont des nomades que les jeunes Massais, mais pendant un temps seulement. Lorsqu'il a vécu quelques années de cette vie sauvage, lorsqu'il a fait une prise qui assure son existence, le jeune guerrier est saisi de la

nostalgie du foyer natal. Il dit adieu à ses compagnons et suivi d'un troupeau qu'il a rassemblé, par maraude, il reprend le chemin du pays, où il se mariera, vivra en honnête rentier, fera cuire sa viande, qu'il accompagnera des légumes de son potager, et ne se souviendra de son existence passée que pour en célébrer les fastes et en regretter les charmes.

— o —

UN CONFESSEUR CANADIEN DE LOUIS XVI

L'abbé Louis de Beaujeu était fils de Louis Liénard de Beaujeu, major des troupes, et de Louise-Thérèse-Catherine Migeon de Bransac. Daniel de Beaujeu, le héros de la Monongahéla, était son frère.

Il était né à Montréal le 16 août 1708.

Tout jeune, il avait été confié par sa tante, la mère de la Nativité, religieuse du couvent des Ursulines de Québec, à M. de Villars, prêtre français, qui après avoir rempli pendant plusieurs années les fonctions de chapelain de ce monastère, s'en retournait en France.

Le jeune Canadien fit honneur à son protecteur. Quelques années après son passage en France, le supérieur de Saint-Sulpice, à Paris, écrivait au supérieur de la maison succursale, à Montréal: "J'ai le plaisir de vous annoncer qu'un jeune Canadien, l'abbé de Beaujeu, a remporté le prix d'une thèse de théologie sur tous ses concurrents français".

Il devint, plus tard, Confesseur Ordinaire de Louis XVI.

L'abbé de Beaujeu, croit-on, mourut à Paris, en 1781, au séminaire de Saint-Sulpice.

UNE PRODIGIEUSE OPERATION

Un enfant de six mois avale une épingle anglaise ouverte qui va se loger dans son estomac, la pointe en l'air.

— Tous les médecins moins un désespèrent d'extraire un objet ainsi placé. — Un jeune chirurgien imagine pour fermer l'épingle et la retirer des instruments d'une simplicité enfantine et avec beaucoup d'habileté et de patience sauve le pauvre petit de la mort.

Nous voulons entretenir nos lectrices, mères de famille, d'une opération chirurgicale remarquable et en même temps d'un accident qui peut arriver à tous les enfants, accident qui entraîne la mort très souvent si l'on ignore la manière d'y remédier. Le cas est celui-ci: Un enfant de six mois avala une épingle anglaise, plus communément appelée chez nous, épingle de sûreté. Le soir, l'épingle était localisée aux rayons X dans l'estomac du bébé; elle était ouverte, de sorte que la branche pointue était relevée vers la gorge. Douze heures plus tard, un médecin—très habile homme, on en conviendra—fermait l'épingle dans l'estomac même du petit patient et la retirait à travers la gorge et la bouche.

Pas une goutte de sang ne fut versée. La peau de l'enfant ne fut pas même piquée. Inutile d'ajouter que le bébé se porte merveilleusement bien. Il faut rendre cependant à ce chirurgien les hommages qu'il mérite à plus d'un titre, car tous les médecins qui

furent appelés avant lui désespérèrent de sauver l'enfant.

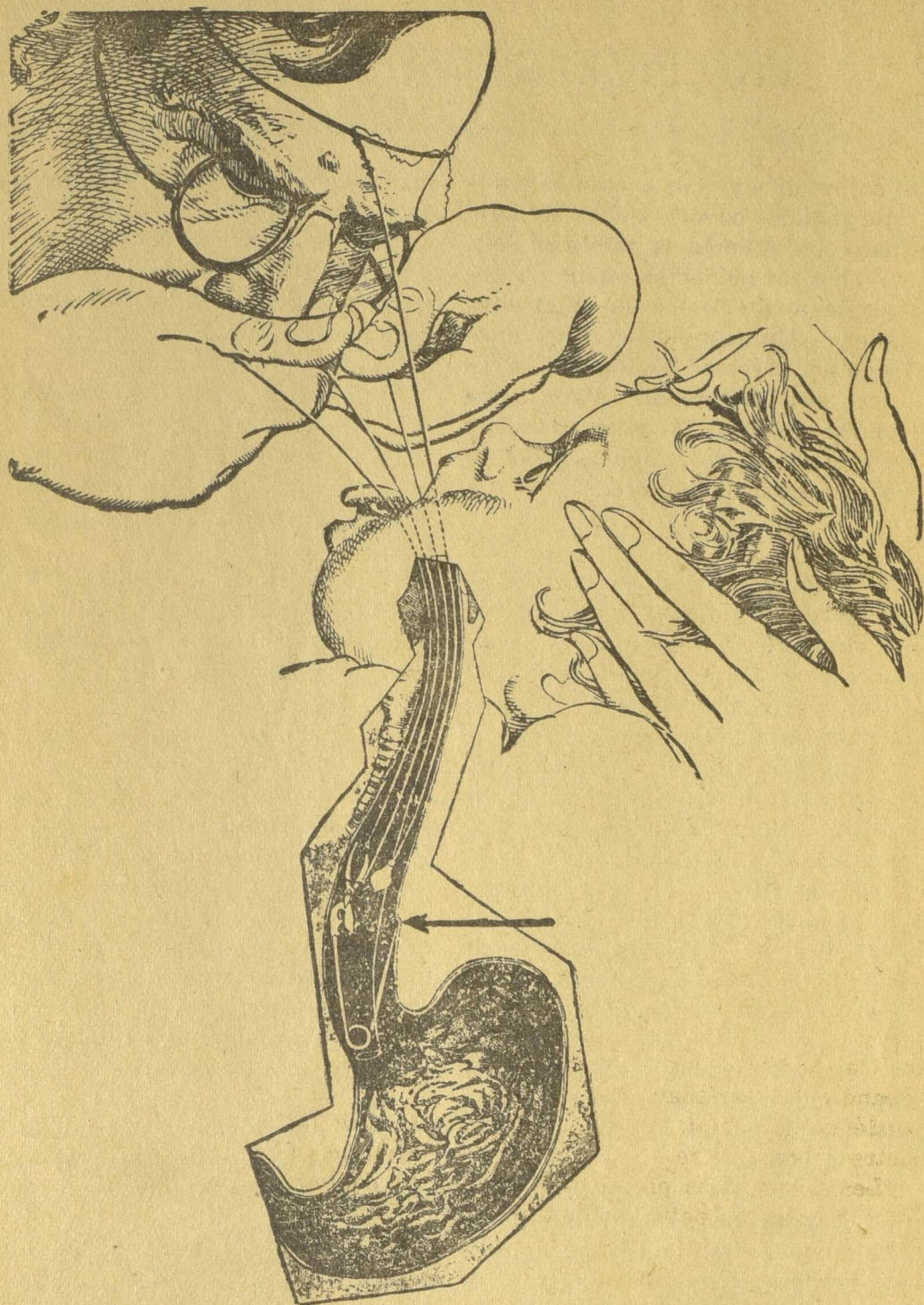
Mais comment donc se prit ce merveilleux praticien pour réussir une aussi délicate opération? Tout notre article est là; qu'on lise attentivement en s'aidant de nos dessins.

Comment parvint ce médecin à fermer l'épingle anglaise sans pénétrer dans les chairs de ce petit avec ses bistouris et tous les instruments que la chirurgie met aux mains de ses disciples?

Pour instrument, le docteur X employa une toute petite paire de tenailles, deux boucles métalliques au bout de deux longs fils de fer et un électroscope, c'est-à-dire une ampoule électrique minuscule fixée au bout d'un fil. Voilà tout ce qui permit à cet extraordinaire chirurgien de sauver la vie de ce bébé. Ce n'est pas le premier enfant qui avale des épingles. Des enfants dans tous les temps ont avalé des aiguilles, des épingles, des boutons de manchettes, des brochettes, des sous et combien d'autres choses. Il arrive que ces objets soient enlevés avec plus ou moins de difficultés ou que les pauvres petits meurent.

Mais jamais, au grand jamais, on n'entendit parler d'un cas comme celui dont nous vous entretenons en ce moment.

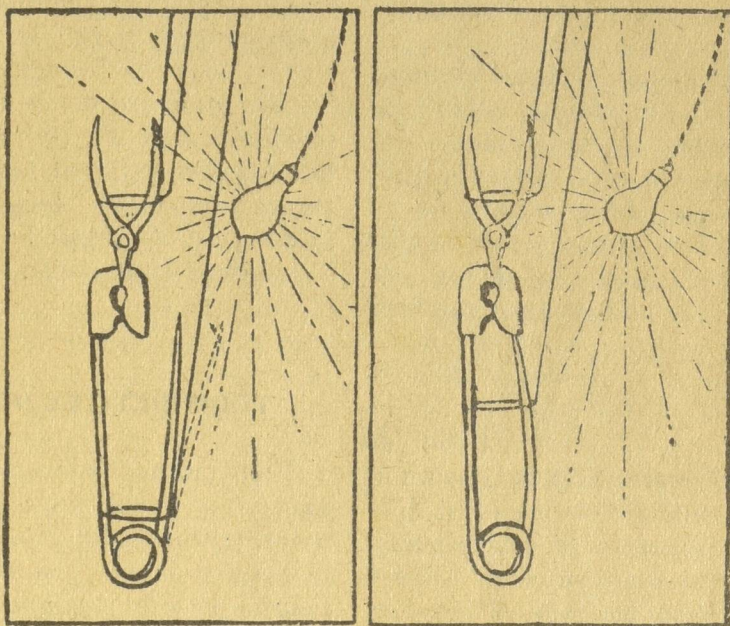
La mère avait donné le biberon à son mioche à six heures du matin. Elle l'avait ensuite couché dans son berceau. Puis, avec une épingle anglaise, elle avait attaché sa couvertu-



Cette excellente vignette vous montre dans les moindres détails comment se prit un chirurgien fort habile pour extraire de l'estomac d'un enfant de six mois une épingle anglaise qui s'y trouvait logée, ouverte.

re de laine. Quinze minutes plus tard, la mère entendit l'enfant se plaindre. Elle le prit dans ses bras et il se tut— mais, en le recouchant, elle s'aperçut que l'épingle avait disparu. L'épingle restait introuvable, mais se pouvait-il qu'elle fut dans le corps de l'enfant. Il crierait, il se démènerait! Et il restait très calme. Le bon vieux médecin de famille fut tout de même mandé en hâte et il prescrivit aussitôt l'emploi

que s'ils tentaient de la sortir par la gorge, elle n'aurait pas été déplacée un centième de pouce qu'elle pourrait déjà déchirer les délicates parois de l'enfant; qu'une opération chirurgicale était aussi impossible, qu'on ne pouvait sans danger de mort mettre à découvert les poumons d'un bébé de six mois. Ils prirent donc la décision de... laisser faire, pensant bien qu'il avait autant de chances de se débar-



Ces deux dessins vous montrent clairement le jeu des fils et des tenailles qu'employa ce même chirurgien pour fermer l'épingle anglaise avant de la retirer par la gorge de l'enfant.

de la radiographie, alléguant que quand on soupçonnait un bébé d'avoir avalé quelque objet, il n'y avait pas autre chose à faire.

Les rayons X se promenèrent dans tout le corps du petit patient et mirent au jour la fameuse épingle dans son estomac. Mais pour comble de malheur, l'épingle était ouverte!

Tous les médecins spécialistes consultés tinrent séance. Ils se disaient

rasser de son épingle par la voie naturelle. La chose alla très bien jusqu'à l'heure du repas de l'enfant, alors qu'il ne voulut rien boire et se débattit comme un petit diable dans l'eau bénite. Le père et la mère décidèrent de faire de nouveau examiner leur enfant aux rayons X pour voir si la position de l'épingle anglaise était changée. La pointe la plus aigüe de l'épingle ouverte était toujours tour-

née en l'air, mais l'épingle elle-même semblait avoir monté un petit peu vers la gorge. Le fait que l'épingle avait monté au lieu de descendre était dû à une quinte de toux du bébé.

Cette seconde position de l'épingle était plus alarmante encore que la première. Les mêmes médecins furent de nouveau consultés et à bout de ressources, téléphonèrent à un jeune confrère de la ville voisine, qui avait fait des opérations remarquables.

Celui-ci se rendit immédiatement à l'hôpital où il examina attentivement les photographies obtenues par la radiographie et se dit aussitôt qu'il y avait quelque chose à faire, avec certaine habileté et beaucoup de patience. Il se fabriqua lui-même ses instruments que nous avons énumérés plus haut. Il prit une paire de tenailles, des tenailles minuscules naturellement, assez petites pour descendre dans la gorge de l'enfant. À l'une des branches des tenailles, il attacha un fil de fer très mince. Avec ce fil, il descendrait les tenailles dans l'estomac. Les mors en seraient ouverts, prêts à se saisir de l'épingle. Le fil de fer, dont l'autre bout serait tenu par le médecin, empêcherait les tenailles de descendre trop bas et aussi tirerait l'épingle une fois entre les mors des tenailles.

Mais comment les tenailles saisiront-elles l'épingle? Il prit un autre fil de fer et fit une boucle à l'un de ses bouts. Cette boucle, comme d'une de nos petites illustrations d'indique, jouerait dans les branches des tenailles, les ouvrant et les fermant.

Et comment enfin, fermerait-il l'épingle anglaise? Grâce à un troisième fil de fer, terminé en boucle lui aussi, laquelle boucle entrerait dans le bout

de l'épingle et en remontant le long de l'épingle la fermerait.

Et l'opération se pratiqua comme le médecin l'avait pensé. Des aides tinrent la tête et les bras de l'enfant. Le chirurgien assujettit une grosse ampoule sur son front et descendit une ampoule infiniment petite dans la gorge du patient. Il pouvait ainsi voir parfaitement l'épingle, dans l'estomac. Dans sa main droite, il prit le fil qui tenait les tenailles. Dans sa main gauche, il prit le fil qui devait entrer dans les branches des tenailles. La première partie de l'opération terminée, à la manière indiquée plus haut, il descendit son troisième fil qui ferma doucement—très doucement—la pointe de l'épingle anglaise.

L'enfant était sauvé.

—o—

TROIS PETITES DORIONNE

Trois jeunes soeurs canadiennes, âgées de douze à quinze ans, revenaient gaiement du théâtre des Marionnettes du sieur Barbeau, vers neuf heures du soir, lorsque la sentinelle, postée à la porte Saint-Jean, à Québec, leur cria d'une voix de stentor:

—Who comes there? (Qui vive?)

Soit frayeur, soit ignorance de la réponse qu'elles devaient faire, les jeunes filles continuèrent à avancer mais, à une seconde sommation, faite d'une voix encore plus éclatante que la première, l'aînée des filles répondit:

—Trois petites Dorionne come from de Marionnettes!

La sentinelle, voyant ces jeunes filles, leur dit en riant:

—Pass trois petites Dorionne come from de Marionnettes!

LE MYSTERE DE LA TOMBE VIDE

Dans un petit village paisible où jusque-là rien n'était venu briser la monotonie des jours que coulaient dans un parfait bonheur quelques centaines de cultivateurs, une tombe est violée, un cadavre est brûlé, un garage est incendié et un homme soupçonné de tous ces crimes, prend la fuite.

L'aboïement persistant et rauque de son chien de garde attira l'attention du fossoyeur qui vivait seul avec cette bête, à quelque distance du cimetière, dans un petit village cosmopolite des Cantons de l'Est. Jamais, depuis qu'il veillait sur ces tombes que presque toutes il avait creusées de ses mains, il n'avait entendu autant de bruit dans la cité des morts, sur laquelle planait d'ordinaire un silence sépulcral. Le fossoyeur se roula dans son lit; il était neuf heures. Et le chien continuait d'aboyer. Décidément, quelque chose d'anormal devait se passer par là. Il s'habilla hâtivement et sortit dans la nuit noire. Un projecteur électrique à la main, il fit le tour de la maisonnette, fouillant des rayons crus de sa lampe tous les abords. Mais, à trois cents verges de là, se tenait toujours son chien, en arrêt sans doute devant quelque prise. Il s'avança dans cette direction et projetant sa lumière sur toutes les tombes au passage, il siffla son chien. Celui-ci arriva en courant, la gueule toute tachée de terre rouge. Le fossoyeur calma sa bête et retourna se coucher.

Dans la même nuit, à minuit et demi, le garage d'un citoyen de l'endroit, nouvellement installé au village, flambait comme une botte de paille, à quatre milles environ du cimetière.

La femme du propriétaire de ce garage donna l'alarme et en quelques minutes, tout était consumé. Elle raconta aux voisins accourus en hâte pour faire la chaîne qu'elle avait quitté le garage vingt minutes avant que l'incendie y éclatât, après avoir attendu là le retour de son mari pendant toute la soirée. Quant au mari, on n'en avait pas de nouvelles.

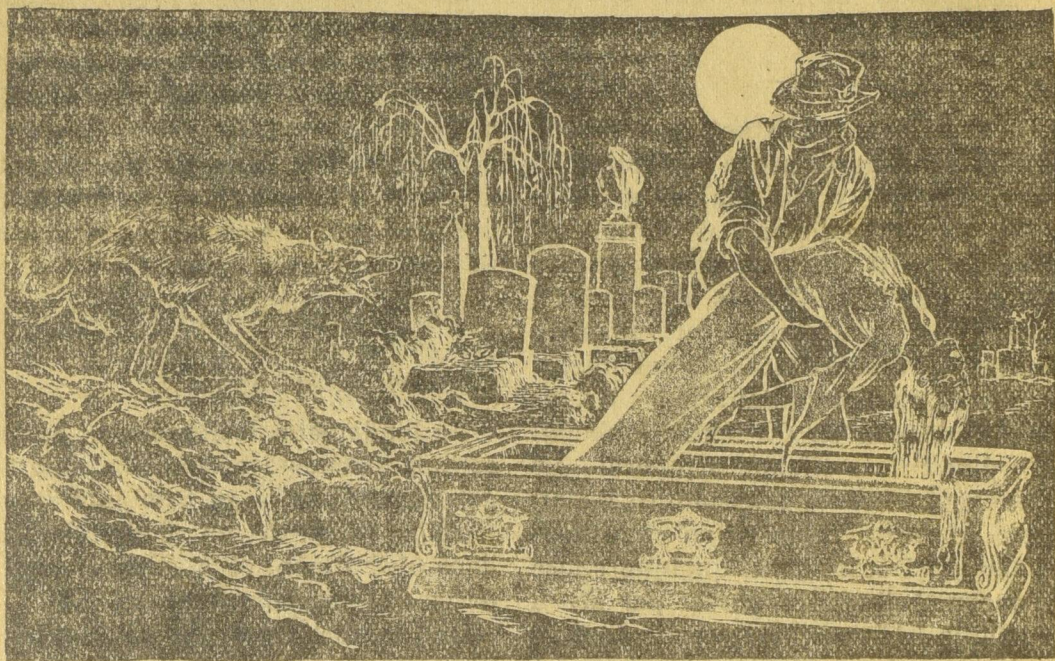
Des décombres, on retira un cadavre carbonisé qu'on prit immédiatement pour celui du mari.

Le lendemain, le fossoyeur, en faisant sa tournée avec plus de diligence que d'habitude, à sa profonde stupéfaction, retrouva un cercueil brisé dans un buisson, et à soixante verges de là, une tombe ouverte et vide. C'était la tombe d'une jeune fille de dix-huit ans, morte un mois auparavant. L'affaire semblait vouloir prendre la tournure du conte le plus macabre d'Edgar Poe. C'est sans doute le chien du fossoyeur qui avait empêché le ou les profanateurs de remettre en place le cercueil et de remplir la tombe de terre. La bière avait été sortie de sa boîte de pin, jetée contre un groupe d'arbustes, les charnières ébréchées, par une pelle tout probablement, et le cadavre arraché de sur la garniture de soie où il avait été déposé.

La police eut d'abord quelque difficulté à reconstituer cette scène lugubre de profanation. On pensa bien tout d'abord que le corps avait pu être enlevé pour des fins de dissection, par des étudiants en médecine, mais il fallut bientôt renoncer à cette conjecture.

Naturellement, quelques vieilles femmes parlèrent de goules, de vampires, de tous ces monstres enfin sortis de l'imagination populaire, qui vi-

nements également dramatiques il n'y avait pas quelques points de connexité? Qui sait si l'un n'avait pas provoqué l'autre? Jusque-là, on avait cru que le cadavre carbonisé retiré des cendres fumantes était bien celui du propriétaire, mais l'autopsie démontra qu'il ne pouvait en être ainsi. Ce cadavre était celui de la jeune fille, exhumée de son tombeau! Quant au propriétaire du garage, depuis la nuit où une tombe avait été violée et où le



vent de cadavres. Mais les autorités ne prêtèrent aucune attention à ces bruits, et pour cause... Il ne pouvait non plus s'agir de vengeance; cette pauvre fille avait été de son vivant une brave et honnête enfant, respectée de tout le monde, même des pires langues, ce qui n'est pas peu dire.

Cependant, la coïncidence entre la profanation de la tombe et de l'incendie du garage pouvait tenir à quelque chose. Qui sait si entre ces deux évé-

garage avait brûlé, personne ne l'avait vu.

Il fallait d'abord, par tous les moyens imaginables, se mettre sur la piste de cet homme, savoir d'une façon définitive s'il était mort ou vivant, et dans le cas où il fut vivant, connaître les raisons de son départ précipité.

C'est à quoi s'appliquèrent les limiers. Ce qui leur donna à croire tout d'abord que le propriétaire du garage

était l'auteur et de la profanation de la tombe et de l'incendie de son établissement fut la certitude que ce dernier avait voulu se faire passer pour mort dans le but de faire toucher par sa femme, pour en jouir avec elle ensuite dans un autre pays, une police d'assurance de \$16.000.

Le disparu avait, paraît-il, porté quelque temps avant tous ces événements son assurance de onze à quinze mille dollars. Ses affaires allaient aussi très mal et il ne demandait pas mieux que de se saisir de la première occasion pour se sauver.

Mais une autre complication vint bientôt s'ajouter à toutes celles-là et dérouter une troisième fois les policiers. La femme de cet homme tant recherché rapporta que quelques heures avant l'incendie du garage, soit dans l'après-midi, son mari avait été attaqué par trois individus qui lui avaient volé la somme de \$65 et lui avaient dit que, si dans trois heures, il n'était pas venu leur apporter le reste de sa fortune, ils mettraient le feu à sa boutique et se débarrasseraient de sa personne.

Donc, Henri B... s'était-il sauvé dans le but de frustrer la compagnie d'assurance ou était-il tombé sous les coups de ces brigands? Mais, ce cas mis de côté, que penser du second, de la violation de la tombe, la nuit de l'incendie?

A l'heure où nous faisons le récit de ce drame pathétique, on découvre que le propriétaire du garage, soupçonné d'un double crime, avait à peine mille dollars d'assurances, en tout et partout. L'hypothèse d'une fuite doit donc être abandonnée. Mais, aucune nouvelle de sa personne. Quant à son épouse, elle est temporairement aux mains de la justice.

Eclaircira-t-on un jour ce mystère? Certainement, mais pas avant que l'on ait sur le disparu des nouvelles certaines.

—o—

LE DUC DE KENT ET UN SOLDAT FRANÇAIS

Le duc de Kent estimait beaucoup un soldat de son régiment nommé Rose ou LaRose. C'était un français, dont il connaissait la bravoure à toute épreuve. Mais le sieur LaRose, ne priant guère la discipline allemande à laquelle il était soumis, prit un jour la clé des champs. Ce fut le duc de Kent lui-même qui l'arrêta à la Pointe-aux-Trembles. Le déserteur était à table lorsque le prince, accompagné d'une escorte, le surprit.

—Vous êtes heureux, monseigneur, dit LaRose, que je sois sans armes, car je prends le ciel à témoin que si j'avais un pistolet, je vous ferais sauter la cervelle.

LaRose fut condamné à recevoir neuf cent quatre-vingt-dix-neuf coups de fouet, le maximum alloué par le code militaire anglais. Il subit le supplice atroce, sans sourciller, repoussa avec dédain ceux qui voulaient l'aider à mettre ses habits après cet horrible châtimement, et se tournant vers le prince, il lui dit en se frappant le front du doigt:

—C'est du plomb, monseigneur, et non du fouet, qu'il faut pour dompter un soldat français.

LaRose méritait certainement la mort; mais on rapporte que le duc de Kent n'avait jamais pu se résoudre à le faire mourir.

LA PETITE SŒUR DE GARGANTUA

Un enfant de neuf mois, dont la famille habite la Louisiane, pèse cinquante livres et mesure trois pieds. — Un bébé dont les parents peuvent dire avec raison, pour une fois, qu'il n'est pas comme les autres. . .

Il y a de par le monde de pauvres enfants chétifs sur le berceau desquels on ne peut se pencher sans avoir le cœur serré; il en est d'autres par contre dont on dit communément qu'ils ne font pas pitié. L'énorme bébé que vous avez sous les yeux et qui débordé de son panier ne fait pas précisément pitié! Et ce n'est pas sans cause. Cette petite fille de neuf mois mesure trois pieds, pèse cinquante livres et a déjà seize dents. Comme enfant, c'est un phénomène intéressant et pas du tout désagréable à voir. Mais de quoi aura-t-elle l'air à vingt ans, la pauvre fille? Ne soyons pas cruel, il se peut que la prodigieuse Ila McClung fasse une charmante jeunesse!

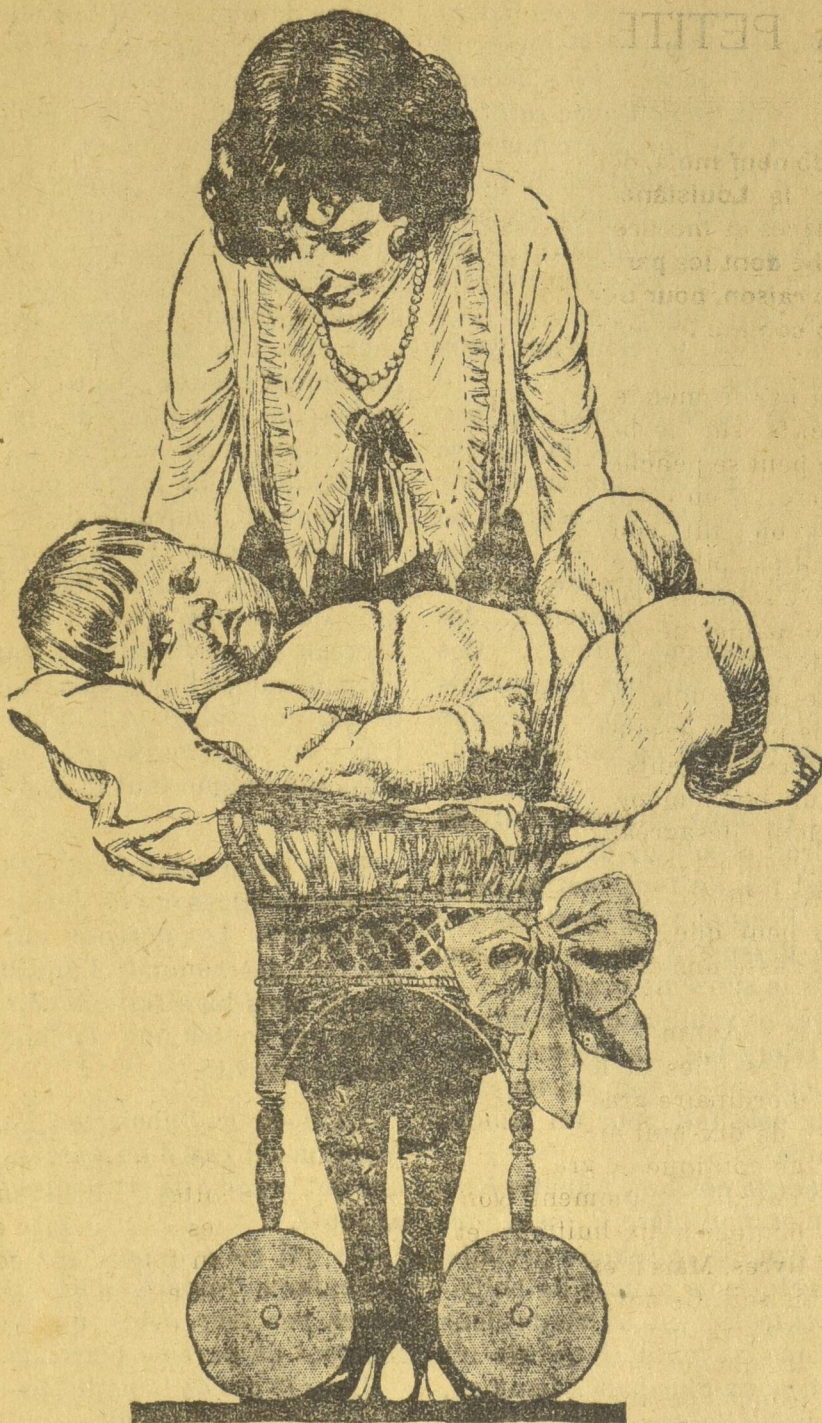
Son père a soixante ans et sa mère vingt-cinq. Les filles et les garçons grandissent d'ordinaire graduellement jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Si cette enfant prodige continue de grandir de la sorte, elle devrait logiquement avoir 72 pieds de hauteur à dix-huit ans, et peser 1,200 livres. Mais il est peu probable que cela soit. Ce qui est fort curieux dans le cas de la petite Ila, c'est qu'elle vint au monde d'une façon absolument normale, pesant à peine six livres. Ses parents sont de taille et de poids moyens et le premier garçon

qu'ils eurent n'est ni plus grand ni plus gros que la plupart des enfants de son âge.

C'est à partir d'un mois que la jeune Ila manifesta les premiers signes de son extraordinaire développement. Il lui prit fantaisie de briser tous les records connus. Elle prit alors des proportions telles et cela en si peu de temps que suivant le mot de sa mère: on la voyait grandir et engraisser tous les jours à vue d'oeil. Le médecin de famille parla de la chose à ses confrères qui tous, à l'exception d'un de ces savants docteurs qui ont tout vu, ou du moins le prétendent, déclarèrent n'avoir jamais entendu parler d'une chose pareille.

On croit communément que les garçons et filles de trop grand embonpoint sont naturellement indolents, stupides, dénués de toute intelligence et souvent répulsifs. Rien de tel chez la bien-portante Ila. Elle est aussi précoce mentalement qu'elle l'est physiquement. Rappelez-vous bien qu'elle n'a que neuf mois, ce qui ne l'empêche de répondre aux visiteurs, et ils sont nombreux, qui demandent à sa mère où est Ila: "Me voici", et de montrer avec beaucoup de grâce ses seize quenottes. Et quand elle prévient ainsi les visiteurs qu'elle est là, ils sont bien forcés de convenir qu'en effet—elle est un peu là!

Elle prononce très distinctement et surtout avec à-propos les mots "maman" et "papa" et quelques autres aussi élémentaires. Mieux encore, elle est d'une curiosité très éveillée, es-



*Cette chère petite mesure trois pieds, pèse cinquante livres
et n'a que neuf mois !*

sayant de tout voir et de tout comprendre, s'intéressant aux moindres choses et cherchant à leur donner un sens. Active et délurée, elle s'occupe du matin au soir, jouant avec son frère, engageant de longues conversations avec lui (?), vidant sur le plancher ou sur les tapis les pots de confiture, déchirant les journaux avant que son père les lise, enfin accomplissant toutes ces gamineries qui rendent les enfants si précieux aux yeux de leurs parents.

Elle fait en outre l'orgueil de son père et de sa mère. On sait qu'un père et une mère regardent toujours leur enfant comme un être d'exception, ne ressemblant en rien aux autres, n'ayant aucun des défauts des enfants de tout le monde, et possédant des qualités littéralement uniques. Ces parents se trompent, car les enfants se ressemblent entre eux beaucoup plus que les parents ne veulent l'admettre.

Mais M. et Mme McClung ont du moins le droit absolu de dire que leur enfant n'est pas du tout comme celui du voisin. Personne ne peut les reprendre là-dessus. N'est-ce pas pour des parents le suprême orgueil?

Chaussée, et veuillez croire qu'elle porte des talons bas, Ila mesure trente-six pouces. Représentez-vous un peu ce que cela fait pour un mioche de neuf mois.

La baigneuse célèbre, Annette Kellerman, qu'on considère à juste titre comme le type de la femme parfaite, mesure trente-trois pouces de poitrine. La petite Ila en a trente-deux pouces. Vous voyez déjà qu'elle n'a rien à envier aux plus belles femmes. Dans un mois, Ila sera encore beaucoup plus développée que son aînée. Elle la dépasse déjà ayant trente-trois

pouces de ceinture, c'est-à-dire sept pouces de plus que Mlle Kellerman et le même tour de bras que cette dernière, soit douze pouces.

Telles sont les impressionnantes dimensions de l'enfant. Jamais on n'eut besoin de lui donner la moindre médecine; elle est solide comme un roc. Cependant, les médecins prétendent qu'elle est trop grosse pour que quelque chose ne fasse pas défaut chez elle. Une maladie peut malheureusement éclater plus tard, durant sa croissance. Son excès de chair est dû à la trop grande sécrétion de sa glande pituitaire. La glande pituitaire est une récente trouvaille de la médecine, disons cela entre parenthèses. C'est un morceau de tissu pas plus gros qu'un pois, placé à la base du cerveau et qui distribue à travers tout l'organisme ce fluide puissant. Ce fluide est une substance limpide qui se fraye un chemin jusqu'à la matière grise qui baigne tout le système nerveux.

Dans les annales de la médecine on trouve quelques cas de développement prématuré. Les garçons surdéveloppés font des hommes d'une stature de géant, mais bien faits, tandis que les filles ont toutes une tendance à une flasque obésité.

Le docteur Dubois, de Paris, fait mention du cas d'un garçon de onze ans qui grandit de six pouces en quinze jours.

Ce qui est étrange, c'est que tous les enfants remarquables de bonne heure par leur poids ou leur taille naissent de parents normaux.

Dans le cas de la petite Ila—petite? si elle nous entendait—cette question se pose d'urgence: "Quand arrêtera-t-elle de grandir et de grossir?"

UN FAROUCHE BANDIT MAROCAIN

Plus entreprenant et plus puissant qu'un simple cheik d'Arabie, le chef de tribu Raisuli, après avoir commandé toutes les tribus insoumises du Maroc, après avoir pillé des milliers de caravanes et enlevé les plus riches Européens, tué et torturé des centaines de victimes, se livre aux autorités espagnoles.— Il exigeait pour la délivrance de ses prisonniers de marque des rançons de \$50,000.

Les dernières dépêches européennes nous apprennent que le plus redoutable bandit du Maroc, le dénommé Raisuli, de fait le plus grand bandit de toute la terre, s'est livré aux autorités espagnoles avec lesquelles il était en guerre et auxquelles il disputait la portion septentrionale du Maroc que l'Espagne se partage avec la France.

Et savez-vous pourquoi il s'est ainsi rendu? Non pas parce qu'il était cerné, qu'il allait fatalement devenir la victime de ses vieux ennemis, mais bien, et ce sont ses propres paroles, parce qu'il était trop vieux et trop gros pour combattre.

C'est une excellente affaire pour l'Espagne, car, Raisuli, en renonçant ainsi à la lutte, remit entre les mains des autorités espagnoles quelques généraux qu'il avait fait prisonniers, une armée tout entière et des sommes d'argent considérables.

Il y a quelque temps, un seul coup lui avait rapporté la somme de \$70,-

000, ce qui est au Maroc une somme fantastique. Mais nous reviendrons là-dessus en temps et lieu.

Raisuli est un gentilhomme d'une grande éducation et d'une exquise distinction. Il reçut à la fois la meilleure instruction arabe qui se puisse donner et les enseignements de professeurs européens. Il est, paraît-il, un descendant direct de Mahomet, le propre fondateur de la religion musulmane.

C'est un Arabe, un Maure, du plus beau type, nez aquilin et peau très légèrement bronzée. Il commit, il est vrai, des actes de brigandage de toutes sortes, des assassinats et des vols de grand chemin, mais tout cela sur une haute échelle, comme faisaient les princes européens les plus nobles et les plus soi-disant civilisés.

Mais, il a cette vertu que ne devaient pas toujours pratiquer ces nobles chevaliers féodaux, l'hospitalité. Il traite ses victimes avec beaucoup d'urbanité... jusqu'au moment où il se voit dans l'obligation de leur couper les oreilles, de les torturer ou de les décapiter!

Raisuli est tout à fait ce que serait le bandit réincarné des Mille et une Nuits.

Il entretient naturellement un harem où les femmes se chiffrent par centaines et se recrutent parmi les plus belles. Cette pratique des harems semble pourtant être abandonnée depuis quelques années par les plus puissants Mahométans. La coutume serait par trop dispendieuse.

En 1904, Raisuli enleva Ion H. Perdicaris un Grec très riche naturalisé américain qui était à cette époque président de la commission européenne chargée d'administrer la cité de Tanger, au Maroc, et en plus, philanthrope réputé. En même temps le bandit marocain s'empara du gendre de Perdicaris, Cranwell Varley, sujet britannique.

Perdicaris recevait dans sa villa de Benî Arrôz. Une musique langoureuse versait la paix du soir dans le cœur de tous ses convives. Tout à coup, avec la rapidité de la foudre, des chevaux bondirent dans les jardins, montés par de farouches cavaliers Arabes, armés jusqu'aux dents.

M. Perdicaris était à causer avec sa fille qui s'évanouit à la vue des cavaliers. Elle reprit connaissance pour rencontrer le regard de Raisuli, le célèbre bandit, qui lui souriait en lui disant: "Ne craignez rien, Madame, je ne ferai aucun mal à votre père et à votre époux, à condition qu'on me paye pour eux deux une forte rançon. Si toutefois, la rançon n'est pas payée, je vous les renverrai en morceaux."

Il plaça M. Perdicaris sur un cheval et son gendre sur un autre, tous deux en habits de soirée, et il prit avec ses brigands la route du désert.

Raisuli exigeait pour la mise en liberté de ses deux captifs la somme fabuleuse de \$70.000.

Le sultan du Maroc, à qui cette demande fut adressée, refusa catégoriquement de verser cette somme, disant qu'il se souciait peu qu'un Européen fût torturé et décapité.

On craignait dans toute la colonie européenne que Raisuli découpat ses victimes en morceaux jusqu'à ce que la somme eut été versée.

Le gouvernement des Etats-Unis s'en mêla et donna ordre au sultan de payer la rançon de Perdicaris. C'était à prendre ou à laisser. Perdicaris en sortirait vivant ou Raisuli mort.

Le sultan fut à ce point impressionné par toutes ces marques d'estime que recevaient les victimes de Raisuli qu'il paya la rançon de \$70.000. Les captifs furent alors relâchés avec beaucoup d'égards.

Perdicaris écrivit naturellement ses souvenirs de prison dans lesquels il représente le bandit comme un homme tellement courtois, distingué et sociable qu'on ne peut se défendre de l'aimer malgré sa cruauté.

Raisuli reçut la somme de \$20,000 en dollars d'argent et \$50,000 en chèques acceptés du Comptoir d'Escompte, une banque française de Tanger. "Quand j'eus endossé les chèques, raconte Perdicaris. Raisuli m'accompagna jusqu'à la porte où je trouvai mes chevaux. Le brigand me fit des adieux touchants et me supplia de ne point lui garder rancune de la captivité qu'il avait été forcé de me faire subir. Il m'assura que je n'avais plus rien à craindre de lui et qu'il me protégerait à l'occasion."

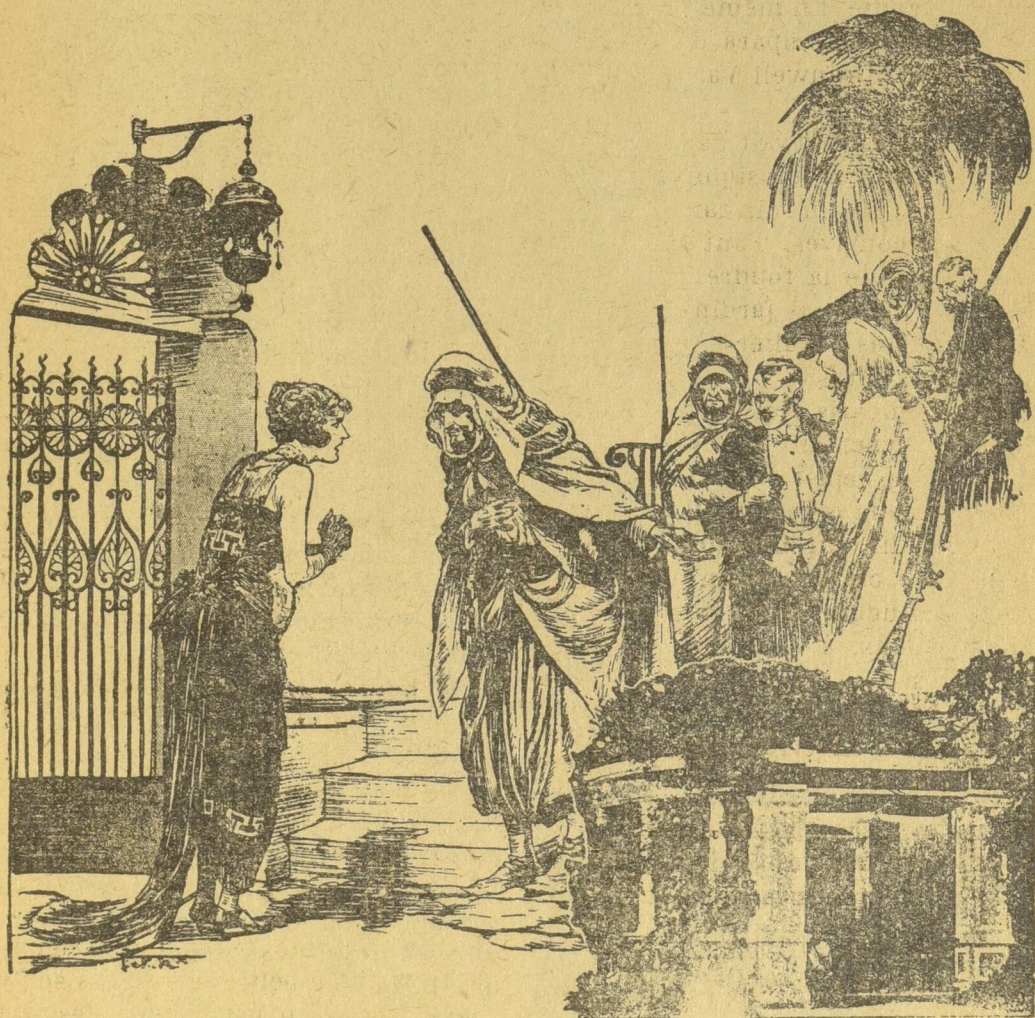
Comment expliquer alors qu'un tel gentilhomme soit devenu un terrible bandit. Dix ans avant qu'il s'emparât de cet homme puissant et riche, il cultivait une petite terre dans son village natal. Un percepteur des taxes impérial essaya de lui extorquer injustement de l'argent et il le tua, aidé de tous les paysans de l'endroit.

Le gouverneur de la province, Abel-Sudek, se rendit dans le village même pour punir Raisuli. Les paysans auraient défendu sa vie jusqu'à la dernière goutte de leur sang, c'est pourquoi le gouverneur préféra l'in-

viter à avoir une palabre avec lui. Au lieu de s'entretenir avec lui comme il était convenu, il s'en empara trahitrieusement et l'expédia au loin, sur la côte de l'Atlantique, dans une prison où on l'enchaîna à un mur, tout nu, pour

pêcher de crever trop vite. Son supplice aurait pu durer plusieurs mois. De son vivant, il eût vu les vautours s'acharner sur lui.

Mais ses fidèles montagnards ne l'avaient pas oublié. Pendant trois ans,



Le bandit mexicain s'empara du père et de l'époux de la jeune femme et lui fit, en s'éloignant, une profonde révérence.

qu'il fut brûlé par le soleil, et Dieu sait quel soleil. qu'aucun homme, blanc ou noir, ne peut endurer, tête nue. Leur intention était de le faire mourir ainsi lentement, en lui donnant juste assez de pain et d'eau pour l'em-

ils se tinrent aux abords de la prison, donnant à la sentinelle toutes sortes de bonnes choses pour soulager le sort du malheureux.

Une certaine nuit, ses chaînes furent brisées et Raisuli retrouva sa li-

berté. Il se sauva avec ses hommes dans les montagnes d'Andjera dans le Maroc septentrional. Il voua alors une haine effroyable au Sultan et à tous les riches et les puissants du monde. Il devint impitoyable pour les riches et très bon pour les pauvres qu'il soulagea autant qu'il put de son immense fortune.

Mais, c'est surtout quand il avait affaire à des ennemis qu'il se montrait irréductible et qu'il assouvissait toutes ses haines. Il tua la femme et la mère de son beau-frère seulement parce qu'ils étaient apparentés au pacha qui l'avait emprisonné. Plus tard, il s'empara d'un des officiers de ce pacha qu'il livra à ses hommes pour qu'ils le missent en pièces. On le fusilla à mort sous ses yeux.

A dire le vrai, la fortune de ce bandit repose surtout sur l'enlèvement de Perdicaris. Depuis lors, il accomplit crime sur crime et enlèvement sur enlèvement. Il devint petit à petit un véritable souverain.

Quelques années plus tard, il enleva Walter Harris, correspondant du "London Times" au Maroc et demanda \$50,000 contre sa liberté. Harris fut gardé prisonnier dans la forteresse du bandit, à Zérat, à deux heures à peine de Tanger. Le gouvernement tarda quelque temps à payer sa rançon. Aussi, le malheureux Harris trouvait-il chaque matin aux pieds de son lit un cadavre sans tête, revêtu de ses propres habits. C'était une bonne blague comme aimait à en faire Raisuli... Finalement, Harris, à force de suppliques, apitoya de gros financiers, qui versèrent en sa faveur la somme réclamée.

Mais Raisuli ne s'en tint pas là, il fit mieux encore. Il alla jusqu'à capturer le général Sir Harry Maclean, un

ancien officier écossais qui était devenu commandant en chef de l'armée régulière du Sultan et qui était regardé comme le seul homme capable de maintenir son autorité.

Les raids que fit Raisuli sur le trésor et les propriétés du Sultan devinrent si alarmants que le général s'arrangea pour tenir une conférence avec le chef des brigands et l'auteur de tous ces désastres.

Maclean se rendit au lieu convenu où il fut enlevé par les hommes de Raisuli qui exigea pour sa libération la somme de \$300,000.

Pour hâter le paiement de cette rançon, Raisuli soumit son prisonnier à un traitement de son goût. Il le tint quatre heures par jour sous un soleil brûlant et pendant tout ce temps lui posait en arabe mille questions aussi insultantes qu'embarrassantes, devant tous ses guerriers. Il le fit enrager tellement, en l'humiliant de toutes manières devant ses hommes que ce général serait mort si l'ordre de sa délivrance n'était enfin venu.

Au bout de trois mois, Raisuli reçut pour son prisonnier la somme de \$150,000. Et que penser de cela? Ces coups d'audace rendirent le bandit si célèbre qu'il fut bientôt fait par ses compatriotes gouverneur de tout le territoire espagnol qui entoure Tanger ainsi que de tout le territoire environnant qui relève encore du Sultan du Maroc.

Il se construisit un merveilleux palais à Arzela où il accumula tant de richesses que les Européens en restaient éblouis. De temps en temps il tuait et dépouillait les chefs des plus riches caravanes.

Pendant la guerre, il signa un traité avec les Allemands, non pas qu'il aimât les Allemands, mais parce qu'ils

consentaient à le payer généreusement. On raconte qu'il reçut de fortes sommes d'Allemagne pour s'en être pris aux possessions françaises du nord de l'Afrique et pour avoir aidé à la délivrance de prisonniers allemands.

Lors de la récente rébellion des indigènes de la partie du Maroc contrôlée par les Espagnols, il leur causa beaucoup d'ennuis et les troubles calmés, il se remit aux mains des maîtres de son pays.

— o —

LE MODELE DE SHERLOCK HOLMES

Parmi les créations littéraires, il en est peu qui aient rencontré un succès pareil à celui de Sherlock Holmes, du romancier anglais Conan Doyle. Ce type de détective extraordinaire révolutionna les esprits au point que nombre de personnes n'ont point voulu voir en lui un personnage entièrement sorti de l'imagination de l'auteur, mais la représentation d'un individu véritable dont Conan Doyle narrait plus ou moins les aventures. Telle est du reste la force du talent que par lui la fiction devient presque une réalité.

Cependant, en ce qui concerne Sherlock Holmes, il paraîtrait que Conan Doyle eut un modèle, le docteur Joseph Bell.

La mort récente de celui-ci a attiré l'attention sur lui et l'on a rapporté maintes circonstances où se manifesta sa curieuse perspicacité et l'originalité de son système, fait de déductions logiques tirées des faits les plus minimes ou des indices les plus légers.

Ramassant ceux-ci comme des anneaux épars et les réunissant l'un à l'autre, M. Bell arrivait peu à peu à reconstituer la chaîne des événements, les ramenant aux causes premières avec une précision et une sûreté souvent merveilleuse.

Une fois, cependant, Joseph Bell se trompa. Comme il faisait un cours sur l'emphysème (distension élastique et sonore du corps et des membres, provenant d'air accumulé dans les cavités naturelles), il présenta à ses élèves un sujet atteint de cette maladie.

—Maintenant, messieurs, remarqua-t-il avec une grande confiance, nous allons probablement découvrir que ce malade jouait d'un instrument à vent.

Se tournant vers la malade, il lui demanda :

—Vous faisiez partie d'un orchestre, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur, répondit celui-ci.

—De quel instrument jouiez-vous ? Et parlez haut, afin que toute la classe puisse entendre.

—Je jouais de la grosse caisse ! fut la réponse, plutôt déconcertante, du malade.

— o —

Une opinion sur le Bibliophile — Connaissez-vous le bibliophile, l'amoureux des livres ? Il aime le livre pour lui-même et comme pour son odeur. Il a des éditions princeps, des éditions numérotées. Il est à l'affût de toutes les nouveautés, il est informé de toutes les publications. L'elzévir n'a pas de secrets pour lui, non plus que le maroquin. Il a même une nombreuse bibliothèque. Il a la passion des livres, mais il n'a pas la passion de la lecture.

LE DANGER D'ETRE ENTERRE VIVANT

En quoi consiste exactement cet état voisin de la mort et qui en a toute l'apparence, qu'on nomme état léthargique ? — Des personnes ont-elles été enterrées vivantes ? — Moyens employés pour distinguer la mort véritable de la léthargie ou de quelque forme de coma.

La crainte d'être enterré vivant a torturé l'espèce humaine dans tous les temps et des cas nombreux de léthargie ou de coma se sont rencontrés dans tous les pays du monde. En ouvrant des tombes et des cercueils, combien de fois s'est-on rendu compte que des êtres chers étaient revenus à la vie et à la connaissance dans leur dernière demeure. Il est vrai que de nombreuses personnes ont de leur vivant prévu l'accomplissement de ce phénomène et demandé que leur corps fût embaumé, c'est-à-dire qu'on en asséchât les artères. D'autres moyens furent employés et sont encore employés de nos jours dans certains cimetières. On tient les corps supposés morts en observation pendant quelque temps au cas où ils donneraient signe de vie. L'un de ces moyens, pratiqué surtout dans quelques cimetières d'Allemagne, est illustré dans le dessin qui accompagne cet article. Une manière de périscope est élevé sur la tombe même et si l'entermé remue de quelque façon ou manifeste quelque signe de vie, une ampoule rouge s'allume aussitôt sur cette stèle ou encore dans la cabine du gardien. On pratique tout de suite

l'exhumation et il y a ainsi de fortes chances pour que la personne que la science avait déclarée morte revienne à la lumière, à l'air et à la vie.

Avant de rapporter des cas de léthargie connus, voyons un peu ce que c'est exactement que ce phénomène, que cet état dans lequel les fonctions humaines sont atténuées au point qu'elles semblent suspendues.

La léthargie, prétend la science, ne s'observe guère que chez les hystériques : c'est un sommeil invincible, naturel ou anesthésique, naturel toujours dans le cas que nous étudions présentement, comparable à la mort apparente. Le sujet a les yeux fermés et les membres inertes. Si on le secoue violemment, il peut ouvrir les paupières mais ne reprend pas connaissance. La pointe d'un crayon, proménée sur la partie cutanée des nerfs périphériques, provoque la contraction des muscles innervés par ces nerfs. L'action prolongée par l'excitant peut même donner lieu à des contractures, à l'épilepsie par exemple, qui parfois persistent après le réveil. L'application d'un courant électrique sur l'un des côtés du crâne provoque des secousses de l'autre côté.

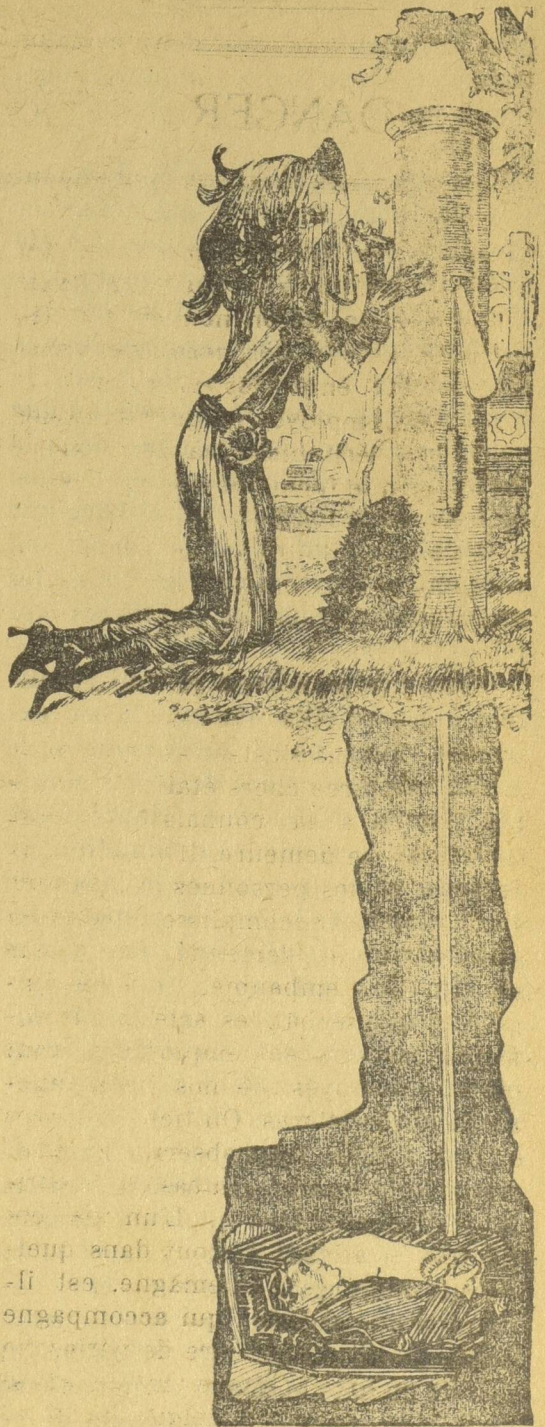
Le sommeil léthargique ne devra pas être confondu avec le coma, symptôme torpide, d'une gravité spéciale, que l'on rencontre dans un grand nombre d'états pathologiques. Sa durée peut varier de quelques heures à plusieurs semaines et parfois plusieurs années.

Ce qu'il y a de plus étrange en ce phénomène, c'est que la science n'a pu encore jusqu'ici ni l'expliquer ni le prévenir. Aucune recherche n'a encore permis de découvrir une méthode certaine et pratique déterminant irrévocablement l'accomplissement de la mort. La léthargie se moque de la science et des savants et ceux-ci ne peuvent en aucun cas dire d'une façon définitive si tel sujet est bien mort ou simplement tombé en léthargie.

Des épreuves ou moyens nombreux ont été suggérés et employés, comme de brûler un doigt du sujet pour voir s'il se formera une ampoule ou non, injecter dans les veines de la fluorescine, qui doit donner un ton jaune à la peau de la figure si le moindre filet de sang circule encore dans l'organisme—mais il est impossible d'affirmer que ces moyens préventifs soient catégoriques.

Pour connaître ces cas à fond, les savants ont étudié cet état chez les plus petits animaux d'abord avant de remonter jusqu'à l'homme. On sait depuis longtemps que les germes et même les poissons et les reptiles peuvent rester gelés dans un morceau de glace et revenir après une certaine époque à la vie. Tout le monde sait que les ours et autres animaux s'endorment à l'automne pour ne revenir à la vie qu'au printemps. C'est ce qu'on appelle l'hibernation animale. L'hibernation est l'engourdissement commun à certains animaux pendant l'hiver.

Et les animaux qui passent de pareils hivers sont les animaux hibernants. Le professeur Carrel, de l'Institut Rockefeller, a donné une grosse avance à ces études spécifiques en démontrant dans son laboratoire qu'il



C'est ainsi que des amoureuses éplorées entretiennent l'espoir de voir revenir à la vie l'ami cher ou l'époux fidèle qu'elles viennent de perdre.

peut maintenir la vie dans certains tissus et os du corps humain longtemps après que le corps est devenu cadavre.

Les médecins savent pertinemment que des personnes ont été enterrées vivantes, en ce sens qu'elles ont été mises en bière alors que le cœur battait à son minimum. Qui ne connaît pas une histoire de ce genre? Il y a une dizaine d'années, à Montréal, le bruit courut avec insistance qu'une certaine femme, très connue dans la meilleure société, avait été ainsi plongée dans un sommeil léthargique et qu'elle s'était réveillée dans son cercueil pour y "remourir" dans les tourments moraux et physiques les plus atroces.

Plusieurs personnes se sont réveillées alors qu'elles étaient encore exposées, mais nous connaissons à la vérité très peu de cas de sujets enterrés vivants. Dans les vingt-quatre heures qui précèdent l'inhumation, intervalle entre la mort et la mise en terre exigé par la loi, la plupart des léthargiques manifestent des signes de vie. Ce n'est que durant des épidémies que ces cas de moribonds enterrés peuvent se rencontrer, alors qu'on enterre quelques heures seulement après la mort.

Une actrice française du nom de Anna Held courut réellement, celle-là, le danger d'être inhumée vivante. Sa fille la veillait à son chevet alors qu'elle était dans le coma; elle remarqua que sa mère tout à coup avait cessé de respirer. Un médecin fut mandé en hâte et déclara que l'actrice était bien morte. La nouvelle de ce décès se répandit rapidement et les journaux furent prévenus.

Quelques heures plus tard, un changement sensible s'opéra dans toute la

personne de ce sujet. Sa poitrine se souleva doucement, puis faiblement, très faiblement, elle se remit à respirer. Le médecin fut rappelé et force lui fut d'avouer qu'il s'était trompé et qu'en effet Anna Held n'était pas morte!... Mais il dut changer de nouveau son verdict six heures plus tard, car, cette fois, elle expira pour tout de bon.

Un autre professeur, un canadien, celui-là, le docteur Harris, de l'Université de Dalhousie, Canada, dit à son tour: "Pour le profane, rien ne lui paraît plus simple que de distinguer un mort d'un vivant, d'établir une ligne de démarcation bien nette entre l'état de vie et l'état de mort. Le profane ne base son jugement en cette matière que sur les symptômes ordinaires de la mort. Si une personne ne remue plus, ne souffle plus, est insensible à la douleur; nulle doute possible, elle est morte. Ainsi, si vous voyez au bord de la route le corps d'un chien étendu, que vous croyez mort, vous vous approchez et le rudoyez de la belle façon. S'il retombe sur lui-même, il est mort; s'il crie, gémit, ou jappe, il est encore de ce monde. Tout cela est très simple. Mais le savant voit un tas de difficultés où nous ne voyons qu'un phénomène à la portée de tous."

Et pour démontrer que les médecins ont raison de se montrer sceptiques devant un soi-disant cadavre, c'est que le sujet qu'ils ont sous les yeux peut être très bien dans le coma ou dans un état voisin de la mort, dans un état léthargique.

—o—

Les cœurs étroits ne sentent jamais le vide, parce qu'ils sont toujours pleins de rien. J. J. Rousseau.

UN ROMAN COMPLET

LE BAISER MORTEL

par PAUL DE GARROS

I

Le palais della Mora passe pour l'un des plus beaux de Florence—de cette Florence pourtant si somptueuse, où la magnificence des Médicis et une légion d'artistes incomparables semèrent tant de merveilles.

Construit au XVI^e siècle, à une petite distance du palais Pitti, non loin de la Porta Romana, il a résisté aux révolutions politiques, aux variations de la mode et aux morsures du temps.

Et du Jardin Boboli, dont les terrasses le dominent, on peut voir, aujourd'hui encore, se dresser, à travers les arbres, l'imposante façade de cette demeure princière, telle qu'elle était il y a quatre cents ans, immuable comme l'âme de ses maîtres.

En 1905, ce palais était occupé par un jeune homme de vingt-six ans, le comte Ludovic, seul héritier du nom et de l'immense fortune des della Mora.

De taille moyenne, la démarche élégante et souple, les traits réguliers, le menton volontaire, de larges yeux noirs éclairant un visage pâle, dont une fine moustache brune soulignait la blancheur mate, le comte Ludovic était d'une beauté classique, impeccable.

Grave et hautain, autoritaire et généralement silencieux, il cachait sous

une apparente froideur une âme de feu.

Son nom illustre, ses allures de grand seigneur, sa beauté, son énorme fortune devaient forcément susciter autour de lui de multiples convoitises. Et parmi les familles de l'aristocratie florentine, nombreuses étaient les jeunes filles qui eussent été au comble du bonheur d'être distinguées par lui. Mais jusqu'alors, le jeune comte était resté insensible à toutes les avances, rebelle à toutes les séductions.

Indépendant et fier, il entendait n'aliéner sa liberté qu'à l'heure que son bon plaisir fixerait et dans les conditions que son cœur lui dicterait.

En d'autres termes, il ne voulait, pour rien au monde, entendre parler d'une union banale, qui fût le résultat d'arrangements financiers ou familiaux. Et considérant que l'amour seul pouvait excuser le mariage, il prétendait ne sacrifier à cette convention sociale—à ses yeux un peu surannée—que le jour où une femme lui inspirerait un violent amour... qu'elle partagerait.

Car, se plaisait-il à répéter, l'amour réciproque, exclusif, jaloux, est l'unique, l'indispensable condition du bonheur conjugal.

En attendant de pouvoir réaliser cet idéal, Ludovic della Mora occupait sa vie d'une façon intelligente.

Artiste né—comment ne pas l'être dans cette ville de l'Art?—il se consacrait, avec passion, à la culture des arts, à toutes les manifestations artistiques.

Et ce fut en cultivant cette passion qu'il éprouva l'autre passion qui devait fixer sa vie.

Celle qui, dès le premier choc, fit si violemment vibrer son cœur, était d'ailleurs parfaitement digne de lui.

Bien qu'elle n'eût ni une grosse fortune, ni un nom éclatant — elle s'appelait tout simplement Françoise Dorville—elle n'était pas sans ressources ni d'extraction vulgaire. C'était une Française, appartenant à la meilleure bourgeoisie.

Orpheline de bonne heure, puis débarrassée de toute tutelle à vingt ans, la jeune fille, à qui ses revenus assuraient une large indépendance, s'était mise à courir le monde, éprise d'aventures, d'impressions d'art.

Malheureusement pour elle, Françoise Dorville était trop jolie pour courir le monde seule sans être exposée à bien des dangers.

Et tout absorbée qu'elle fût à recueillir des impressions artistiques, elle devait forcément recueillir aussi bien des déclarations brûlantes.

Comment un homme eût-il pu, en effet, résister à la tentation de dire à cette fille superbe son ardente admiration?

Tout en elle était séduction: sa démarche à la fois noble et gracieuse, ses traits délicats, ses yeux rieurs, sa bouche exquise et ses magnifiques cheveux noirs qu'elle laissait souvent tomber sur ses épaules, soit éparpilés, soit réunis en deux grosses nattes.

Il est vrai que les hommages qu'elle recueillait sur son passage n'avaient à ses yeux aucune importance. Habitée aux louanges, elle passait au milieu de la nuée d'adorateurs que sa rayonnante beauté attirait sur ses pas, sans s'émouvoir le moins du monde; son cœur n'avait pas encore vibré.

Accoutumée d'ailleurs à vivre un peu en garçon, au milieu des artistes qu'elle coudoyait dans les villes qu'elle traversait—car, artiste elle-même et peignant passablement, elle ne séjournait jamais dans une ville d'art sans travailler un peu — elle traitait tous les jeunes gens moins en soupirants qu'en camarades; et, sans être ni froide ni cruelle, elle prenait leur passion... en riant.

Cependant, un beau jour, elle n'avait plus ri. C'était à Florence où le hasard de ses pérégrinations l'avait amenée.

Assise sur un haut escabeau, elle était en train de copier une "Vierge" de Fra Angelico dans la galerie du Grand-Duc, lorsque soudain une voix très douce avait murmuré à son oreille quelques mots qui l'avaient fait tressaillir longuement.

Elle s'était retournée en rougissant et s'était trouvée en face d'un jeune homme d'une extrême distinction, qui la regardait avec une telle expression de tendresse à la fois ardente et respectueuse, qu'elle était restée une bonne minute le pinceau en l'air, bouche bée, comme fascinée.

Cette minute avait décidé de la vie de Françoise Dorville et du comte Ludovic della Mora.

En cette minute, le coup de foudre—qui n'est pas un vain mot—faisait vibrer ces deux êtres à l'unisson, avait fondu leurs deux cœurs en un seul.

Le soir, quand la jeune fille se retrouva en tête-à-tête avec elle-même dans sa chambre, une modeste chambre d'hôtel meublé, elle éprouva une sensation étrange, indéfinissable. Et tout en attendant le sommeil qui s'obstinait à ne pas venir, elle répéta sans fin ce mot vieux comme le monde, éternellement jeune toujours : "Il m'aime", tandis qu'un écho lointain lui répondait : "Je l'aime... je l'aime."

Les jours qui suivirent, et qui marquèrent le développement de cette passion soudaine et violente, furent des jours de perpétuel enchantement. Jamais amoureux ne furent poussés l'un vers l'autre avec une plus fougueuse ardeur.

Enfin, la conclusion qui s'imposait se produisit.

Moins de trois mois après le jour de leur première rencontre, Ludovic della Mora et Françoise Dorville faisaient consacrer leur amour par les lois civiles et religieuses.

Durant cet intervalle, les jaloux ne manquèrent pas de faire entendre leurs voix glapissantes. Et le comte, bien qu'il fréquentât beaucoup moins qu'auparavant le monde des étudiants et des artistes, dont il se flattait de faire son habituelle compagnie, recueillit de-ci de-là des remarques ironiques ou des insinuations malveillantes sur ses projets d'avenir, qu'il ne cachait à personne et qui étaient d'ailleurs visibles pour tout le monde.

Un camarade, entre autres, poussa même l'audace jusqu'à lui dire un jour qu'en s'entêtant à vouloir épouser cette jeune Française, trop jolie, trop indépendante et dont le passé lui était inconnu, il commettait la pire folie.

Le jeune homme ne tint aucun compte de cette observation désobli-

geante qui ne fit qu'enflammer son ardeur. Il crut simplement utile, pour la bonne règle, de chercher chicane à ce jaloux et de lui donner un bon coup d'épée. Après quoi, il passa outre.

Les destins devaient s'accomplir.

Lorsque la cérémonie qui unissait définitivement, indissolublement, les deux amoureux eut été célébrée, au lieu de fuir selon l'usage pour aller cacher leur bonheur sous d'autres cieux, ils s'enfermèrent tout simplement dans le palais della Mora.

Pendant deux mois, absorbés par leur passion, ils furent invisibles. Enfin, au bout de ce temps-là, comme on ne peut pas vivre toujours que pour soi, ils reparurent dans le monde—dans le monde assez fermé et un peu bégueule qui était celui de della Mora—où la jeune comtesse, tant pour sa beauté qu'à cause de la légende romanesque dont elle était auréolée, fut accueillie chaudement, choyée, adulée.

Et, dès lors, ils furent de toutes les réunions, de tous les dîners, de toutes les fêtes.

Dix mois s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels les deux époux jouirent de la félicité la plus parfaite, la plus complète qu'on puisse rêver.

A ce moment, une joie, une émotion nouvelle vint encore resserrer l'union idéale de ces deux êtres qui ne vivaient que l'un par l'autre : la jeune femme eut une promesse de maternité.

Décidément, ce mariage d'amour, contrairement à l'opinion de certaines gens qui tiennent en défiance ces sortes d'union, donnait des résultats délicieux. Della Mora, en réalisant son rêve, avait justifié sa théorie.

Un écueil n'allait-il pas maintenant se dresser sur cette route qui sem-

blait si facile, et faire sombrer le frêle esquif qui portait tant de bonheur?

Il faut toujours compter avec les surprises de la vie.

II

Un matin, en prenant connaissance de son courrier, le comte Ludovic avisa tout de suite, parmi quelques autres lettres, une enveloppe de papier vulgaire, dont la suscription était tracée d'une main hésitante.

Il l'ouvrit la première, non sans une petite émotion, comme si, sous cette écriture grossière dont l'inexpérience était peut-être simulée, il eût instinctivement deviné quelque chose de désagréable.

Puis, s'apercevant qu'elle était simplement signée: "Un ami dévoué", et n'ayant pas l'habitude de prendre garde aux lettres anonymes, il allait la déchirer et la jeter au panier, lorsque le hasard ou la curiosité lui fit malgré lui jeter les yeux sur les premières lignes.

Aussitôt, son visage se couvrit d'une pâleur cadavérique, comme si brusquement son cœur eût cessé de battre.

Après plusieurs minutes d'affaissement complet, il reprit enfin possession de ses sens et faisant un courageux effort pour se ressaisir, il put poursuivre sa lecture, dont pour rien au monde maintenant il n'eût voulu omettre un mot.

La lettre ne contenait que quelques lignes, rédigées en italien et dont voici la traduction:

"Mon cher Comte,

"Prenez garde! Grisé par le bonheur, vous vous endormez dans une aveugle confiance, et le déshonneur vous guette.

"Votre infortune fait l'objet des gorges chaudes de votre entourage et personne n'ose vous prévenir.

"Cependant, comme le scandale n'est pas encore public, vous pouvez peut-être, en agissant énergiquement, enrayer le mal.

"Inutile, n'est-ce pas? de préciser davantage. Vous avez déjà compris que votre rival est le beau Fernand Cavalieri, votre ami, qui, après avoir joui des faveurs de Françoise Dorville, avant son mariage, profite maintenant de votre intimité pour jouer chez vous un rôle odieux, sans éveiller vos défiances.

"Ne croyez pas que j'invente... je n'avance rien qu'il ne me soit facile de prouver. Si vous doutez, vous pouvez d'ailleurs bien facilement vous assurer du fait. Au lieu de faire ce matin votre promenade à cheval, comme vous en avez l'habitude, restez chez vous sans qu'on le sache. Et tâchez de vous cacher, vers onze heures, dans le voisinage de la charmille qui est au fond de votre parc du côté de la Porta Romana. Vous serez édifié.

"Pardonnez-moi si je vous cause du chagrin, mais j'ai la conscience de remplir un devoir en vous faisant cette pénible révélation. Vous m'avez obligé jadis, j'ai conservé envers vous une profonde reconnaissance. Je ne pouvais mieux vous la prouver qu'en vous rendant ce service.

"Un ami dévoué."

La dénonciation était d'une brutalité, d'un cynisme révoltants, et non point couverte de fleurs, noyée dans des réticences ou des formules vagues, comme cela arrive généralement dans ces cas toujours louches de calomnie anonyme.

C'était de la part du dénonciateur une précaution de plus.

Celui qui avait écrit cette lettre ne devait pas être à son coup d'essai. Il connaissait le cœur humain. Il savait qu'en enveloppant les révélations de ce genre d'excuses, d'atténuations, dont l'hypocrisie est trop manifeste, on n'arrive le plus souvent qu'à faire deviner le piège et découvrir la supercherie.

Une très grande crudité, au contraire, peut toujours s'expliquer par le fait de l'indignation, sous le coup de laquelle l'accusation a été formulée.

Oui, celui qui avait tracé ces lignes connaissait bien le cœur humain en général et tout particulièrement le cœur du comte della Mora.

Il avait, avant d'agir, tout pesé, tout calculé.

Et la preuve qu'il avait visé juste, c'est que, du premier coup, il avait atteint son but.

Pendant les quelques minutes qui suivirent sa lecture, le comte passa par tous les sentiments violents et contradictoires, qui peuvent agiter l'âme à la suite d'un crime, d'un outrage, d'une catastrophe imprévue et irrémédiable.

La colère, l'indulgence, la stupéfaction, la haine, la pitié, la vengeance le tiraillèrent successivement. Mais les idées se mêlaient dans son cerveau troublé avec une telle impétuosité, une telle confusion, qu'il lui était impossible de prendre une résolution.

Ne pouvant tenir en place, il arpentait son cabinet d'un pas fébrile et saccadé.

Tantôt, d'un mouvement brusque, il saisissait un couteau-poignard, gisant sur la table, qui lui servait habituellement à ouvrir ses lettres, et, avec

un geste de rage, il s'élançait vers la porte.

N'allait-il pas courir à la chambre de l'infâme? ... Et après lui avoir crié qu'il n'était pas dupe de ses odieux mensonges, après l'avoir écrasée de tout son mépris, n'allait-il pas lui plonger ce couteau dans la poitrine?

Mais, tout de suite, ses muscles se détendaient. Il rejetait le poignard et une larme perlait à ses cils.

"Des mensonges! ... Non, ce n'était pas possible que tous les baisers, toutes les caresses, toutes les preuves d'amour qu'il avait reçues depuis un an fussent des mensonges! ... La sincérité ne se simule pas, du moins aussi longtemps... Non, le menteur, c'était le lâche qui venait sans aucune preuve, contre toute vraisemblance, calomnier indignement la plus pure, la plus vertueuse des femmes! ... Il allait donc l'interroger et, certainement, elle n'aurait aucune peine à se justifier... Cependant, on n'accuse pas ainsi sans l'ombre d'un prétexte tout au moins... Alors? ..."

Incapable de conclure, le comte demeurerait affaîssé, perplexe... Puis, il se mettait à revivre, avec un mélange d'amertume et d'infinité douceur, les quinze mois qui s'étaient écoulés depuis qu'il connaissait Françoise Dorville. Les souvenirs des innombrables marques de tendresse qu'elle lui avait données, des heures délicieuses qu'ils avaient passées ensemble, côte à côte, aux bras l'un de l'autre, lui revenaient en foule, dominant tout le reste, mais pas aussi purs cependant qu'il les eût revus une heure auparavant, par exemple.

Une arrière pensée s'y mêlait maintenant, une arrière-pensée de jalousie rétrospective, de dégoût presque,

“Oh! comment avait-il pu être assez naïf pour croire que cette femme était à lui, à lui tout seul, le premier?... Quelle outrecuidance !... Quel aveuglement!...”

“Une jeune fille qui vivait seule, sans guide, sans autre protecteur que sa fierté!... une jeune fille adorablement belle!... Comment aurait-elle pu, voyons, échapper aux mille dangers dressés sur sa route?... Comment aurait-elle pu se dérober aux innombrables séductions qui avaient dû l'assaillir?”

“Quelle bêtise vraiment de supposer que son coeur n'avait jamais été ému, que tous les amoureux, que tous les flagorneurs avaient été éconduits, et que lui, lui seul, le premier, avait bénéficié de faveurs refusées à tous les autres?...”

“Hé! Oui, c'était bien ce qu'il venait de lire dans cette lettre... Grâce à la révélation qu'elle contenait, ses yeux s'ouvraient... Ce Cavalieri, ce Fernand Cavalieri avait été son premier ami dès qu'elle avait débarqué à Florence, sous prétexte de peinture: et, comme il n'était pas riche, il avait laissé sa maîtresse devenir comtesse della Mora, pour... pouvoir continuer à être son ami de coeur en toute sécurité et sans bourse délier, tout au moins... Oh! le lâche, le gredin, l'infâme!...”

Toute la rage du mari trompé se retournait maintenant contre l'ami félon, qui avait trahi son amitié, qui lui avait volé son bonheur.

“C'est lui que je tuerai, rugit tout à coup della Mora, l'oeil enflammé de haine. Lui d'abord, elle ensuite... C'est cela je vais les attendre au rendez-vous: ils seront là, tous les deux ensemble, sous ma main, j'en ferai ce que je voudrai...”

Et tout bas, il ajouta, avec une dernière pensée d'espoir peut-être:

“En les prenant sur le fait, je me convaincrai que la lettre dit vrai.”

Le comte tira sa montre.

Il était seulement neuf heures et quart.

“Encore près de deux heures à attendre, mâchonna-t-il d'un ton fiévreux. N'importe! Je ne peux pas rester ici, j'étouffe.”

Il se disposait à sortir, lorsqu'on frappa à la porte, et presque aussitôt un domestique parut, disant:

—Monsieur Karl Schwitzer désire parler à Votre Seigneurie.

Della Mora fit un mouvement d'impatience. Il n'était guère disposé à recevoir des visites, même des visites d'amis, lesquelles, à certains moments, sont plus gênantes que d'autres.

Or, Karl Schwitzer était un ami, si toutefois on peut donner le nom d'amitié à cette facile camaraderie qui se forme entre jeunes gens rapprochés par des études communes.

Né aux environs de Munich, le jeune Schwitzer avait quitté sa patrie à vingt-deux ans pour se fixer à Florence, dans le but de se familiariser avec les grands maîtres de la peinture qui sont représentés dans les musées florentins. Le comte Ludovic et lui étaient liés depuis quatre ou cinq ans, et entretenaient des relations assez cordiales, quoique superficielles.

Aussi, quoique la présence du jeune peintre allemand ne lui fût pas précisément agréable en cette minute douloureuse, della Mora ne crut pas pouvoir lui fermer sa porte.

Après quelques secondes de réflexion, il dit au domestique qui attendait ses ordres:

—Introduisez M. Schwitzer.

Le jeune Allemand entra, l'air tout guilleret.

—Bonjour, mon cher comte, comment vous portez-vous? demanda-t-il. Tiens, vous semblez soucieux... Il y a quelque chose qui ne va pas?

—Rien, rien, je vous assure... Et vous, cher ami, la santé, les études, les projets d'avenir?... Tout cela marche à souhait?...

—Moi!... La fortune me comble. Je nage dans le bleu. Il faut même que je vous annonce tout de suite la grande nouvelle qui me fait parler de la sorte... une bonne nouvelle, naturellement: je me marie.

—Ah!... Ah!... Tous mes compliments, mon cher ami, et mes vœux.

Dans la façon dont cette phrase avait été prononcée, il y avait une nuance d'ironie amère.

L'Allemand dressa sa grosse tête blonde, et, dardant, derrière ses lunettes, un regard aigu, grogna:

—Vous n'avez pas l'air de m'approuver beaucoup, à ce que je vois.

—Moi! Au contraire.

—Vous paraîsez croire que je fais une bêtise?

—Je ne crois rien du tout, je vous le jure; ou plutôt, je ne sais pas, car je ne possède pas les éléments nécessaires pour me prononcer.

—Ah! Vous voyez, je ne m'étais pas trompé en émettant des doutes sur la sincérité de vos compliments. Vous faites mine de m'adresser des vœux. En réalité, votre réponse pourrait plutôt se traduire par ces mots: "Tu veux te marier, mon brave Schwitzer, tant pis pour toi! A chacun son tour de connaître cet enfer qu'est le mariage!"

Le comte eut une minute d'embaras, qu'il dissimula bien vite sous une phrase légère:

—Dame! mon cher, vous le savez aussi bien que moi, le mariage est une loterie.

—Je ne suis pas de votre avis, répliqua l'Allemand. J'estime que la vie conjugale est ce que chacun la fait.

Ludovic hocha la tête d'un air désabusé.

—Non, mon ami, vous êtes dans l'erreur, dit-il. Sans doute, la plupart des éléments de notre bonheur sont en nous, mais ils n'y sont pas tous. Il y a des choses qui... des choses que... Enfin, vous me comprenez, il peut se produire des circonstances, indépendantes de notre volonté, qui détruisent ce bonheur, but de toutes les ambitions humaines, que l'on croyait assuré...

—Diable! insinua Schwitzer, est-ce que vous parleriez par expérience de ces choses qui... de ces choses que...

—Peut-être, balbutia della Mora, en poussant un soupir.

L'Allemand resta en apparence impassible. Mais un observateur subtil, qui l'eût examiné attentivement à ce moment-là, aurait saisi dans son petit oeil gris, clignotant derrière ses lunettes, la lueur rapide d'un sourire triomphal.

Après quelques secondes de silence, il reprit, bonhomme:

—Eh bien, vous savez, vous êtes encourageant, vous!...

—Je regrette, mon cher ami, fit le comte, de souffler sur vos enthousiasmes. Mais ne vaut-il pas mieux que je vous prévienne, que je vous fasse en quelque sorte profiter de ce que j'ai appris à mes dépens?

Tout en ne voulant rien dire de ses déboires et de ses souffrances, tout en comprenant même qu'il avait déjà trop parlé, le comte continuait, pres-

que malgré lui, à livrer son secret, comme s'il eût été poussé par une force invincible, contre laquelle sa volonté usée par l'angoisse était impuissante à lutter.

Debout devant lui, dans une attitude à la fois humble et narquoise, Karl Schwitzer de sa voix mielleuse l'invitait aux confidences.

Et tout à coup, les dernières résistances du gentilhomme se fondirent, comme la neige sous le soleil d'avril.

— Ecoutez, mon bon Karl, je vais vous demander un conseil... Je vous prie de me pardonner si je vous mets au courant de certains détails, qui sont sans intérêt pour vous, qui n'ont d'importance que pour moi... Mais vous êtes mon ami, n'est-ce pas? mon meilleur ami...

Dans son désarroi, le comte oubliait que ce barbouilleur munichois était tout au plus un ami quelconque. Mais la douleur l'étouffait. Il éprouvait le besoin de confier sa peine à quelqu'un et il la criait au premier venu, en prenant seulement la précaution, pour se donner une excuse, d'élever pour la circonstance ce premier venu au rang d'ami intime.

— Karl, mon bon Karl, conseillez-moi, aidez-moi, je suis dans une angoisse mortelle... Que faut-il faire? Tenez, lisez cela d'abord! Vous me répondrez ensuite.

Il lui tendait la lettre anonyme qui était restée ouverte sur le bureau.

D'un air grave et compassé, Schmitzer prit la lettre, la lut lentement, attentivement; puis, toujours grave, il prononça:

— C'est horrible, horrible! Si cette dénonciation ne repose sur aucun fondement, le lâche qui s'en est rendu coupable mérite tous les châtiments.

Si le fait révélé est exact, c'est elle, la malheureuse, qui...

Il s'arrêta une minute, le nez en l'air. Et après avoir réfléchi ou paru réfléchir, il reprit avec une bonhomie indulgente:

— Mais non, je ne veux pas m'arrêter à l'idée que cette épouse si douce, si dévouée, si affectueuse, soit coupable. Pour moi, la comtesse della Mora est victime d'une infâme calomnie; je suis persuadé qu'elle n'a rien à se reprocher, qu'elle est toujours digne de votre amour.

— Merci, soupira le comte, vous me faites du bien...

— Néanmoins, poursuivit l'Allemand, comme il ne faut négliger aucun avertissement, vous pourriez peut-être profiter de l'occasion pour éclaircir certains mystères.

— Taisez-vous, ma femme est innocente, sa vie n'a pas de secrets pour moi... Voyons, quels moyens emploieriez-vous?

Schwitzer fit semblant de friser sa moustache pour dissimuler un petit ricanement.

— Quels moyens j'emploierais? reprit-il avec son impassible gravité, dame! je vous l'avoue, j'hésite, c'est une question très délicate. Cependant, la meilleure façon de procéder serait peut-être d'interroger franchement votre femme, de lui exposer loyalement les soupçons qui pèsent sur elle, pour lui permettre de se disculper...

Della Mora l'interrompit:

— Non, déclara-t-il sèchement, je ne veux pas m'abaisser à jouer ce rôle d'inquisiteur.

— Alors, vous préférez espionner madame la comtesse! insinua l'Allemand.

— Peut-être.

Ce peut-être fut prononcé d'un ton si tranchant que d'entretien fut coupé net.

Après une minute de silence, le comte se levant tendit la main à Schwitzer et dit :

— Je ne vous retiens pas pour ce matin, mon cher ami, mais je vous reverrai avec plaisir un de ces jours. Sans doute, j'aurai pris alors une résolution. Allons, au revoir ! A bientôt !

En se voyant ainsi congédié, l'Allemand pâlit légèrement. Mais tout aussitôt redevenu maître de lui, il répondit avec beaucoup de calme :

— C'est cela ! A bientôt ! Et tâchez de ne pas vous laisser aveugler par un ressentiment... qui n'a probablement aucune raison d'être.

III

La comtesse della Mora, dont l'attitude calme ne trahissait pas la moindre émotion, sortit de la charmille, accompagné de Fernand Cavalieri qui marchait respectueusement à ses côtés.

— Alors, à ce soir ! dit-elle en lui tendant la main. Si vous n'êtes pas assez nombreux pour faire votre partie habituelle, nous pourrions toujours faire un peu de musique.

Le jeune homme salua en signe d'acquiescement et saisissant la main qu'on lui offrait, il mit sur le poignet délicat un dévotieux baiser.

A ce moment précis, della Mora, sortant brusquement de derrière un massif d'aloès, surgit devant eux.

La jeune femme pousse un cri de surprise, bientôt suivi d'un autre cri exprimant l'angoisse, car elle avait eu le temps de voir le visage décomposé de son mari.

— Ludovico ! s'écria-t-elle, qu'avez-vous ? Que se passe-t-il ? Vous êtes pâle et tremblant !...

Un ricanement sinistre lui répondit :

— Vous osez me demander ce que j'ai ! Il me semble que ce n'est pas à moi de vous l'expliquer.

— Mais je ne comprends pas, je vous le jure. Parlez clairement, je vous en prie. Votre insinuation signifierait-elle que vous avez quelque grief contre moi ?... Un grief !... Quel grief ?...

— Vous êtes d'une inconscience déconcertante, madame !

— D'une inconscience déconcertante !... Oh ! j'ai peur de comprendre... Ce serait affreux. Vous êtes fou, voyons !...

Le comte l'interrompt sèchement :

— Je n'ai que faire, madame, de vos étonnements et de vos indignations. Veuillez rentrer dans vos appartements où vous attendrez ma décision. J'espère d'ailleurs qu'après avoir réfléchi, vous reconnaîtrez aisément que je ne suis pas fou et que votre conduite me donne le droit de vous juger, c'est-à-dire de prendre à votre égard les sanctions que je croirai justes.

La comtesse sentit qu'il était inutile de discuter ou d'implorer et qu'elle n'avait pour le moment qu'à s'incliner devant la colère de son seigneur et maître. Elle s'éloigna lentement, le visage caché dans ses mains, secouée par de gros sanglots.

Se tournant alors vers Fernand Cavalieri, qui avait assisté à cette scène, impassible et silencieux, comme s'il eût été changé en statue, della Mora dit simplement :

— Quant à vous, monsieur, vous savez ce qu'il vous reste à faire.

—Oui, je sais, murmura Cavalieri avec beaucoup de calme. Nous allons nous battre, n'est-ce pas? parce que vous croyez que je vous ai gravement offensé, parce que vous pensez que l'un de nous deux doit disparaître... Ce serait comique si ce n'était pas lamentable... Ah! pauvre ami!

—Je vous défends de me donner ce nom.

—Soit! Vous ne m'empêcherez pas cependant de formuler quelques réserves.

—Des excuses aussi, sans doute, ou des regrets, ou des dénégations?

—Jamais! Rien de tout cela, riposta fièrement Cavalieri. Certainement, je pourrais vous démontrer facilement qu'en dépit de certaines apparences, nous n'avons rien à nous reprocher. Cependant, je n'essaierai même pas de vous démontrer votre erreur, car j'aurais l'air de vouloir ainsi implorer votre indulgence et me dérober aux responsabilités d'une situation que... votre défiance seule a créée.

—Alors?

—J'attends votre décision.

—Je pense que vous êtes prêt à vous battre?

—Absolument. Je suis à votre disposition quand vous voudrez.

—Fort bien. En ce cas, que vos témoins soient ici dans deux heures, les miens s'y trouveront; et, dès que les conditions seront réglées, la rencontre aura lieu. Je désire que l'affaire soit vidée dans le plus bref délai possible.

—Moi aussi. A tout à l'heure!

*

* *

Deux heures et demie plus tard, les conditions du duel étaient fixées, ter-

ribles: lutte à l'épée jusqu'à ce que l'un des combattants succombât.

Immédiatement, les deux adversaires, assistés de leurs témoins respectifs et d'un médecin, étaient mis en présence sous les magnifiques ombages du parc della Mora et le combat commençait aussitôt.

Il eut pu durer longtemps, car tous les deux étaient de très habiles bretteurs. Cependant, della Mora prit tout de suite l'avantage, pour la simple raison que Cavalieri ne se souciait aucunement de se défendre.

Dans ces conditions, la lutte ne pouvait se prolonger longtemps et son issue n'était pas douteuse.

En effet, deux minutes s'étaient à peine écoulées que Fernand Cavalieri, frappé d'un coup d'épée en pleine poitrine, tombait à la renverse. Médecin et témoins se précipitèrent, mais déjà le malheureux dont le sang coulait à flots, avait perdu connaissance. Moins d'une minute après, il expirait sans avoir pu prononcer un mot.

Della Mora s'approcha, consterné, anéanti. Sa rage était calme, sa haine assouvie. Il fit un geste comme pour demander pardon. Mais il était trop tard: sa victime n'entendait plus.

—Je suis désolé, navré, m'achonna le comte, jamais je ne me consolerais d'être l'auteur d'une telle catastrophe... Messieurs, il faut maintenant aller chercher une voiture d'ambulance pour transporter chez lui le corps de cet infortuné, puis faire à la police la déclaration exigée.

—Nous nous en chargeons, déclara un des témoins. Quoique Cavalieri n'avait aucun parent pour le pleurer, c'est un grand malheur de voir un homme disparaître à la fleur de son âge. Enfin, il n'y a qu'à s'incliner de-

vant la fatalité. Mais quelle sottise que le duel!

—En tous cas, reprit della Mora, vous ne refuserez pas, je pense, de témoigner que ce duel, terminé si tragiquement, si tristement, s'est déroulé dans des conditions normales, régulières, et que si je suis responsable de cet homicide, je l'ai commis dans des circonstances qui en atténuent la gravité aux yeux de la loi.

Tous affirmèrent simultanément qu'ils étaient prêts à donner ce témoignage. Le comte les remercia puis se retira, ne voulant pas, dit-il, assister au dénouement de la lugubre tragédie dans laquelle il avait joué un rôle si horrible.

Il se dirigea vers son cabinet de travail et s'y enferma, afin de réfléchir à loisir au drame épouvantable qu'il vivait depuis quelques heures. Mais, au bout de quelques minutes, il songea que sa femme, dont il n'avait pas encore eu le temps de s'occuper, attendait dans son appartement, en proie sans nul doute à la plus cruelle angoisse, la décision dont il l'avait menacée.

Il sonna aussitôt la femme de chambre et, quand celle-ci se présenta, lui dit :

—Voulez-vous, Carolina, prévenir madame la comtesse que...

—Je demande pardon à monsieur le comte, fit la camériste, mais il me serait impossible de transmettre une communication à madame la comtesse: elle n'est plus ici.

—Comment! Plus ici! Où est-elle alors?

—Je l'ignore, absolument. Tout ce que je sais, c'est que madame la comtesse a quitté le palais, il y a environ une heure, et qu'elle m'a même remis, avant de partir, cette lettre qu'elle

m'a priée de faire tenir à Monsieur le comte.

Elle tendait une enveloppe fermée.

Della Mora la saisit sans pouvoir maîtriser un geste de stupeur.

—C'est bien, dit-il, vous pouvez vous retirer.

Dès qu'il fut seul, il brisa le cachet et lut les lignes suivantes:

"Après l'injure grave que vous m'avez infligée en me supposant capable d'une trahison dont je suis innocente, je ne saurais demeurer sous votre toit, car la confiance et la concorde ne pourront plus jamais régner entre nous.

"Avant de vous épouser, je menais une vie indépendante et digne. Je peux continuer. Mes ressources personnelles, quoique modestes, me mettent à l'abri de la misère.

"Notre mariage étant indissoluble, d'après la loi qui nous régit, nous ne pouvons pas reprendre notre liberté. Mais vous pouvez être assuré que, si je porte encore votre nom, il sera honorablement, dignement porté.

"Je m'éloigne, sans esprit de retour, et je vous prie de ne pas chercher à savoir où je me réfugie. Je vous préviens, d'ailleurs, que, si, un jour, il vous prenait fantaisie de changer d'avis sur mon compte et de me rendre votre estime avec votre amour, toute tentative de votre part pour reprendre la vie commune serait inutile, car jamais je ne vous pardonnerai l'injure cruelle que j'ai subie aujourd'hui.

"Considérez donc que nous sommes désormais deux étrangers l'un pour l'autre et qu'il en sera toujours ainsi, quelques regrets, quelque remords

que vous inspire un jour votre conduite actuelle.

—Adieu!

**“Françoise Dorville,
comtesse della Mora.”**

Le comte, sa lecture terminée, laissa tomber sa lettre sur le bureau, avec un geste de lassitude et d'immense découragement. Sa colère, ses projets de vengeance étaient loin. Il était accablé, brisé, anéanti.

Au bout d'un instant, il balbutia :

—Que faire?

Et sa conscience lui répondit :

—Rien à faire. Par orgueil, tu as gâché ta vie et celle d'une femme à qui tu n'avais sans doute rien à reprocher, puisque l'indignation l'a poussée à une résolution extrême. Il te faut maintenant subir les conséquences de ton abominable conduite. Tu as le châtiment que tu mérites. Malheureusement, ton innocente victime souffrira autant et peut-être plus que toi, sans avoir rien fait pour mériter cette cruelle disgrâce”.

A ce moment, une nuance d'attendrissement se mêla à ses regrets, qu'un reste de colère rendait amers. Et de plus en plus désespéré, il répéta :

—Que faire?

Mais à la place d'une réponse, ce fut une interrogation qui se présenta à son esprit :

—Pourquoi ai-je cru ce que disait cette lettre anonyme?... Il est vrai que l'avertissement était exact au moins sur un point : la rencontre de Cavaliéri et de Françoise. Mais est-ce donc la première fois qu'ils font un tour de promenade dans mon parc ? Et cette rencontre ne peut-elle pas être le résultat d'une cause fort innocente ou simplement du hasard ? Ce-

pendant, pour que l'auteur de la lettre anonyme l'ait prévue, il faut tout de même admettre une... coïncidence bien... inexplicable.

Tour à tour irrité, attendri, désolé, perplexe, le comte poursuivit ainsi ses réflexions pendant plus d'une heure. Après quoi, il se décida, comme la nuit était venue, à commander sa voiture.

—Où faut-il conduire monsieur le comte ? demanda le valet de pied en refermant la portière.

—Ma foi, mon brave Bruno, je n'en sais rien, fit le comte distrait.

Puis se ravisant aussitôt :

—Mais si. Nous allons borgo Santa Croce.

—Ah ! chez M. Schwitzer sans doute ?

—Naturellement.

Dix minutes plus tard, la voiture s'arrêtait devant une maison modeste, élevée de quatre étages et dont une boutique de blanchisserie occupait le rez-de-chaussée.

Le comte gravit deux étages et sonna à la porte de droite. Personne ne bougea. Nouveau coup de sonnette prolongé. Pas de réponse.

“Tout le monde est sorti”, pensa della Mora en redescendant.

Cependant, par acquit de conscience, en passant devant la boutique de blanchisserie, il eut l'idée de se renseigner.

—Vous n'avez pas vu rentrer M. Karl Schwitzer ? demanda-t-il.

—Oh ! non, monsieur, répondit la patronne, et certainement M. Schwitzer ne rentrera pas ce soir, car il est parti cet après-midi pour son pays.

—Comment ! Je l'ai vu ce matin, il ne m'en a rien dit.

—Pourtant, il n'y a pas de doute : il est parti aujourd'hui à deux heures.

—Monsieur ne sait peut-être pas que M. Schwitzer se marie?

—Mais si, mais si, je suis au courant. A la vérité, il a oublié de me dire dans quel pays il se marie. Je pensais que c'était ici.

—Pas du tout, c'est dans son pays. Il a donc pris le train, pour l'Allemagne, aujourd'hui à deux heures, comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire.

—Et son cousin Fritz Warner, qui habitait avec lui, est parti également?

—Oui, monsieur. Ils se sont embarqués tous les deux pour Munich.

Le comte remercia, remonta en voiture et rentra chez lui. Il était plus sombre que jamais. Le départ précipité de Karl Schwitzer qui le privait des conseils et des consolations d'un homme qu'il considérait comme son ami, lui laissait une impression de vide, d'abandon, tout en lui inspirant une sorte d'appréhension, comme un soupçon à la fois vague et lancinant.

IV

Rentré chez lui, della Mora s'enferma de nouveau dans son cabinet de travail, en proie à une crise de marasme aiguë.

—Ma vie est gâchée, perdue, mauchonnait-il en arpentant la pièce d'un pas fébrile, tout s'écroule autour de moi, je n'ai plus rien à espérer de l'avenir... rien, si ce n'est de la douleur.

—Si encore j'étais sûr de l'innocence de ma femme!... Bien qu'elle déclare qu'elle ne pardonnera jamais l'injure que je lui ai faite, j'essaierais d'implorer son pardon et peut-être parviendrais-je à l'obtenir. Mais je ne suis pas sûr de son innocence, quoique... quoique... il soit assez vrai-

semblable que ma bonne foi ait été surprise. Oh ! alors, quel châtement mériterait l'auteur infâme de cette lettre anonyme!

—Non, hélas ! je n'ai pas de reproches à faire aux autres et il ne m'appartient pas de souhaiter un châtement pour les autres. Que l'auteur de la lettre anonyme ait articulé une accusation juste ou proféré un mensonge moi seul suis coupable—coupable d'avoir accueilli avec complaisance cette accusation, ce mensonge; coupable de m'être laissé emporter par la colère au point de commettre un assassinat!... Pauvre Cavalieri!... Ah ! je suis maudit, maudit!... Et personne à qui me confier!... personne à qui crier mon chagrin, mon angoisse, mes remords!...

—Si le présent est atroce, l'avenir, est encore plus horrible non seulement pour moi, mais pour elle et aussi pour cet être de mon sang qu'elle porte dans son sein. A qui sera-t-il, ce pauvre petit innocent ? Si je le laisse à sa mère sans me préoccuper de lui, je serai pour toujours séparé, privé de lui. Et quelle sera sa situation dans le monde, sans père pour le protéger, le guider?

—Un enfant de mon sang, de ma race... qui serait pour moi un étranger!... Non, cela ne peut pas être, cela ne sera pas.

—Bien que Françoise m'ait interdit de chercher le lieu de sa retraite, je vais passer outre, je vais lancer sur sa trace les plus fins limiers de la police, je la retrouverai certainement un jour, je lui demanderai pardon. Non, je ne peux pas lui demander pardon, mais je l'interrogerai loyalement et elle ne pourra pas me cacher la vérité, je saurai donc si je me suis trompé en la croyant coupable.

“Ce point élucidé, je verrai, suivant le cas, soit à lui rouvrir ma maison et à lui rendre mon estime et mon affection, soit à établir avec elle un “modus vivendi” provisoire. Je lui ferai comprendre, par exemple, que sa place est au domicile de son mari, tant qu'elle n'aura pas mis au monde le petit être qui est le fruit de notre union. Je pourrai ainsi m'assurer la possession de mon enfant, si le séjour de la mère ici est impossible.”

Ayant ainsi réglé les grandes lignes de sa conduite, le comte résolut de passer immédiatement des paroles aux actes.

Il sonna le fidèle Bruno et quand celui-ci parut, il lui dit :

—Il faut que je me rende à la gare sur-le-champ. Que la voiture soit prête dans cinq minutes !

Bruno risque respectueusement une objection :

—Quand monsieur le comte a sonné, dit-il, je venais justement prévenir M. le comte que le dîner était servi.

—Il s'agit bien de dîner, je n'ai pas faim. On ne dîne pas un jour comme aujourd'hui.

—Monsieur le comte n'a déjà pas déjeuné.

—Cela n'a aucune importance. Je verrai demain à m'occuper de ces détails secondaires. Pour l'instant, je veux aller à la gare, où j'ai besoin de prendre un renseignement.

Bruno comprit qu'il était inutile d'essayer de résister à cette volonté tyrannique. Il s'inclina et sortit.

Cinq minutes après, la voiture roulait vers la gare, emportant le comte della Mora, qui rongea une angoisse atroce.

Il était parti comme un impulsif, sans réfléchir, sans se demander qui

pourrait, à la gare, le renseigner sur le passage de sa femme et la direction qu'elle avait prise.

Aussi, parvenu à destination, il fut assez embarrassé pour savoir à qui s'adresser. Par bonheur, il se souvint alors qu'un membre du haut personnel était son obligé ou plutôt l'obligé de son père, ayant dû sa nomination et son avancement rapide à l'appui du feu comte.

Della Mora se fit conduire auprès de lui. Mais, lorsqu'il voulut lui expliquer ce qu'il désirait, il s'aperçut que c'était extrêmement difficile à formuler. Cependant, pour avoir le renseignement, il fallait bien en passer par là.

—Mon ami, commença-t-il, je vais vous confier une affaire très délicate, un secret de famille.

—Pardon de vous interrompre, monsieur le comte, mais pour vous éviter des confidences pénibles, j'aime mieux vous dire tout de suite que je sais—comme tout le monde à Florence sait—de quoi il s'agit.

Della Mora resta bouche bée, confondu. Puis, il mâchonna d'un ton désabusé :

—Déjà !

—Oui, déjà toute la ville est au courant du drame qui s'est déroulé aujourd'hui au palais della Mora.

—Alors, vous allez pouvoir me dire où est ma femme.

—Ça, c'est une autre affaire. Tout le monde sait que la comtesse della Mora a quitté son domicile et Florence. Mais, pour savoir de quel côté elle s'est dirigée, quel train elle a pris, il faudrait qu'elle fût connue personnellement de l'employé qui lui a délivré son billet. Et il serait bien étonnant qu'une telle coïncidence se fut produite.

—Vous avez mille fois raison, ap-
prouva le comte.

—Je peux interroger les receveurs
qui étaient de service cet après-midi
et aussi les contrôleurs, continua l'em-
ployé.

—Oh! oui. faites cela.

—Voulez-vous m'attendre ici, je
reviens dans un instant.

—Allez, allez vite.

Comme cela était à prévoir, le ré-
sultat de l'enquête fut négatif. Per-
sonne n'avait remarqué le passage de
la comtesse della Moro. On pût seule-
ment dire au comte que l'on avait dé-
livré, de midi à cinq heures, 23 bil-
lets pour Rome, 28 pour Bologne, 19
pour Livourne, 21 pour Pise et un seul
pour Vintimille.

Comme indication, c'était assez va-
gue. Néanmoins, della Mora, se rac-
crochant à cet indice, en conclut que
sa femme était partie pour la France,
sa patrie. Il quitta la gare et rentra
chez lui avec cette conviction, bien
résolu par conséquent à diriger ses
recherches de ce côté.

Dès le lendemain matin, il se mit
donc en campagne; mais, pendant des
jours, des semaines, des mois, il eut
beau déployer une extrême activité,
mettre en mouvement les polices ita-
lienne et française, recourir à toutes
les ruses, il lui fut impossible de rele-
ver la trace de sa femme.

La terre est petite, dit-on. Sans
doute, mais elle offre tout de même à
ceux qui veulent se cacher mille re-
traites sûres. La preuve, c'est que, mal-
gré toutes les recherches dont elle
était l'objet, la comtesse trouva le
moyen de rester invisible.

Della Mora se rongea d'impatien-
ce, de dépit, de colère. Mais que faire
devant l'impossible? S'incliner. Ce fut
à quoi finit par se résigner le gentil-

homme. Mais, sa blessure, loin de se
cicatriser, s'envenimait au contraire
de plus en plus.

V

Bien que Menton, en cette fin de
mars ensoleillé et déjà chaud, n'eût
pas encore perdu tous les hôtes que
lui amène l'hiver et qui mettent tant
d'animation dans ses rues et les pro-
menades d'alentour, la route de Ga-
ravan était, ce matin-là, presque dé-
serte.

Aussi, un couple—le classique cou-
ple allemand: la femme blonde et
fraîche, mal bâtie; l'homme à barbe
blonde et à lunettes d'or—qui des-
cendait vers la ville, remarqua-t-il
tout de suite, malgré une conversa-
tion fort animée, deux dames, accom-
pagnées d'une fillette de trois ou qua-
tre ans, qui venaient en sens inverse,
grimpant vers la frontière italienne.

La distance, qui séparait les deux
groupes, diminuait rapidement, et lors-
qu'ils furent à quelques pas l'un de
l'autre, l'homme à lunettes d'or dévi-
sageant une des femmes, celle qui te-
nait la fillette par la main, ne put dis-
simuler un geste de stupeur.

Sa compagne s'en aperçut et gro-
gna sourdement:

—Qu'as-tu donc à regarder ces da-
mes avec tant d'insistance?

L'observation avait été faite en alle-
mand. L'homme répondit dans la mê-
me langue:

—Rien, rien... je croyais les re-
connaître.

—Mais oui, parbleu, ce sont elles
qui ont passé devant le bureau de l'hô-
tel, hier soir, pendant que nous discu-
tions avec le patron la cession de sa
maison.

—C'est juste. Mais il me semble que je les ai déjà vues ailleurs, sur tout la plus jeune.

—Quelque connaissance de ta jeunesse, sans doute! poursuit la femme. Tu as eu tant d'aventures et vu tant de pays!... Ah! crois-tu que tu n'aurais pas mieux fait de rester tout bonnement à Schwaben ou au moins à Munich, au lieu de courir le monde sous prétexte de peinture et d'art? Tu vois à quoi cela t'a mené: à acheter un hôtel sur la Riviera!

—A louer tout au plus, chère amie, à louer! Mes moyens ne me permettent pas d'acheter... D'ailleurs l'achat, c'est le fil à la patte, tandis que la location, ça permet de décamper quand on veut. Et lorsqu'on n'est pas dans son pays, il vaut mieux ne pas se lier...

—Alors, c'est décidé, Karl? Nous allons louer à M. Nestor Legrand, pour trois, six ou neuf ans, l'hôtel des Pins?

—Ma foi... Qu'en penses-tu?

—Je pense que l'affaire peut être avantageuse, mais nous allons nous donner bien du mal.

—On n'a rien sans peine, ma bonne Elsa.

—Je le sais, j'ai eu déjà assez de difficultés à obtenir que tu m'épouses après me l'avoir promis cent fois. Il n'y avait pas moyen de t'arracher à ce Florence de malheur. Ah! je me demande ce qui t'y tenait si fort. Je me demande... Non, je m'en doute, hélas! Et cela n'est pas fait. D'ailleurs, pour mettre de l'harmonie dans notre ménage.

—Allons, ma bonne Elsa, je t'en prie, pas de scène de jalousie... rétrospective! Tu sais bien que... maintenant, je suis tout à toi.

—Ce qui signifie que tu ne l'as pas toujours été.

—Voyons, tu n'as pas la prétention...

—Je n'ai aucune prétention, Karl. J'exige simplement que tu ne regardes pas les jeunes femmes que tu rencontres.

—Diable!

—C'est comme ça.

—Allons, calme-toi, ma chérie. Nous voilà presque à l'hôtel. N'ayons pas l'air de nous être disputés. Ce serait une mauvaise note aux yeux de M. Legrand quand il faut au contraire que nous lui inspirions confiance, que nous passions à son jugement pour un ménage uni, c'est-à-dire sérieux, travailleurs et capables, par conséquent, de ne pas laisser périliter l'hôtel des Pins.

—Sois tranquille, je ferai en sorte de donner la meilleure impression à ton monsieur Legrand qui d'ailleurs a déjà commencé à me faire de l'oeil.

—Tu vois, ce serait plutôt à moi d'être jaloux.

—Chut! Le voici, il vient gracieusement au devant de nous.

Le patron de l'hôtel des Pins s'inclina aimablement devant le couple et demanda:

—Bonne promenade, monsieur, ma dame?

—Délicieuse, monsieur Legrand, répondit l'homme. Ce pays est magnifique. Un rêve... un enchantement perpétuel... C'est une considération importante quand on vient se fixer dans un pays nouveau...

—Alors, vous voilà presque décidé, monsieur Schwitzer? interrogea l'hôtelier d'un air qu'il voulut rendre détaché.

—Oui, l'affaire est conclue, si vous acceptez dix-huit mille.

—C'est un peu maigre.

—Oh ! mon cher monsieur, c'est mon dernier mot. Songez que nous allons prendre possession le 15 avril, c'est-à-dire au début de la mort-saison. En outre, je tiens à faire faire des aménagements nouveaux selon les règles de l'hygiène, du confort et de l'élégance modernes. Il n'y a qu'en Allemagne que nous sachions pratiquer cette science, cet art des installations hôtelières. Je veux que l'hôtel des Pins devienne le premier de Menton.

—J'en serai ravi.

—Bien sûr, vous y gagnerez.

—Allons, va pour dix-huit mille, soupira M. Legrand, puisqu'il n'y a pas moyen de faire mieux ! Je vais faire préparer le contrat, nous pourrions le signer ce soir.

—Entendu.

Karl Schwitzer et sa femme s'éloignaient déjà pour gagner leur chambre, quand l'Allemand, se ravisant soudain, revint sur ses pas et demanda à demi-voix :

—Donnez-moi un renseignement, monsieur Legrand. Nous venons de rencontrer sur la route de Garavan une vieille dame à papillottes blanches, une jeune femme brune et une fillette que j'ai remarquées à l'hôtel hier soir. Ne pourriez-vous pas me dire leur nom, car je crois les avoir vues ailleurs et cela m'intrique.

—C'est bien facile, répondit l'hôtelier. La vieille dame s'appelle Mme de Montigny; elle est veuve et fort riche. La jeune femme lui sert de dame de compagnie et se nomme Mme Françoise Dorville. J'ignore si elle est ou si elle a été mariée. En tous cas, la fillette, la petite Clélia, est à elle. Ce sont des pensionnaires fidèles qui me restent la plus grande partie de l'année, donc des clientes à ménager.

—Merci ! murmura Schwitzer en s'éloignant songeur.

Il avait eu une minute d'émotion, qu'il ne pût pas dissimuler complètement lorsqu'il eut rejoint sa femme. Celle-ci s'en aperçut et voulut savoir. Mais Karl coupa court à toute explication en disant :

—Puisque nous sommes d'accord, je vais télégraphier à Fritz d'expédier le mobilier et de venir lui-même le plus tôt possible. C'est un débrouillard, le cousin Fritz, nous aurons besoin de lui pour mettre cette affaire sur pied.

—Oui, tu feras bien de télégraphier tout de suite, approuva la bouillante Elsa, subitement calmée à l'idée de revoir bientôt son cousin Fritz Werner.

—Alors, je redescends et je cours au bureau du télégraphe, conclut Karl; nous nous retrouverons bientôt dans la salle à manger : l'heure du déjeuner approche.

VI

Mme de Montigny, sa dame de compagnie et la petite Clélia prenaient leurs repas dans leur appartement. Elles n'eurent donc pas l'ennui — qui, pour Françoise Dorville, eût été très grand — de se retrouver dans la salle à manger de l'hôtel en face du couple Schwitzer.

Mais la rencontre qu'elles avaient faite au cours de leur promenade n'en fut pas moins l'objet entre les deux femmes, d'une longue conversation, qui, par moments, fut un peu orageuse et qui fut, en tout cas, extrêmement pénible pour la jeune femme.

Car celle-ci avait parfaitement reconnu, elle aussi, dans l'homme à barbe blonde et à lunettes d'or, le

Kari Schwitzer, ami du comte della Mora, qui l'avait ardemment courtisée jadis—sans résultat, est-il besoin de le dire—et qui, par dépit, avait peut-être joué un rôle considérable dans l'horrible drame où avait sombré le bonheur de la comtesse della Mora.

Et en le reconnaissant, elle avait reçu un choc si rude, qu'elle n'avait pu dissimuler son émoi.

Mme de Montigny, qui n'avait pas les yeux dans sa poche, s'aperçut facilement du geste d'angoisse, par lequel sa dame de compagnie avait trahi son émotion.

—Allons, ma chère amie, qu'y a-t-il encore? demanda-t-elle. Quel souvenir douloureux assombrit votre front? De quel nouveau cataclysme vous croyez-vous menacée?

—Ah! madame, avoua tout de suite et très loyalement la jeune femme, la rencontre que nous venons de faire évoque une période si cruelle de ma vie que je peux pas dominer mon trouble... Pardonnez-moi...

—Il ne s'agit pas de pardon, ma chère enfant, reprit la vieille dame avec douceur, je n'ai rien à pardonner. Mais je voudrais pouvoir vous consoler, et, pour cela, il faudrait savoir...

—Madame, je vais tout vous dire.

—Je ne sais donc pas tout?

—Il y a toujours quelques détails qui échappent.

—Cependant, lorsque, sur la recommandation d'une de mes meilleures amies, vous êtes venue un jour me demander si je pouvais utiliser vos services, vous m'avez fait une confession générale. C'est l'expression que vous avez employée vous-même. Vous m'avez raconté votre vie jusqu'au jour où vous avez rencontré le comte della Mora.

—Orpheline, vous avez grandi sans guide, heureusement protégée contre bien des dangers par votre fierté d'abord, ensuite par l'indépendance matérielle que vos parents vous ont laissée.

—Cette indépendance matérielle, si précieuse pour assurer à la vie un peu de dignité, vous a manqué, hélas! à l'heure où vous en auriez eu le plus besoin, à l'heure où un déplorable malentendu vous a obligée à quitter votre mari.

—Vous vous êtes donc trouvés en même temps sans mari, sans foyer et réduite à des ressources insignifiantes. Ceci, il faut l'avouer de suite d'une grave imprudence de votre part. Vous n'auriez pas dû mettre dans la même entreprise la presque totalité de votre fortune: vous n'auriez pas perdu presque tout d'un seul coup.

—Je l'avoue, mais j'étais inexpérimentée et je me croyais très habile. Enfin, ce sont aujourd'hui regrets superflus, puisque le mal est sans remède.

—Vous avez donc dû, continua la vieille dame, pour subvenir à vos besoins et à ceux de la petite fille que vous veniez de mettre au monde, recourir au travail, louer votre temps, vos services, puisque vous ne vouliez, pour rien au monde, faire appel à votre mari et que vous tentiez même essentiellement à lui cacher le lieu de votre retraite.

—Jugeant, après vos loyales explications, que vous n'aviez rien à vous reprocher, sauf d'avoir obéi à une susceptibilité trop ombrageuse, à une fierté trop irréductible, estimant que votre situation était fort intéressante, j'ai été heureuse, croyez-le bien, de vous offrir le poste que vous occupez auprès de moi.

—Je me suis fait même un grand plaisir de vous laisser prendre votre fille avec vous, dès que sa nourrice l'eut sevrée, afin que vous ne fussiez pas privée, par la nécessité de gagner votre pain, de la présence de cet être cher, qui est maintenant le seul espoir de votre vie.

—Je ne pourrai jamais, madame, je sais, vous témoigner assez de reconnaissance, d'affection, de dévouement, pour toutes les bontés dont vous m'avez comblée. Je vous dois tout. Si je n'ai pas été poussée par ma détresse matérielle et morale aux plus funestes résolutions, c'est grâce à vous.

—Vous m'avez, par vos exhortations, rendu le courage de vivre. Oui, je le répète, je vous dois tout.

—Ne m'attribuez pas trop de mérite, ma chère petite, je vous ai simplement parlé le langage de la raison et vous l'avez écouté. Mais revenons à notre rencontre de tout à l'heure, s'il vous plaît. Je dois comprendre, d'après vos allusions, que vous avez oublié quelque chose dans votre confession générale.

—Rien d'essentiel, cependant, madame: vous allez voir. Je vous ai dit, n'est-ce pas? qu'avant de devenir comtesse della Mora, j'avais vécu très librement au milieu des artistes qui s'occupaient des mêmes études que moi.

—Parfaitement.

—Eh bien, dans le nombre, il y en eut quelques-uns qui eurent pour moi des prévenances plus marquées, qui — disons le mot — me courtisèrent plus vivement, plus ardemment, s'imaginant que, par leurs déclarations brûlantes, ils finiraient par m'inspirer de l'amour et que je céderais à leurs prières.

—Parmi ces derniers, un des plus... entreprenants fut un allemand de Munich, nommé Karl Schwitzer. C'est l'homme, à barbe blonde et à lunettes d'or, que nous venons de rencontrer, marié sans doute, du moins nanti d'une femme.

—Je n'ai pas besoin d'ajouter que ses entreprises n'eurent aucun succès. Il en conçut un très vif dépit, et je crois que, dans son désir de se venger, il est capable d'avoir imaginé quelque machiavélique combinaison pour me perdre dans l'esprit de mon mari. Il est certain, en tous cas, que le drame qui a éclaté soudain dans notre ménage et qui s'est terminé si tragiquement par la mort de Fernand Cavalieri et par mon départ, a des dessous mystérieux, dans lesquels Karl Schwitzer pourrait bien avoir une large part. Voilà toute la raison de mon émotion en me trouvant tout à l'heure en face de lui.

—Merci, ma chère enfant, de ces franches explications. On sent que vous m'ouvrez entièrement votre cœur, que vous ne dissimulez rien. Cette confiance me touche profondément. Vous avez en moi une amie dévouée jusqu'au sacrifice. Oh! si je pouvais faire quelque chose pour vous!... Mais ce que je voudrais faire, vous le repoussez... Cependant, pour l'avenir de la petite Clélia, ne serait-il pas préférable?...

D'un geste énergique, Françoise interrompit son interlocutrice.

—Non, dit-elle, c'est impossible, il y a maintenant une coupure radicale, absolue, entre mon mari et moi. Du reste, le comte della Mora est trop orgueilleux pour reconnaître son erreur; je suis sûre qu'il conserve à mon égard la même opinion qu'il y a trois ans. Donc, rien à faire...

Mme de Montigny poussa un soupir et ne répondit pas.

— Il me semble, reprit-elle au bout d'un instant, que ce couple était à l'hôtel des Pins hier soir. S'il reste quelques jours, ce sera bien gênant pour vous. Quel ennui si vous vous trouvez encore nez à nez avec cet Allemand!

— Je vais me confiner dans l'appartement pour éviter de le rencontrer.

— C'est une solution provisoire. Si ces tourtereaux allaient s'installer à l'hôtel ou dans le pays!...

— Que voulez-vous? Je ne peux pas les en empêcher.

— Il y aurait une solution radicale: nous pourrions disparaître.

— Oh! madame, je ne voudrais pour rien au monde vous demander un tel sacrifice. Vous avez ici vos habitudes, ce climat est nécessaire à votre santé; il serait cruel de ma part de prétendre sacrifier vos convenances et votre agrément à mon caprice. Non, je supporterai tout plutôt que de vous causer un dérangement.

— Nous ferons pour le mieux, ma chère enfant, conclut la vieille dame, vous savez que vous pouvez compter sur mon amitié pour vous épargner toutes les contrariétés qui pourront être évitées.

Sur cette conclusion, rassurante quoique un peu vague, les deux femmes, précédées de la petite Clélia qui trottnait devant sa mère, rentrèrent à l'hôtel où elles déjeunèrent, comme d'habitude, dans leur appartement.

Mais, le soir même, elles apprirent que la réalité était pire que les diverses éventualités qu'elles avaient envisagées et redoutées.

M. Legrand vint, en effet, leur annoncer lui-même, en homme soucieux d'être prévenant pour de bonnes clien-

tes, qu'il venait de louer l'hôtel des Pins à un certain Karl Schwitzer qui en assurerait l'exploitation dans les meilleures conditions possibles et serait heureux de compter ces dames parmi ses pensionnaires comme par le passé.

Ce banal compliment était de M. Legrand, car, bien entendu, il n'avait pas été question de Mme de Montigny et de sa dame de compagnie entre l'hôtelier et son successeur. Néanmoins, les deux femmes ne surent, ni l'une ni l'autre, quoi répondre à cette avance qui tombait si mal à propos.

Mme de Montigny, recouvrant la première sa présence d'esprit, se tira d'affaire par une phrase peu compromettante:

— Nous désirons conserver ici nos bonnes habitudes et nous espérons que M. Schwitzer nous facilitera la réalisation de ce souhait.

M. Legrand se retira là-dessus très satisfait, mais laissant les deux femmes en proie à une grande perplexité. Elles discutèrent toute la soirée sur le parti à prendre, et finalement décidèrent d'attendre que M. Schwitzer eût pris position.

— Son attitude réglera la nôtre, déclara la vieille dame. Après tout, cet ancien amoureux éconduit de ma chère Françoise est peut-être assagi maintenant et ne songe-t-il plus qu'à se faire pardonner les torts qu'il a eus autrefois.

— Peut-être, répondit Françoise d'un ton tranchant, mais j'avoue que, moi, je ne suis guère disposée à pardonner.

Une telle flamme brillait à ce moment-là dans son regard, que Mme de Montigny en fut terrifiée.

— Oh! fit-elle tout bas, quelle âme de feu! En voilà une qui n'oublie pas facilement les injures!"

Tout haut, elle reprit:

— Mais, ma chère amie, je ne vois pas pourquoi vous montrez tant d'animosité contre M. Schwitzer. Après tout, vous ne savez pas s'il a joué un rôle dans les événements qui ont amené le drame dont vous avez été victime.

— Si, je devine instinctivement qu'il a travaillé dans l'ombre contre moi.

— Allons, ajouta la vieille dame après un court silence, la nuit porte conseil. Demain, nous aurons peut-être des lumières nouvelles qui éclaireront cette situation un peu trouble.

VII

Cinq jours s'écoulèrent sans que le choc redouté se produisit.

Pendant cinq jours—le hasard est un grand maître—Schwitzer et la comtesse della Mora, quoique habitant sous le même toit, furent invisibles l'un pour l'autre.

C'était conforme au désir de la jeune femme, qui ne tenait pas à avoir une explication avec son ancien amoureux.

Mais cela ne faisait pas l'affaire de Schwitzer qui, au contraire, désirait vivement reprendre contact avec la comtesse, ne fût-ce que pour savoir exactement ce qui s'était passé entre le comte et sa femme, et à la suite de quels avatars, celle-ci, redevenue Françoise Dorville, était maintenant obligée de louer ses services pour assurer son existence et celle de sa fille.

Il prit donc l'initiative de provoquer une explication et poussa l'au-

dace—et l'inconscience—jusqu'à venir relancer la jeune femme dans l'appartement qu'elle occupait.

Profitant de ce que Mme de Montigny était sortie pour assister à un office, il chargea une femme de chambre de demander à Mme Françoise Dorville si elle consentirait à le recevoir.

La jeune femme, stupéfaite de tant de sans-gêne, fut sur le point de dire: non. Une rapide réflexion lui montra les inconvénients d'une telle attitude. Elle se résigna donc et répondit:

— Je suis prête à recevoir M. Schwitzer, s'il a besoin de me parler.

Quelques secondes plus tard, le nouvel exploitant de l'hôtel des Pins entra dans le petit salon qui séparait les chambres des deux femmes et s'inclinait, devant la comtesse, avec toutes les marques du plus profond respect.

— Madame, commença-t-il aussitôt d'un ton obséquieux, je crois superflu de me présenter, car nos relations à Florence ne datent pas de si loin que vous ne puissiez facilement me reconnaître.

— En effet, monsieur, répondit la jeune femme, les relations que nous eûmes à Florence ont laissé dans mon esprit un souvenir très précis...

— Mais peut-être désagréable? acheva l'Allemand.

— J'avoue que je conserve quelque arrière-pensée...

— Je m'en doutais.

— Pardon! Je vous ai montré assez nettement que certains de vos procédés ne me plaisaient guère.

— Oh! ma foi, non, votre attitude a toujours été correcte. Cependant, je devinais que vous nourrissiez contre moi une sourde hostilité.

—Admettons que votre supposition soit exacte. Que prétendez-vous en conclure?

—Je ne prétends rien conclure du tout. Je voudrais simplement vous faire revenir de cette mauvaise impression, vous démontrer que vous vous trompez sur mon compte. Je suis ici pour cela.

—Vous entreprenez, je le crains, une tâche bien difficile. Car l'horrible drame qui a brisé ma vie, a laissé dans mon âme une amertume que rien n'effacera, et j'ai la conviction que dans la préparation de ce drame vous avez joué un rôle.

Karl Schwitzer ne pût dissimuler un mouvement d'embarras, de malaise.

—Vous voyez, je suis franche, continua Françoise, je démasque tout de suite mes batteries et je vous indique les raisons pour lesquelles je garde contre vous une arrière-pensée. Ainsi prévenu, il vous sera d'autant plus facile de me convaincre de mon erreur.

—Pardon de vous interrompre, fit l'Allemand de sa voix la plus douce. Vous venez d'insinuer que j'ai joué un rôle dans la préparation du drame qui a brisé votre vie. Pour savoir si j'ai quelque chose à me reprocher dans cette affaire, j'ai besoin de connaître le drame auquel vous faites allusion.

—Or, je n'ai eu de ce drame que de vagues échos, car j'ai quitté la Florence le jour où il s'est produit, et je n'y suis pas retourné depuis. Mon cousin, Fritz Werner, a bien fait il y a trois ans, un court séjour là-bas, mais il n'a rien appris de précis. Tout ce qu'on a pu lui dire, c'est que le comte della Mora et son ami Fernand Cavaleri s'étaient battus en duel, que ce dernier avait été tué et que, le jour même, vous aviez quitté votre foyer.

—Eh bien, il me semble, que vous savez déjà pas mal de choses sur le drame, et des choses essentielles.

—Sans doute, mais je ne sais ce que tout le monde sait, j'ignore tout des dessous du drame, j'ignore ce qui s'est passé entre le comte et vous.

—Il ne s'est rien passé du tout. Mon mari m'ayant fait l'injure de me supposer coupable d'une trahison dont je suis innocente, j'ai compris que jamais, même devant le plus sincère repentir, je ne pourrais lui pardonner cette injure.

—Convaincue dès lors que l'harmonie et la confiance ne pourraient plus jamais régner entre nous, j'ai jugé préférable de me soustraire par la fuite aux tiraillements douloureux d'une situation infernale, sans issue, sans remède.

—Votre fuite a été combinée et exécutée avec beaucoup d'habileté, car votre mari, paraît-il, n'a jamais pu retrouver votre trace.

—A mon tour de vous répondre que j'ignore si mon mari a retrouvé ou non ma trace. Je serais bien surprise qu'avec les moyens d'investigation dont la police dispose de nos jours, il n'ait pas découvert le lieu de ma retraite. En tous cas, s'il l'a découvert, il ne m'en a pas fait part, car je n'ai pas entendu parler de lui depuis mon départ de Florence.

—Oh! je suis persuadé que, s'il vous avait retrouvée, vous auriez eu de ses nouvelles.

—Pourquoi êtes-vous persuadé?...

—Parce que je m'imaginais que le comte della Mora n'est plus, à votre égard, dans les dispositions que vous croyez, dans les dispositions où il était il y a quatre ans.

—Précisez. Cela veut dire?...

— Cela veut dire qu'il regrette, peut-être, maintenant de s'être laissé emporter par la colère à des résolutions extrêmes.

— C'est vous qui osez insinuer cela? lança la jeune femme en regardant l'Allemand fixement dans les yeux.

— Pourquoi n'oserais-je pas?

La comtesse se contint pour ne pas éclater et ne pas révéler le fond de sa pensée.

— En tout cas, reprit-elle, vous ne savez rien des dispositions de mon mari, puisque vous ne l'avez pas revu depuis mon départ.

— Werner, d'après ce qu'on lui a dit pendant son séjour là-bas, a crû deviner...

— Bah! toujours des suppositions!

— Non, non, je crois que le comte a laissé clairement entendre à des amis...

D'un geste énergique, Françoise Dorville interrompit son interlocuteur.

— Eh bien, déclara-t-elle, si mon mari a changé, moi, je n'ai pas changé, je reste irréductible comme au premier jour où, cruellement blessée par la sanglante injure, j'ai juré de ne jamais pardonner.

L'Allemand esquissa un geste indécis, dont son interlocutrice ne saisit pas le sens. Elle poursuivit aussitôt d'ailleurs, sans lui laisser le temps de parler:

— Je pense, M. Schwitzer, que vous m'avez dit tout ce que vous aviez à me dire.

— Si ma présence vous importune, madame, je peux me retirer.

— Mais vous ne serez pas quitte avec moi pour cela, ajouta-t-elle vivement. Vous m'avez dit tout à l'heure que, pour savoir si vous aviez joué un rôle dans la préparation du drame, il vous

fallait d'abord en connaître les détails et les dessous. Vous connaissez maintenant les résultats sinon, les causes de cette sombre tragédie, vous pouvez donc savoir si vous croyez y avoir été pour quelque chose.

Schwitzer, dont le malaise était évident, bredouilla péniblement:

— Mais, enfin, madame, que prétendez-vous faire entendre avec cette insinuation répétée?

— Rien du tout. Je pose tout simplement une question, c'est à vous de savoir ce que vous y devez répondre. Oh! je ne vous demande pas cette réponse immédiatement. Réfléchissez... vous me direz ça un de ces jours... Au revoir, monsieur Schwitzer!

L'Allemand, qui ne savait plus quelle attitude garder, approuva par acquit de conscience:

— Oui, nous avons tout le temps de reprendre cette conversation, puisque un hasard extraordinaire nous a réunis sous le même toit.

— J'espère que vous n'allez pas profiter de cette rencontre extraordinaire pour révéler à mon mari le lieu de ma retraite. Vous assumeriez là une grave responsabilité... sans profit pour personne.

Schwitzer, dissimulant un mauvais sourire, s'inclina d'un air cauteleux et murmura en se dirigeant vers la porte :

— Vous pouvez, madame, compter sur ma discrétion. Mais je ne vous garantis pas celle de mon cousin Fritz Werner qui doit nous rejoindre ici dans quelques jours.

— Ah! M. Werner va s'occuper avec vous de la gestion de l'hôtel.

— Oui, c'est un homme de tête, moins artiste que moi: il nous sera très utile, car ma femme est une **brave**

femme, mais, entre nous, elle n'est pas bonne à grand'chose.

A ce moment, des vociférations sauvages éclatèrent dans le corridor.

—C'est elle, justement, soupira Schwitzer, elle vient d'apprendre sans doute que je suis ici et prépare une scène de jalousie. Ça va être gentil.

—A chacun son boulet, Monsieur Schwitzer! Bon courage! Allez vite!

C'était, en effet, la blonde et irascible Elsa, qui, sachant son mari en tête-à-tête avec Mme Dorville, se payait, sur le palier, une crise de nerfs.

Schwitzer essaya de la calmer:

—Malheureuse, tu veux donc nous ruiner! Penses-tu qu'avec des procédés pareils tu vas attirer les clients ou retenir ceux que nous possédons encore!

Mais ces sages exhortations n'eurent aucun effet sur Elsa qui, affolée par la jalousie, se mit à crier plus fort que jamais. Alors, Karl, furieux, la prit par le bras et l'entraîna vers sa chambre, où il l'enferma. Après quoi, il vaqua tranquillement à ses occupations.

Lorsque Mme de Montigny rentra, quelques minutes plus tard, Françoise lui raconta immédiatement l'entrevue qu'elle venait d'avoir avec Karl Schwitzer.

—Eh bien, interrogea curieusement la vieille dame, votre impression?

—Vague, indécise toujours. Karl est déflant. Ce ne sera pas sans difficulté, surtout s'il a quelque chose à se reprocher, que je lui arracherai son secret.

—Ainsi, jusqu'à preuve du contraire, vous persistez à le considérer comme en partie responsable de la catastrophe qui a brisé votre vie?

—Absolument. Comment s'y est-il pris? En quoi a consisté son action? Voilà ce que je ne saurais dire; mais je pense que mes pressentiments sont exacts.

—S'il vous est désagréable de rester ici, ma chère enfant, nous pouvons partir. Voulez-vous?

—Non, au contraire, j'aime mieux rester, c'est le seul moyen que j'aie de percer l'énigme.

—Et la petite Clélia, que pense-t-elle de tout cela?

—Oh! la chérie elle a dormi tout le temps de notre entretien. Je ne crois donc pas qu'il y ait lieu de s'alarmer pour elle. Si elle avait dû souffrir par contre-coup des épreuves qu'a subies sa mère, c'est au moment de sa naissance qu'elle en aurait souffert.

—Et elle semble au contraire dotée d'une excellente constitution, d'une santé parfaite.

—Il est vrai que, jusqu'à présent, je n'ai pas eu de tracas à son sujet, murmura la mère. Puisse-t-il en être toujours ainsi!

—Allons, ma chère amie, ne cherchez pas à lire dans l'avenir, conclut Mme de Montigny, et prenez le temps tel qu'il vient, c'est le secret du bonheur.

VIII

Lorsque Karl Schwitzer après avoir reçu deux clients nouvellement arrivés, donné quelques ordres et écrit trois lettres urgentes, pénétra dans la chambre où était enfermée sa femme, il la trouva plus exaspérée, plus furieuse que jamais; ce qui n'était pas étonnant après la violence dont elle avait été l'objet.

Elle l'accueillit comme une furie.

Elle l'accabla d'injures.

—Ah! c'est comme ça que tu traites ta femme! Sous clef pour pouvoir tranquillement, pendant ce temps-là, filer le parfait amour avec ton "ancienne". Car c'est une ancienne amie à toi, je le parierais, cette femme brune au regard fatal... Une traînée!... On ne sait pas d'où ça sort!... Pas de mari et un enfant!... Ah! c'est du propre!... Elle est peut-être à toi, après tout, cette gosse... Mais oui, elle te ressemble... n'est-ce pas qu'elle te ressemble?... Ah! si j'en étais sûre, je lui tordrais le cou et à toi aussi, et je demanderais justice aux juges de mon pays... Ils m'acquitteraient certainement à cause de toutes tes saletés... En tous cas, maintenant, il faut choisir entre nous deux, tu sais. Ou elle, ou moi. Si c'est elle, je décampe, et je demande le divorce. Si c'est moi, tu vas illico flanquer à la porte cette mijorée et sa fille.

Karl laissa passer sans mot dire le torrent des injures. Puis, lorsque l'avalanche fut calmée, il répondit tranquillement:

—Je t'ai déjà expliqué ce matin même que, si j'ai connu jadis Mme Dorville à Florence, ce fut en tout bien, tout honneur. Il est vrai que je lui ai fait la cour. Elle est si jolie! Tous les jeunes hommes là-bas étaient amoureux d'elle. Mais parmi tant d'adorateurs, un seul sût toucher son cœur: della Mora qui l'a épousée.

—Pourquoi sont-ils séparés maintenant?

—Un malentendu. Le comte della Mora, sur la foi de renseignements peut-être erronés, a accusé sa femme de l'avoir trahi avec un ami. La femme s'est choquée et a pris la fuite pendant que l'ami se faisait tuer en duel par le mari.

—Et sa fille?

—Sa fille n'était pas encore au monde; elle est née depuis.

—Et tu savais tout cela?

—Non, elle vient de me l'apprendre.

—Pour légitimer de telles confidences, il faut une grande intimité.

—Oh! le mot intimité est peut-être excessif; mais, comme je lui ai fait une cour assidue...

—Assez, Karl, coupa Elsa d'une voix cinglante, tu vois bien que tu me tortures... Allons, je veux bien pardonner le passé, mais, pour l'avenir, place nette! Tu vas flanquer cette femme à la porte, tu entends, je l'exige.

—Mais, ma pauvre enfant, songe donc à l'effet déplorable que produirait une telle mesure. L'hôtel n'est pas déjà achalandé de si brillante façon! Et c'est la morte-saison qui commence. Si je chasse les rares clients qui me restent, ce sera bientôt le vide absolu. Et alors, avec quoi paierai-je les échéances de mon loyer?

—Eh bien, nous ferons faillite, et nous retournerons chez nous; on n'est bien qu'en Allemagne.

—C'est entendu, mais permets-moi de trouver ce langage stupéfiant. Rappelle-toi donc que c'est toi qui m'as fait abandonner la peinture—un métier de crève-de-faim comme tu dis—et qui m'as poussé à prendre un hôtel sur la Riviera—le seul moyen de faire fortune! Et maintenant volte-face complète...

Je ne pouvais pas prévoir ce qui est arrivé.

—Moi non plus, certes. Cette rencontre est tellement invraisemblable.

—Si tu l'avais prévue, qu'aurais-tu fait?

—Je ne sais pas.

—Ah! tu vois, au fond, tu es content d'avoir retrouvé cette femme.

—Peut-être, fit Karl après un court silence, mais ce n'est pas pour la raison que tu crois.

Et tournant brusquement les talons, le nouveau patron de l'hôtel des Pins ouvrit la porte et disparut, laissant sa femme ahurie au milieu de la pièce.

Il ne fallut cependant que quelques secondes à la terrible Elsa pour revenir de sa stupeur. Elle se précipita alors sur le palier pour suivre son mari, s'accrocher à lui et... continuer la discussion.

Mais comme elle posait la main sur la rampe pour descendre l'escalier, elle entendit soudain au rez-de-chaussée une joyeuse exclamation qui la cloua sur place. Tout de suite, en effet, elle avait reconnu la voix qui avait poussé cette exclamation et elle avait éprouvé une sensation étrange, où il y avait à la fois de l'émotion, de la surprise et de la joie. Et cela l'avait laissée pendant un instant comme paralysée.

Mais la présence d'esprit lui revint rapidement et ce fut avec un élan joyeux qu'elle dégringola l'escalier en criant:

—Fritz... c'est Fritz!

Effectivement, c'était Fritz Werner qui venait de débarquer à l'improviste, sans s'annoncer, et qui était en train d'expliquer—en allemand, bien entendu—à son cousin Karl pourquoi il tombait du ciel sans prévenir.

—Tu comprends, j'ai voulu te faire une surprise. Mais commençons par le commencement. Quand le télégramme que tu m'as envoyé à mon domicile à Munich est arrivé, j'étais parti pour l'Italie.

—Pour l'Italie?

—Oui, une lubie qui m'a pris un beau matin... j'ai éprouvé l'irrésistible besoin de revoir Florence.

—Comment! Vous aussi! s'écria Elsa qui, parvenue à ce moment dans le vestibule du rez-de-chaussée, tomba comme une bombe au milieu des deux cousins. Mais entrez donc dans le bureau, ajouta-t-elle, au lieu de rester dans ce passage, où tout le monde vous entend, où vous gênez tout le monde.

Fritz, après avoir serré avec effusion les mains de sa cousine, obéit sans faire objection et tous les trois pénétrèrent dans le bureau, où ils s'enfermèrent pour bavarder à loisir.

—Heureusement, reprit le voyageur, j'ai une gouvernante qui a du jugement et de la décision. Elle a eu l'excellente idée de prendre connaissance du télégramme et de me le renvoyer télégraphiquement. Je l'ai donc reçu à Florence avec un simple retard de quatre ou cinq heures.

—Mais, voyons, que diable étais-tu allé faire à Florence? interrogea Karl.

—Une lubie, te dis-je, revoir la ville de l'Art et des fleurs où se sont écoulées nos plus belles années de jeunesse.

—Ah! oui, c'était le bon temps.

—Tais-toi, Karl! Ne parle pas de ta jeunesse: une honte.

—Revoir aussi, continua Fritz, revoir... on peut dire ça devant ma cousine?... revoir la belle Sabina qui a laissé dans mon cœur de si délicieux souvenirs.

—Oh! Fritz, Fritz, comment osez-vous, devant une honnête femme, évoquer les turpitudes, les scandales de votre vie d'étudiant!

—Mais, ma chère Elsa, ce n'est pas du tout ce que vous croyez. Sabina est une bonne fille qui...

—Assez, Fritz, assez!

—Soit! Je ne veux pas vous contrarier, ma chère cousine.

Mais Karl insista.

—Eh bien, qu'est-ce qu'elle devient, la belle Sabina? Voyons, dis-nous un peu ce qu'elle t'a raconté...

—Tu vois bien que tu ennuies ta femme. Allons, laissons ce sujet.

—Alors, donne-moi des nouvelles des autres personnes que nous fréquentions là-bas et que tu as peut-être revues.

—Mais, oui, j'ai revu tout le monde.

—Même le comte della Mora? demanda Karl timidement.

—Parfaitement, même le comte della Mora. C'est lui, d'ailleurs, que j'ai vu le premier, étant allé lui faire visite le jour de mon arrivée.

—Oui, j'avais un renseignement à lui demander, un renseignement de la plus haute importance.

Tout en parlant, Fritz dardait sur Karl un regard sévère, fielleux, qui en disait long sur ses véritables sentiments à l'égard de son cousin.

—Comment l'as-tu trouvé, della Mora? Physiquement? Moralement?

—Physiquement, il est très affaîssé, très vieilli, malgré son très jeune âge. Moralement, il est aigri, hargneux, lugubre.

—Ah!

—Je lui ai parlé du drame qui a brisé sa vie, car je n'aurais pas été fâché d'apprendre de sa bouche certains détails... Mais il est absolument fermé sur ce sujet. C'est toute une histoire pour lui tirer la plus insignifiante indication... Cependant, par le peu qu'il m'a révélé, j'ai compris d'abord qu'il avait souffert et qu'il continuait à souffrir effroyablement; ensuite qu'il conservait sur les origines

du drame une arrière-pensée qui pourrait bien ressembler à un pressentiment. Tout cela ne l'empêche pas, d'ailleurs, de garder toute sa présence d'esprit. Ainsi, il a parfaitement remarqué que nous avions quitté Florence, sans lui dire adieu, le jour même où le drame s'est produit et il en a éprouvé une profonde surprise.

—Tiens! Tiens! Pourquoi n'a-t-il donc jamais songé à nous exprimer cette surprise?

—Il prétend qu'il n'avait pas notre adresse et il ajoute, au surplus, que nous aurions pu nous-mêmes donner de nos nouvelles. En somme, je crois, entre nous, que notre silence l'a quelque peu formalisé. Je m'en suis excusé comme j'ai pu; ce n'était pas facile.

—C'est vrai, avoua Schwitzer, j'ai eu tort de ne pas continuer nos relations par correspondance. Que veux-tu, il n'y a pas à revenir sur le passé. Mais, voyons, parle-moi de sa femme. L'a-t-il retrouvée?

—Certainement qu'il la retrouvée.

Karl et sa femme ne purent s'empêcher d'échanger un regard d'intelligence, pendant qu'un frisson d'attente leur courait sur la peau. Fritz continua paisiblement:

—Le comte della Mora sait parfaitement que sa femme porte maintenant le nom de Françoise Dorville, son nom de jeune fille, et qu'elle habite Menton une grande partie de l'année.

—S'il sait cela, il n'ignore pas que l'hôtel des Pins est le lieu de sa résidence à Menton?

—Il ne l'ignore pas.

—Je m'en doutais. De nos jours, avec les moyens d'investigation dont dispose la police, il est bien difficile de se cacher. Y a-t-il longtemps qu'il a découvert la retraite de sa femme?

—Je n'en sais rien, il ne m'a pas indiqué la date de sa découverte.

—En tous cas, il n'en a pas profité, car il n'a jamais tenté la moindre démarche auprès d'elle, observa Karl.

—Tu lui as parlé?

—Parbleu! Aujourd'hui même, j'ai eu avec elle un long entretien. Pouvais-je faire semblant de ne pas la reconnaître? C'eût été ridicule et grossier.

—Quelle rencontre, hein, lança Fritz.

—Oui, le hasard fait parfois des choses extraordinaires.

—Hé! Hé! le hasard, c'est bientôt dit. Moi, je trouve qu'il y a dans la rencontre de la comtesse della Mora et de Karl Schwitzer une de ces trouvailles de la Providence, une de ces surprises de la Justice immanente...

—Ah! ça, qu'est-ce que tu chantes là! coupa Karl Schwitzer d'un ton à la fois étonné, agressif et angoissé.

—C'est bon, je m'entends, grogna Fritz; mais nous reprendrons cette conversation un peu plus tard, si tu n'y vois pas d'inconvénient. Pour le moment, aie donc l'obligeance de me donner une chambre, j'ai besoin de me reposer et de faire un peu de toilette.

IX

Quoiqu'ils fussent fils de deux sœurs, qu'ils eussent été élevés ensemble, qu'ils eussent passé par les mêmes écoles et qu'ils eussent suivi côte à côte la même carrière, Karl et Fritz étaient absolument dissemblables, aussi bien physiquement que moralement.

Karl était blond, de taille moyenne, déjà bedonnant. Fritz était brun, grand et mince, Karl était fermé,

sournois, calculateur. Fritz était franc, ouvert, tout d'élan.

Epris tous les deux de culture artistique, ils étaient partis ensemble pour Florence, où, pendant plusieurs années, ils avaient vécu de la même vie, fréquenté les mêmes milieux, entretenu les mêmes relations.

Naturellement, ils étaient devenus tous les deux amoureux de Françoise Dorville—qui ne l'était pas?— Mais dès que celle-ci eut, parmi tous ses adorateurs, choisi della Mora, ils avaient adopté une attitude diamétralement opposée.

Tandis que Karl, furieux d'avoir été évincé, élaborait des projets de vengeance, Fritz au contraire, s'inclinait devant la décision de la jeune fille, cessait de la courtiser et lui déclarait qu'il serait désormais pour elle un camarade, rien qu'un camarade, fraternel, respectueux, dévoué.

Le retour en Allemagne des deux cousins décidé depuis longtemps, s'étant effectué—étonnante coïncidence—le jour même où le malheur s'était abattu sur le couple della Mora, Fritz n'avait appris la catastrophe que par les récits des journaux. Il en avait été surpris, ému, peiné, mais sans se douter que cette catastrophe, si soudaine, si imprévue, avait des dessous mystérieux.

Ce ne fut qu'au bout d'un certain temps, à la suite de longues réflexions, qu'il se rendit compte à quel point l'horrible drame était invraisemblable, inexplicable... Dès lors, ses soupçons étant éveillés, il chercha le mot de l'énigme et... finit par le trouver.

Cette découverte était toute récente et en étroite relation, d'ailleurs, comme on va le voir, avec le voyage inopiné du jeune homme à Florence.

*
* *

Après s'être accordé un jour de répit pour se reposer et réfléchir encore, Fritz se décida à accomplir l'œuvre de salut pour laquelle il était venu à Menton.

Vers trois heures donc, le lendemain de son arrivée, il chargea une femme de chambre de passer sa carte à Mme Françoise Dorville et celle-ci ayant répondu qu'elle était toute prête à le recevoir, il se fit introduire aussitôt dans le petit salon de l'appartement où Mme de Montigny et la jeune femme étaient à ce moment-là réunies.

En voyant entrer cet inconnu qui avait demandé à parler à sa dame de compagnie seule, Mme de Montigny voulut se retirer. Mais Fritz insista pour la retenir.

—Non seulement votre présence, madame, ne me gêne aucunement, dit-il, mais je serai heureux que vous assistiez à notre entretien.

—S'il n'y a pas d'indiscrétion, je reste, fit la vieille dame en souriant.

—Certes, reprit Fritz, le sujet de cet entretien est très grave, mais je le répète, je serai heureux que vous en ayez connaissance, car, après tout, c'est une bonne nouvelle pour Mme la comtesse della Mora, et je suis convaincu, puisque vous lui portez intérêt, que vous prendrez votre part de joie.

Françoise Dorville, qui éprouvait tant d'antipathie instinctive pour Karl Schwitzer, avait toujours eu, au contraire, une indiscutable sympathie pour Fritz Werner, dont l'attitude correcte et discrète pendant les mois qui avaient précédé son mariage lui avait fait la meilleure impression.

Sans doute, son apparition soudaine et inattendue—car personne ne l'avait prévenue de son arrivée à Menton—lui avait causé d'abord une très vive surprise et une sourde inquiétude.

Mais les premières paroles du jeune homme, si rassurantes, ayant dissipé son appréhension injustifiée, elle sentit tout de suite que cette entrevue ne pouvait lui apporter que des satisfactions.

Après ce préambule destiné à se faire bien voir, à inspirer confiance, Fritz entra immédiatement dans le vif de la question.

—Madame, reprit-il, en s'adressant à Françoise, j'arrive en droite ligne de Florence, où j'ai eu avec le comte della Mora plusieurs entrevues qui auront pour vous, je l'espère, les plus heureuses conséquences.

—Oh! Vous avez parlé de moi?

—Certes. Je vous avoue même que je ne suis allé à Florence que pour parler de vous. Mais la tâche m'a été facilitée par votre mari, qui m'a paru heureux de l'occasion que je lui offrais...

—Ah! fit simplement la jeune femme en poussant un gros soupir.

—Je dois vous dire tout de suite, continua Fritz, que le comte connaît le lieu de votre résidence. Il ne vous a pas encore donné signe de vie parce qu'il craint d'être mal reçu.

—Ou plutôt, acheva Françoise d'un ton agressif, parce qu'il a toujours sur moi la même opinion qu'il y a quatre ans, de même que, moi, je conserve toujours l'irréductible volonté de ne jamais lui pardonner son abominable conduite à mon égard.

—Vous vous trompez, madame, protesta vivement le jeune homme. Le comte della Mora n'a plus la même

opinion qu'il avait de vous, il y a quatre ans, parce que je lui ai démontré son erreur.

—Serait-ce possible? Aviez-vous donc les moyens de faire cette démonstration?

—Il faut croire, puisqu'elle est faite... Mais permettez-moi de vous exposer en quelques mots comment je suis parvenu à ce résultat.

—Dites, dites vite.

—Le mouvement de colère qui poussa votre mari aux plus regrettables extrémités fut provoqué par une odieuse machination.

—Je m'en doutais, balbutia la jeune femme.

—Remarquez qu'il eût suffi au comte de dire un mot ou de demander une explication qui eût dissipé aussitôt le malentendu. Son orgueil l'empêcha de s'abaisser au rôle d'inquisiteur, comme il dit. Il préféra se poser tout de suite en justicier, avant de s'être assuré que ses griefs étaient légitimes. Et depuis quatre ans, il souffre, vous souffrez de ce péché d'orgueil.

—Hélas!

—Examinons, maintenant, en quoi consista l'odieuse machination qui produisit le malentendu. Le matin même du jour où le drame éclata, le comte della Mora trouva, dans son courrier, une lettre anonyme lui disant que sa femme le trompait avec le beau Fernand Cavalieri et que, s'il voulait en avoir la preuve, il n'avait qu'à se cacher vers onze heures, ce jour-là, dans le voisinage d'une charmille occupant le fond de son parc.

—Au lieu de traiter par le mépris cette abjecte lettre anonyme, della Mora y crut et voulut vérifier si les allégations qu'elle contenait étaient exactes. Un peu avant onze heures, il

se posta aux environs de l'endroit indiqué, et au bout de quelques minutes, il eut la douleur d'en voir sortir sa femme et Cavalieri qui y avaient pénétré par un autre côté.

—Coïncidence fortuite?... Non, le rendez-vous avait été habilement préparé avec une perfidie diabolique par l'auteur de la lettre anonyme... D'une part, Cavalieri avait reçu le matin un billet signé du comte, par lequel celui-ci priait son ami de venir le voir vers onze heures. Et d'autre part, lorsque Cavalieri, obéissant à l'appel de della Mora, se présenta, la femme de chambre, payée pour cela, le conduisit au bosquet du fond du parc. Mais là, au lieu de rencontrer votre mari, ce fut vous, madame, qu'il trouva, vous que la même femme de chambre, la rusée Caroline, avait amenée là quelques minutes plus tôt, sous le prétexte que votre mari vous y attendait.

—Combinaison machiavélique mais, aussi bien puérile et à la trame si légère, que le moindre accroc pouvait la faire échouer. Par malheur, tout réussit, comme l'avait souhaité l'auteur infâme de cette machination.

—Je n'ai pas besoin de vous rappeler la suite des événements. Comme vous sortiez de la charmille, après une conversation très courte et probablement bien innocente, Cavalieri, pour vous faire ses adieux, mit sur votre poignet un baiser un peu trop ardent peut-être... Et aussitôt le drame éclata.

—Ce baiser, je crois pouvoir l'affirmer, était aussi innocent que notre conversation, déclara la comtesse avec force. Et certainement, si mon mari, à ce moment-là, m'eût demandé une explication—demande très légitime, après tout—je lui aurais répon-

du avec tant de loyauté, tant de sincérité, qu'il eût été sans nul doute convaincu de mon innocence.

—Hé! oui, un mot, un seul mot eût évité la catastrophe. Cavalieri n'eût pas été tué et vous n'auriez pas abandonné votre foyer brisant ainsi votre vie. Mais il faut reconnaître que, si della Mora a péché par orgueil, vous avez vous-même commis la même faute.

—Je le reconnais... il y a longtemps que je l'ai reconnu... mais je m'étais juré de ne jamais pardonner l'injure...

—Pourquoi faire de tels serments dont on est ensuite embarrassé? murmura Fritz en souriant, car je suis sûr maintenant que, si votre mari vous tendait les bras, vous vous y jetteriez avec joie.

—Mais certainement qu'elle s'y jetterait avec joie, répondit Mme de Montigny. Je connais ma chère Françoise. Mauvaise tête mais coeur délicieux. Que son mari vienne! Allez le chercher, monsieur! Et nous les verrons repartir ensemble comme deux amoureux... qui n'ont peut-être au fond jamais cessé de s'aimer.

—Il viendra, madame, soyez tranquille, il viendra, dit Fritz, dont la voix révéla un soudain attendrissement. Il n'a, en effet, qu'un désir: reconquérir sa femme, lui demander pardon de sa dureté et lui faire désormais l'existence la plus douce, car je lui ai mis sous les yeux toutes les pièces de l'abominable machination dont il a été victime; et les preuves que je lui ai apportées l'ont bien convaincu que, sa bonne foi ayant été surprise, il a frappé une innocente et tué, hélas! un innocent. Mais il ne pourra pas venir ici...

—Pourquoi donc?

—Parce que, balbutia le jeune homme d'un ton hésitant, sa présence ici risquerait peut-être de faire éclater un nouveau drame.

Les deux femmes regardèrent leur interlocuteur d'un air interrogateur. Fritz comprit.

—Oui, reprit-il, je vous dois une dernière explication, mais elle est si pénible à donner que je ne sais comment m'y prendre. Il le faut, cependant. De même que j'ai tout révélé au comte della Mora, de même je dois vous fournir la preuve que tous mes renseignements sont puisés aux meilleures sources. Eh bien, la monstrueuse machination, dont je viens de vous exposer les grandes lignes, est l'oeuvre de mon cousin Karl Schwitzer, qui a voulu ainsi se venger de vos dédains, madame. C'est lui qui a écrit la lettre anonyme, c'est lui qui, imitant l'écriture du comte, a envoyé à Cavalieri le billet signé della Mora, c'est lui qui a acheté la complicité de la femme de chambre, Carolina, dont il était d'ailleurs l'ami.

—Oh! l'horrible gredin! s'écria Françoise. J'avais le pressentiment qu'il avait joué dans cette affaire un rôle odieux, je n'aurais jamais supposé pourtant qu'il avait poussé l'infamie aussi loin. Mais comment avez-vous pu découvrir les dessous de cette machination?

—Grâce à une infamie que j'ai commise moi-même—infamie que je confesse mais que je ne regrette pas, puisqu'elle assure le triomphe de la justice. J'ai fouillé tout simplement, pendant son absence, dans les papiers de mon cousin.

—C'est tout au plus une indécatesse, rectifia Mme de Montigny.

—Vous êtes indulgente, madame. Mettons, si vous voulez, que ce soit

une indécatesse; je n'en éprouve, je le répète, aucun regret, aucune honte, puisque, grâce à elle, une iniquité pourra être réparée. Donc, en fouillant dans les papiers de mon cousin, où j'espérais bien, je l'avoue, trouver quelque chose, j'ai découvert toutes les preuves de sa perfidie, que, par un cynisme déconcertant, il avait éprouvé le besoin de conserver soigneusement.

—C'est moins du cynisme que de l'inconscience, observa Françoise, mais il faut le remercier d'avoir pris cette mesure inexplicable, puisque, grâce à cette circonstance, le cauchemar qui pesait sur nous est enfin dissipé.

Le soir même, Mme de Montigny, la comtesse della Mora et la petite Clélia partaient pour San-Remo, où le comte, appelé par un télégramme de Fritz, venait les rejoindre le lendemain.

Les explications furent courtes, car après la bienfaisante intervention du loyal Fritz Werner, ils n'avaient plus

aucun malentendu à dissiper. Ils purent ainsi consacrer le premier jour de leur réunion à se donner réciproquement les témoignages d'une affection qui, selon la fine observation de Mme de Montigny, n'avait probablement jamais cessé d'exister.

Ils eussent donc été parfaitement heureux si le souvenir douloureux de la fin tragique de Cavaliéri n'était venu assombrir leur bonheur.

Tout en s'associant de tout coeur à la joie de sa jeune amie, Mme de Montigny était bien un peu attristée à la pensée qu'elle allait de nouveau se trouver seule ou être obligée de chercher une nouvelle compagnie.

Mais Françoise avait deviné son émoi. Avec l'assentiment de son mari, elle décida l'excellente femme à venir finir ses jours à Florence au palais della Mora. Et la petite Clélia, pour qui Mme de Montigny était la grand-maman rêvée, approuva fort cette solution.

FIN

DANS NOTRE NUMERO DE MARS NOUS PUBLIERONS
UN ROMAN COMPLET

qui aura pour titre :

“LE BARON MYSTERE”

par HENRI GERMAIN

RETENEZ D'AVANCE VOTRE PROCHAIN NUMERO

LE ROMAN POUR TOUS

L'INGRATE

Par JEAN MONCLERE

Un peu essoufflée par la montée de l'étage qu'il gravissait toujours avec peine, M. Lorillot ouvrit sa porte.

Mme Lorillot n'était pas encore rentrée; son mari le constata avec plaisir. Bien que, depuis vingt ans, il vécût entièrement aux dépens de sa femme, qui se tuait à faire des ménages, le père Lorillot aimait à se donner des airs d'homme sérieux, fidèle au foyer que la femme déserte. C'est pourquoi il avait quitté les courses d'Auteuil à la hâte, après avoir gagné — enfin! — un louis qu'il rêvait déjà d'aller exposer sur une autre pelouse.

La flamme de la lampe découpait sur le mur le profit du vieillard; les yeux mi-clos, les jambes allongées, il savourait avec délices la douceur de vivre; vraiment, elle avait été la bienvenue, cette phlébite qui l'avait naguère forcé d'abandonner son métier de commis-voyageur pour une existence de flânerie enchantée!

Il y avait bien une ombre à ce tableau charmeur, et la pensée en amena une crispation à la lèvre un peu dure du vieillard. Qu'avait-il songé en épousant, voici tantôt vingt-cinq ans, cette petite amie d'enfance, alors gentille, à la vérité, mais dont l'intelligence lui semblait maintenant si inférieure à la sienne?

M. Lorillot soupira, puis, comme il entendait fouiller la serrure, il se carra dans son fauteuil et s'appliqua à la lecture de son journal.

— Bonsoir, Auguste.

— ...soir, Mélanie.

Ce fut tout. M. Lorillot s'absorba à nouveau dans sa lecture, tandis que sa femme s'activait, silencieuse, aux préparatifs du dîner. En un clin d'oeil, sur la toile cirée de la petite table, elle eut dressé trois couverts; puis, le feu chargé, madame Lorillot s'assit sur une chaise de paille et prit son ouvrage: un élégant jupon dont elle ornait le bas d'une jolie dentelle. Le tic-tac régulier du coucou animait seul ce tableau d'intérieur — où l'intimité, hélas! n'existait qu'en apparence.

M. Lorillot leva la tête.

— Il me semble qu'Adrienne est en retard.

La mère tressaillit. Son visage, subitement altéré, se leva vers le cadran, puis se rasséra aussitôt.

— Non, il n'est que sept heures et demie.

— Ah! que cela?

— Oui... Et Mme Lorillot ajouta, en enfilant son aiguille: Tu as donc quitté le café de bonne heure, aujourd'hui, que tu trouves la soirée longue?

—J'étais rentré assez tôt pour surveiller ton dîner! répliqua le vieillard d'une voix où la fausse bonhomie mettait par moments des éclats durs.

—Oh! je suis bien tranquille. Tu n'as pas dû te fatiguer beaucoup à faire mon travail!

—Et j'aurais eu bien tort. Chacun son affaire. Toi, tu n'as à penser qu'à ton train-train habituel. Moi, je suis plus occupé.

—Seigneur! A quoi donc?

M. Lorillot se redressa, les pouces dans les entournures de son gilet.

—Pauvre malheureuse! Mais ma tête travaille toujours! Et qu'est-ce que le labeur des bras auprès de celui de l'esprit? Ne faut-il pas se tenir au courant du mouvement social, économique et politique? Lire avec attention, si l'on ne veut pas être un sauvage, les résumés des pièces et des livres nouveaux? Et les expositions? Et les courses, avec le calcul des probabilités?

Ecrasée par ce flux de paroles, et convaincue du peu de chose qu'elle était auprès de ce savant homme, Mme Lorillot pencha un peu plus sur son ouvrage un front dès longtemps habitué à s'incliner.

Un pas qui sonnait, rapide, dans l'escalier, lui fit lever la tête, et colora de plaisir ses pauvres joues flétries. Elle plia vivement son ouvrage, tandis que le vantail s'ouvrait pour laisser passer une belle fille qu'elle embrassa avec transport.

Adrienne Lorillot, caissière de la Maison Bernardin et Cie (passementeries et dentelles), était une grande et svelte personne qui portait ses vingt ans avec une fierté pleine d'élégance. Ses yeux bleus, d'un bleu un peu métallique, étincelaient dans un visage à l'ovale très pur, qu'auréolait la mous-

se d'or de ses cheveux blonds. Elle était vêtue d'une robe sombre, qui soulignait la distinction souple de sa taille, et sur laquelle se drapait une étole d'astrakan.

Après avoir répondu assez distraitemment aux baisers de sa mère, Adrienne se dirigea vers le vieillard, au cou duquel elle noua ses bras.

—Bonsoir, père!

—Bonsoir, ma grande! répondit-il, en égarant sa moustache blanche parmi les frisons légers. Tu n'as pas eu froid, ce soir?

—Pas du tout. Et toi? N'as-tu pas trop mal aux jambes?

—Non. Enfin... que veux-tu? Il faut bien supporter sans se plaindre ce qu'on ne peut empêcher.

—Comme tu as du courage!

M. Lorillot sourit, flatté du compliment qu'il avait provoqué. Cependant, la mère s'empressait, des pantoufles fourrées à la main.

—Assieds-toi, mignonne. Pendant que tu ôteras tes gants et ton chapeau, je te déchausserai. Nous dînerons aussitôt après.

Le vieillard emplît les assiettes, tandis que sa femme s'agenouillait pour ôter les souliers d'Adrienne.

Puis on se mit à table.

La jeune fille déclara, en renversant son joli buste gainé de soie noire:

—Ouf! J'avais très faim, vois-tu, père!

—Il était en effet plus tard que d'habitude: je l'ai dit à ta mère, mais elle a prétendu que non.

—Oh! si tu fais attention à ce que dit maman, à présent!

Mme Lorillot entendit ces mots sans sourciller.

Cependant, elle expliqua, doucement, et pour s'excuser:

—Je savais bien que tu étais en retard, mais je ne voulais pas m'avouer à moi-même mon inquiétude.

Adrienne eut un rire frais comme un chant d'oiseau, qui voltigea entre les murs.

—Mais tu seras donc toujours la même! Inquiète! De quoi, je te le demande? Je ne suis plus une petite fille, je pense! Tu sais bien que nous sommes en pleine saison. J'ai beaucoup à faire. Je n'ai pu prendre que le train de 7 h. 43; un quart d'heure pour gagner Le Raincy. Es-tu tranquille, maintenant?

—Oui, je suis heureuse, puisque tu es là.

Un petit haussement d'épaules qu'elle ne prit pas la peine de réprimer secoua le buste d'Adrienne. Elle se tourna vers son père.

—J'oubliais de te dire que j'ai rencontré M. Moreau en descendant du tramway. Il viendra un moment ce soir.

—Ah! tant mieux! fit Mme Lorillot. C'est un si excellent homme!

M. Lorillot concéda, le menton approbatif et l'accent paternel:

—Oui, c'est un brave homme, bien qu'il ait des idées arriérées auxquelles il tient singulièrement. Enfin, il vient me tenir compagnie quand mes jambes me refusent le service. Je serai content de le voir. Dépêchons-nous.

Et le dîner s'acheva.

Soudain, un coup de sonnette troubla le silence. La jeune fille se leva, donna en passant un regard à la petite glace accrochée au mur, et rectifia d'une main experte la masse floue de ses bandeaux d'or. Puis elle introduisit le visiteur que ses parents attendaient.

Le père Moreau était un homme d'une soixantaine d'années, à qui l'on n'en eût pas donné plus de cinquante. Il était, depuis la fin de son service à la Compagnie des Chemins de fer de l'Est comme ajusteur, demeuré un fin ouvrier, un de ces hommes qui portent l'attachement à leur métier jusqu'au fanatisme.

Jadis, il eût ciselé des grilles de choeur ou de tombeau, comme on en admire à Saint-Rémi de Reims ou à la chapelle ducale de Nancy, et pourtant, il avait ajusté des tiroirs de locomotives: autre époque, autres travaux.

M. Moreau avait su se préserver des vilenies de ce siècle sans foi. L'âme de cet homme était demeurée inébranlablement croyante et forte, limpide et droite.

Dès que les Lorillot étaient venus se fixer au Raincy, chassés de Paris par la maladie du mari, M. Moreau s'était intéressé aux voisins que la Providence — le vieil ouvrier ne croyait point au hasard — lui avait envoyés.

Il avait vu Mme Lorillot trimer comme une bête de somme pour nourrir ce paresseux, et reporter toute sa tendresse sur Adrienne, qu'elle avait outrageusement gâtée. Et M. Moreau, qui était demeuré prématurément veuf, avait concentré toute son affection sur cette famille.

Donc, M. Moreau était entré dans la cuisine.

—Eh bien! M. Lorillot, comment ça va-t-il, depuis que je ne vous ai vu?

—Pas bien. Ces temps brumeux et froids ne me valent rien du tout.

—Ah! c'est dommage que je sois si occupé! Enfin, je tâcherai de venir passer demain une heure avec vous. Nous ferons une partie de dames.

—Je vous attendrai avec impatience !

Une lueur malicieuse pétilla sous les sourcils argentés du vieil ouvrier.

—Eh! voisin! attendez-moi, c'est très bien! Avec impatience, c'est de trop!

Puis il se tourna vers la mère, qui, inlassablement, tirait son aiguille dans l'étoffe fine.

—Et vous, Mme Lorillot, vous travaillez toujours?

—Mais oui, M. Moreau, il le faut bien. Adrienne doit aller dimanche au concert avec son père...

—Et c'est pour cela que vous vous fatiguez ainsi! Ah! Mme Lorillot, vous la gâtez trop, cette grande fille, je vous l'ai toujours dit. Est-elle bien reconnaissante, au moins?

La jeune fille inclina légèrement la tête sans mot dire, le visage froid et les yeux durs. Le serrurier étouffa un soupir, et, pour dissiper la contrainte qui pesait sur tous, il ajouta d'un autre ton:

—Je venais vous annoncer une nouvelle. La chambre qui est au-dessus de cette pièce est louée à un garçon très sérieux. Il était ajusteur aux ateliers à la fin de mon temps d'activité, et il est déjà dessinateur, le gamin! Quand ses nouvelles heures de service ont permis à mon jeune ami de ne plus demeurer à Paris, je n'ai pas eu de peine à le décider à venir se fixer près de moi.

—Comment s'appelle-t-il? demanda Adrienne qui avait écouté avec attention.

—Léon Gauchey.

—Ah! c'est un joli nom.

Le père Lorillot se mit à raconter des histoires du temps passé, ce qu'il faisait d'ailleurs avec beaucoup de complaisance. Cela mena jusqu'à dix

heures, moment où le père Moreau se retira.

Lorsque, après avoir, comme à l'habitude, déshabillé sa fille et préparé ses frisons pour le lendemain, la mère Lorillot souhaita le bonsoir à Adrienne, celle-ci répondit distraitement.

—Qu'as-tu? demanda la mère, subitement inquiète? Es-tu malade?

—Non.

—Alors?

—Je pense à quelque chose. Laissez-moi.

Pour la première fois, Mme Lorillot se demanda tristement si vraiment elle avait bien élevé sa fille et si, peut-être, M. Moreau n'avait pas raison...

*
* *

Quinze jours après que M. Moreau eût annoncé aux Lorillot l'arrivée d'un nouveau voisin, celui-ci emménagea.

Léon Gauchey considéra la pièce où flambait un feu accueillant, entre son violon, sa valise, sa malle ouverte et la petite glace au cadre noir qui semblait lui renvoyer ironiquement l'image de ce désordre.

Elle lui renvoyait aussi son image à lui. Et lorsque, passant devant elle au hasard de son rangement, le jeune homme lui jetait un coup d'oeil distrait, il aurait été bien obligé de reconnaître, s'il eût été moins modeste, que cette image n'était point du tout déplaisante.

Cependant, le jeune homme s'occupait activement à donner à sa chambre l'air intime et vivant qui nous rend si cher le cadre où se déroulent les jours gais ou tristes de notre existence.

Ses vêtements sont rangés dans la grande armoire de chêne, au pied de

son lit surmonté d'un petit crucifix. Au mur, quelques paysages esquisés par lui. Une photographie représentant tous les chers siens devant leur maison de Chevillon: son père, sa mère, sa soeur Jeanne, et son autre soeur cette petite Aimée, filleule de son père, qui habite chez ses parents depuis cinq ans qu'elle est orpheline. Près de la cheminée, le violon dort dans son étui, debout auprès de la commode.

Dans la rue, des tourbillons de neige pourchassent quelques passantes qui se hâtent vers l'église, dont l'humble cloche les appelle aux vêpres.

A cette même heure, sa mère et ses soeurs ne s'apprêtent-elles pas aussi pour l'office? Il croit les voir... Un besoin le prend de se rapprocher des chers êtres qui lui sont si tendrement dévoués. Aussi bien, ils doivent avec impatience le récit de ses impressions sur son nouveau logement.

Vite, Léon s'installe et écrit:

"Mes chers parents,

"A peine installé, je vous vous donner les nouvelles que votre tendresse attend avec anxiété. Ces nouvelles sont très bonnes, ma chère maman peut se tranquilliser. Mon déménagement s'est effectué dans les meilleures conditions. Mais, pour que mon chez-moi me plaise, il faut que vous le visitiez au moins par la pensée. Tout ce qui m'entoure conservera un air un peu hostile tant que je ne vous l'aurai pas présenté.

"J'ai une chambre claire et gentiment meublée. La note d'art est donnée par deux chromos si criards que je me suis empressé de les décrocher. Je les ai remplacés par votre groupe, avec la chienne qui a bougé, ce qui

fait qu'elle a deux têtes... Pauvre Mirette!

"Mes meubles: un lit, une commode-toilette avec glace, une armoire, une table.

"Mon ménage sera fait par la concierge, une brave femme qui me rappelle tante Augustine.

"La maison est très bien située, au Raincy, avec une jolie vue sur la campagne et sur Paris. Je passerai mes dimanches chez M. Moreau. Je suis en effet tout proche voisin de cet excellent ami, et j'en suis très heureux, car tu t'es souvent plu, mon père, à louer en même temps que son talent professionnel, sa haute valeur morale.

"Mes autres voisins paraissent des gens bien tranquilles. Ce sont des amis de M. Moreau. J'ai aperçu ce matin une vieille femme, d'apparence chétive, la bonne, sans doute, et je viens de voir sortir un monsieur âgé avec une jeune fille très distinguée. Peut-être vont-ils aux vêpres... Si j'apprends quelque chose d'intéressant à leur sujet, je le raconterai à mes soeurs.

"Ecrivez-moi vite pour me donner des nouvelles de tous; j'ai peur qu'à chasser sous la neige mon père n'aggrave ses rhumatismes.

"Je viens de jeter un coup d'oeil sur votre chère photo. Vos sourires, c'est bien sûr, sont plus épanouis que tout à l'heure, ma grande armoire a perdu son air morose, et le coke que je viens de mettre sur mon feu cherche à m'égayer par ses pétilllements joyeux. La nuit tombe. M. Moreau m'attend. Je ne veux pas me mettre en retard. Je dois dîner chez lui, c'est le jour des Rois. Cette année encore, vous les tirerez sans moi.

“Je vous adresse à tous des milliers de baisers.

“Votre fils dévoué,

“Léon Gauchey.”

*
* *

Le mois de janvier touchait à sa fin. Il était six heures du matin, et la nuit s'étendait encore, terne et froide, sur la terre glacée. Dans la cuisine des Lorillot, la mère regardait avec tendresse Adrienne qui achevait de boutonner ses fines bottines.

—Là! Tu es très belle, ma fille! Que je suis donc contente de t'avoir donné pour tes étrennes cette fourrure qui t'habille si bien! C'est une folie que j'ai faite là... mais, quand il s'agit de toi, ma chérie, rien n'est trop beau.

—Oh! c'est très commode, répondit négligemment Adrienne, en faisant retomber avec grâce les pans de son étole.

—Et puis, c'est très chaud... Il t'aurait bien fallu le manchon pareil... mais je n'ai pas pu, avoua la mère, la mine contrite.

—Eh bien! ce sera pour l'année prochaine.

—Tu peux y compter, ma mignonne. Comme je n'aurai besoin de rien pour moi...

—Oh! toi, ma pauvre mère, tu ne portes que de véritables loques. J'en suis honteuse.

—Aussi, je ne sors jamais avec toi, pour ne pas te faire affront.

—Tu fais joliment bien!

Mme Lorillot se mit à rire.

—Ah! ma chérie, tu as l'air d'une marquise! Sauve-toi vite, pour ne pas manquer le tramway.

Mme Lorillot tendait à sa fille son pauvre visage, fatigué, quêteant une

caresse. Adrienne ne daigna pas s'en apercevoir.

—Je ne prends pas le train de 6 h. 55 ce matin.

—Tu ne prends pas le 6 h. 55?

—J'ai à parler à papa avant de partir.

Inquiète et jalouse, la mère tressaillit.

—Mais que lui diras-tu à ton père?

—C'est mon secret!

—Oh! tu ne me le confieras pas, Adrienne?

La jeune fille s'impatia. Elle dit, la voix brève:

—Voyons, maman, tu es ridicule! Certainement si, je te le dirai, probablement dès ce soir, mais je veux parler à mon père d'abord, voilà tout!

Et tandis que, dans un froufroutement soyeux, Adrienne quitte la pièce, la pauvre femme songe avec angoisse qu'elle n'est pas aimée de l'enfant à laquelle elle a tout sacrifié, tout, jusqu'à son fils Julien, qui est pâtissier quelque part, en Bretagne, et dont elle ne s'est jamais occupée.

Adrienne est assise près du lit où repose encore son père, dont, avec des gestes câlins, elle redresse les oreilles. Dans la chambre close où traînent des journaux sportifs, la jeune fille est vraiment une radieuse apparition de fraîcheur et de beauté.

Le vieillard dit, en adoucissant la voix:

—Tu vois bien, fillette, que tu ne me déranges pas du tout. Je ne peux dormir. Depuis plus de deux heures, je lis. Mais dis-moi vite ce qui t'amène. Tu dois être pressée.

—Je prendrai le train suivant... Je veux te soumettre un projet.

—Un projet? Voyons ça, mademoiselle! Je parie que je devine: le Casino joue une opérette dimanche, hein?

La joli visage d'Adrienne devient très sérieux.

—Non, père, ce n'est pas cela. Il s'agit d'une chose très grave.

M. Lorillot se redresse dans son lit, et, le menton dans la main, le regard attentif :

—Je t'écoute.

Sans le moindre embarras, Adrienne explique :

—Il est inutile de faire des phrases, n'est-ce pas, père? J'ai vingt ans seulement c'est vrai, mais j'ai appris à voir et à juger bien des choses, et je crois qu'il serait temps de penser à mon avenir, qui, évidemment, ne peut pas tenir tout entier dans la Maison Bernardin et Cie. Que t'en semble?

—En effet.

—Il faudrait donc que je me marie bientôt, mais j'ai sur ce point, tu le sais, des idées auxquelles je tiens beaucoup.

Le vieillard incline la tête.

—Je les approuve.

—N'est-ce pas? Je ne crois point du tout qu'un beau jour, comme maman en est sûre, le bon parti vienne s'offrir à moi, fasciné par ma jolie mine, sans que j'aie rien fait pour l'attirer.

—Tout de même, ma petite...

—Oh! je sais ce que je dis! Aussi, je pense qu'il pourrait être utile que je fisse quelques avances; je n'ai pas du tout envie de rester pour compte, moi, ou de finir par épouser un ouvrier aux mains calleuses...

—Comme ce brave Moreau!

—Justement. J'avais pensé à M. Paul, le chef du rayon de passenterie, tu te rappelles? Mais il a récemment annoncé son mariage à la patronne... Alors, j'ai songé au nouveau locataire.

—Léon Gauchey?

—Oui, depuis trois semaines qu'il est notre voisin, j'ai eu souvent l'occasion de le rencontrer. Il est vraiment très bien, tu sais et si je crois que si je m'en donnais la peine, il ne serait pas long à en venir où je veux.

Adrienne ponctue cette affirmation d'un mouvement de tête si gracieux qu'en toute sincérité son père l'assure qu'il ne nourrit point de doutes à cet égard. Et il ajoute :

—Ce n'est pas une mauvaise idée que tu as là, petite. Le père Moreau dit que ce garçon a de l'avenir, et il s'y connaît.

—C'est bien ce que je me dis, papa, et ce qui m'engage à essayer... Et puis, il a des goûts d'artiste, ce jeune homme. As-tu entendu comme il joue du violon? Je me souviens encore des leçons de piano que j'ai prises au patronage; nous ferons de jolie musique ensemble. Nous aurons un gentil appartement, à Paris, bien entendu; nous l'inviterons souvent; j'aurai de belles toilettes! Ah! il me semble que j'y suis déjà!

Le père Lorillot sourit de l'enthousiasme d'Adrienne.

—Ne t'emballe pas ainsi fille, et ne vends pas la peau de l'ours... Songe plutôt à établir tes batteries. Je veux dire nos batteries, car tu penses bien que je suis avec toi.

La jeune fille se jette au cou de son père.

—Oh! merci! Tu es un amour, tiens!

—Amour! interrompt le vieillard, les yeux soudain brillants. C'est le nom du crack de l'écurie Blanc.

Et comme sa fille le regarde, stupéfaite, il se ressaisit et demande, la voix soupçonneuse :

—Tu as prévenu ta mère de ton projet?

—Bien sûr que non ! Elle a toujours tant de scrupules ! J'ai voulu décider la chose avec toi d'abord, je lui en parlerai en temps utile... Veux-tu que j'ouvre tes persiennes avant de partir ?

—Volontiers.

Tandis qu'Adrienne écarte les panneaux de bois, M. Lorillot lui dit, frappé d'une idée subite :

—Mais, dis donc, il doit aller à la messe, ton Roméo ?

Très calme, la jeune fille répond :

—Oui, je l'ai vu s'y rendre avec M. Moreau. Laissons-le tranquille avec cela pour le moment ; mais, plus tard, je te réponds que je le mètrai à la raison.

Et d'un coup de poignet sec et rapide, Adrienne tourne le bouton de la porte, comme pour faire entendre qu'il en sera ainsi des habitudes chères à Léon Gauchey.

Dans la nuit qui commence à se teinter de cendre, la jeune fille se dirige à pied vers la station : elle veut commencer tout de suite ses travaux d'approche, et elle sait que jamais Léon ne descend en tramway la côte qui vient mourir devant la gare.

Il prend tous les jours le train de 7 h. 15. Pourquoi quelque heureux hasard ne le mètrait-il pas sur sa route ?

Justement, n'est-ce pas la sienne, cette silhouette haute et mince qui commence à descendre le boulevard du Midi ? La jeune fille presse un peu le pas pour rejoindre Léon, et, en passant près de lui, elle incline joliment la tête avec un de ces sourires ensorceleurs qui lui vont si bien.

Le jeune homme répond par un salut très respectueux et la laisse discrètement passer devant lui.

Adrienne est surprise et dépitée. Eh quoi ? C'est tout ? Ne l'aurait-il donc pas reconnue ? Impossible, le jour grandit à vue d'oeil. Alors ? Alors, c'est que Léon est un garçon timide peut-être, sérieux à coup sûr, avec lequel trop de hardiesse ne réussirait pas. Il faut attendre, pour entamer la conversation, une occasion propice. Au besoin, on se chargera de la faire naître.

Mais, décidément, la Providence, bien qu'Adrienne ait peu l'habitude de l'intéresser à ses affaires, semble aujourd'hui servir les desseins de la jeune fille. Voici qu'elle se heurte presque à un terrassier qui, la pioche sur l'épaule, se rend à son travail. Elle se recule avec une exclamation étouffée, tandis que l'homme l'invec-tive grossièrement.

Adrienne n'est pas très inquiète, mais elle juge à propos de simuler une grosse frayeur.

Elle pousse un cri et se tourne, l'air affolé, vers Léon Gauchey, qui, ayant vu la scène, se rapproche à pas rapide.

—Oh ! monsieur !

Le jeune homme est déjà près d'elle.

—Ne craignez rien, mademoiselle.

Et au terrassier surpris de ce renfort inattendu :

—Vous, passez votre chemin, n'est-ce pas ?

Grémelant quelques vagues menaces, l'individu s'éloigne. Dans un élan de confiance et d'ingénuité, semble-t-il, Adrienne tend sa petite main à notre ami, en lui disant d'une voix où elle fait palpiter un reste d'émotion :

—Combien je vous remercie, monsieur ! Vous m'avez sauvée, tout simplement !

Confus, il prend doucement la petite main fine, et avec un sourire :

— Vous exagérez beaucoup, mademoiselle, mais je suis très heureux d'avoir eu la bonne fortune de vous délivrer de ce malotru.

— C'est à dire que, sans vous, je serais morte de peur, et que je vous suis infiniment reconnaissante de m'avoir évité une aussi fâcheuse extrémité... Mais, vous prenez sans doute aussi 7 h. 15? Dépêchons-nous!

Et Léon faisant un mouvement pour s'écarter, Adrienne répond très vite :

— Oh! Restez près de moi! Votre présence me rassure!

D'une allure vive, les deux jeunes gens continuent de descendre côte à côte le boulevard qui commence à s'animer. Et soudain, Adrienne dit, d'une voix gaie qui résonne délicieusement aux oreilles de son compagnon :

— N'est-il pas curieux que, la première fois que nous nous causions, ce soit dans une circonstance pareille? Ah! je suis heureuse d'avoir eu un protecteur tel que vous!

Le jeune homme sourit, et c'est le commencement d'une causerie très cordiale et très animée où Adrienne met tout son charme et son esprit. Léon sent peu à peu se fondre sa timidité au feu ardent des grands yeux de cette jolie Parisienne, si différente des jeunes filles de son lointain village. Si bien que, lorsqu'à la gare Mlle Lorillot l'invite à monter dans son compartiment, il n'ose émettre un refus qui, d'ailleurs, est bien loin de son esprit.

Le train fuit à travers la campagne neigeuse. Avec une adresse infinie, Adrienne met la conversation sur la famille Gauchey. En peu de temps, elle connaît le père et la mère; petite Jeanne, si douce et si pieuse; puis Ai-

mée, la mignonne orpheline, la petite amie qui serait peut-être dangereuse si l'on ne veillait point. Mais on veillera...

— Et vous? demande Léon.

Adrienne a prévu la question; elle a préparé les réponses qui doivent, pense-t-elle, servir son plan.

Elle dit :

— Moi, je vis avec mon père, un ancien officier.

— Vous êtes seuls tous deux?

— Oui, c'est-à-dire, nous avons avec nous une brave femme qui m'a élevée.

— Votre nourrice, peut-être?

— Justement. Oh! c'est une personne de confiance. Elle m'aime beaucoup. Aussi, quelquefois, je l'appelle maman. C'est si peu de chose pour moi, et cela lui fait tant de plaisir!

Léon admire cette délicatesse qui décèle le cœur si tendre d'Adrienne. Ainsi, beauté, bonté, elle réunit tout! Mais on arrive à Paris, et le train s'arrête, dans les grincements des freins.

Le jeune homme aide sa compagne à descendre.

— Au revoir, mademoiselle.

— Au revoir, monsieur, et merci encore.

— Aurai-je le plaisir... l'honneur... de vous saluer à la messe, dimanche?

— Peut-être, monsieur. Je vais à la messe de huit heures, pour quitter moins longtemps mon père.

— Alors... à dimanche?

— A dimanche, oui.

Elle se hâte vers la sortie, ravie de l'adresse avec laquelle elle s'est posée dans l'esprit de Léon Gauchey.

*
* *

Adrienne était rentrée, ce soir-là, si visiblement radieuse, que sa mère en avait été toute réjouie. Mais, à la

timide question qu'elle avait hasardée, la jeune fille avait répondu en priant si brièvement qu'on la laissât tranquille, que Mme Lorillot n'avait pas insisté. Et maintenant, le dîner s'achevait. Entre sa mère qui mangeait à peine, anxieuse de ce qui se pouvait passer dans l'esprit de sa fille, et son père attendant des confidences qui ne sauraient manquer de venir, Adrienne réfléchissait profondément.

La jeune fille repoussa son assiette.

—Je vais dimanche à la messe de huit heures.

—Ah! tu as bien raison! fit la mère, dans l'âme de qui vibraient encore les souvenirs de son enfance pieuse.

—Alors, ça marche? interrogea M. Lorillot.

—Oui, très bien.

—Qu'est-ce qui marche?

—Ah! oui, maman, c'est vrai, tu ne sais pas... Je vais me marier.

—Oh! dit Mme Lorillot d'une voix qui tremblait, tu te maries! Et c'est ainsi que tu me l'annonces!

—Oh! maman, pas de grands mots! répliqua froidement Adrienne. Tu es très bonne, c'est entendu, mais je te prie de ne pas te mêler de mes affaires. Je veux épouser Léon Gauchey; j'en ai parlé à mon père, qui m'approuve...

—Complètement.

—...Et je te demande de m'aider à faire aboutir mes projets, sans t'occuper d'autre chose.

—Cependant, balbutia la pauvre femme, dans une affaire si grave...

—C'est justement parce que c'est grave que tu dois me laisser agir. Avec tes façons de pauvresse, tu ne pourrais que me faire du tort.

—Je te l'ai souvent dit, pontifia le vieillard, que tu nuirais à l'établissement d'Adrienne, avec tes guenilles.

Mais voilà, tu ne m'écoutes pas, naturellement!

—Oh! Seigneur! Mes guenilles! Mais ne sont-elles pas la rançon des fanfreluches d'Adrienne? Et qui donc lui fait les robes dont elle est si vaine? Est-ce que ce ne sont pas mes pauvres bras, usés par le travail, qui suffisent à tout ici, après s'être fatigués aux gros ouvrages que j'accepte un peu partout pour que vous ne manquiez de rien!

M. Lorillot haussa les épaules. Adrienne posa sur la manche de sa mère une main impérieuse.

—Ecoute-moi. Il faut que tu m'achètes une robe.

—Une robe? répéta machinalement Mme Lorillot. Mais je t'en ai donné une il y a un mois à peine.

—Oui, je sais, de cent cinquante francs. Est-ce que tu vas me la reprocher? demanda la jeune fille, la voix cinglante.

—Oh! Adrienne... Je ne te reproche jamais rien, tu le sais!

—Il me faut une toilette pour la maison, quelque chose de gentil, pour que nous puissions inviter M. Léon à venir prendre une tasse de thé.

M. Lorillot écoutait, renversé dans son fauteuil.

Tristement, sa femme répondit:

—Mon enfant, comme tu me parles! Faut-il te rappeler au respect que tu dois à ta mère?

—Tiens, tu m'agaces avec tes phrases. Veux-tu me donner cette robe?

—Mais je ne peux pas!

—C'est bien, je sais ce que j'ai à faire.

Et Adrienne s'en fut dans sa chambre où elle s'enferma.

La tranquillité de la jeune fille n'était qu'apparente. La colère bouillonnait sous le casque d'or de ses che-

veux. Elle ouvrit la fenêtre et offrit son visage au baiser de la nuit froide.

C'était une nuit de lune, bleue et légère, dans laquelle tous les détails du paysage se découpaient baignés d'une clarté de rêve. La gare du Bourget scintillait de toutes ses lumières, pareilles aux diamants d'un collier brisé. Au-dessus du village endormi, l'église élevait son clocher, comme une prière, pour demander au ciel de bénir les âmes qui reposaient sous sa garde.

Adrienne était insensible à l'atmosphère de paix qui flottait autour d'elle. Là-bas, une rougeur enflammait l'horizon; là-bas, Paris vivait sa vie intense qui fascinait la jeune fille. Et comme le violon de Léon, presque indistinct, égrenait les notes perlées du rire de Manon, Adrienne ferma sa fenêtre en murmurant:

—Moi aussi je suis belle... moi aussi j'habiterai Paris et je serai élégante!

*
* *

Sous la bise aiguë qui roule dans le ciel gris des nuages lourds de neige, Mme Lorillot parcourt les quelques mètres qui séparent sa maison de celle de M. Moreau. La pauvre femme a serré autour d'elle un mince châle noir; elle a les traits tirés et les yeux rouges, et ses épaules se sont courbées un peu plus encore, sous le poids d'une douleur nouvelle.

Mme Lorillot, traversant le petit jardin soigné, s'en va droit à l'atelier où le bruit grinçant d'une lime l'avertit de la présence de M. Moreau.

Le vieillard, penché sur son établi, entendant crier le gravier, se redresse.

—Ah! bonjour, Mme Lorillot! La bonne surprise! Entrez donc.

—Bonjour, M. Moreau.

—Mais vous êtes gelée! Aussi, par un froid pareil! Entrez à la maison.

—Non, non, je n'ai pas le temps. Je suis entrée comme ça, en passant.

—Alors, venez près de la forge. Et remettez-vous un peu, vous avez la figure toute chavirée. Personne n'est malade, au moins?

La mère d'Adrienne secoue lentement la tête.

—Non, M. Moreau personne n'est malade. Mais ma fille... Oh! si vous saviez!

La pauvre femme ne peut contenir plus longtemps son chagrin. De grosses larmes brûlantes lui montent aux yeux tandis qu'elle raconte à son vieil ami la scène de la soirée dernière.

—Oui, elle m'a traitée avec cette dureté! Et si vous aviez vu comme ses yeux étaient mauvais... C'est terrible à dire, voyez-vous mais Adrienne n'a pas de cœur!

—Oh!

—Je le vois bien... Elle ne m'aime pas!

Le serrurier a un geste désolé.

—Ah! reprend la pauvre mère, combien je me repens de ne pas vous avoir écouté autrefois! Je vois bien, maintenant, que je l'ai trop gâtée, ma fille... Pouvais-je penser que d'être choyée par moi comme une princesse, elle finirait par se croire d'une nature supérieure à la mienne? J'espérais forcer sa tendresse, et maintenant elle me méprise...

—Et pourtant, interrompt gravement M. Moreau, vous êtes la plus digne des femmes. Votre erreur a été de laisser abaisser en vous l'autorité maternelle. Adrienne n'était pas méchante, mais elle aurait eu besoin d'être guidée avec fermeté autant qu'avec tendresse. Comme vous dites, elle

se croit... la clef de saint Pierre, ma parole! Le mal est grand.

—Il est immense! soupire douloureusement Mme Lorillot. Mais que dois-je faire?

Le vieil ouvrier réfléchissait. Puis, lentement:

—Voyez-vous, Mme Lorillot, je ne suis guère malin sur ces choses. Mais il me semble que ce n'est qu'un mauvais moment à passer: Adrienne vous reviendra un jour...

La pauvre femme se lève.

—Vous m'avez rendu un peu de force, M. Moreau. Il faut maintenant que je me sauve. Merci!

—Au revoir, et bon courage. Et si quelque chose ne va pas, songez que je serais tout heureux de vous être utile.

La mère d'Adrienne se rend à son labeur quotidien, tandis que le serrurier la regarde s'éloigner, soucieux.

*

* *

Le soir de ce même jour, Adrienne rentra en même temps que son père.

Le repas fut paisible, presque gai. L'ancien commis-voyageur était en verve, et sa fille lui donnait vaillamment la réplique.

Deux ou trois fois, Adrienne eut de gentilles attentions pour sa mère, si bien que celle-ci sentait un ravissement infini pénétrer en son âme, et se reprochait déjà ses plaintes au vieux serrurier. Oui, l'enfant était bonne au fond, et jamais sa mauvaise tête ne parviendrait à étouffer son bon cœur.

Lorsque, le dîner terminé, Mme Lorillot eut tout rangé, elle s'approcha d'Adrienne qui, dès qu'elle avait eu gentiment croqué son dessert, s'était confortablement installée près de son père, et lisait.

—Dis donc? demanda la mère doucement.

Adrienne leva un regard où flottait une interrogation.

—Tu dois avoir touché ton mois... Il faudrait le ranger.

L'éclat des yeux bleus se durcit un peu.

—Je le garde. Je m'arrangerai avec mon père.

Mme Lorillot eut un éblouissement. Elle chancela... Son mari et sa fille, impassibles, la regardaient. Lorsqu'elle se fut ressaisie, Adrienne, posément expliqua:

—Vois-tu, maman, cela ne peut pas durer ainsi. Tu refuses de me seconder dans un projet d'où dépend mon avenir. Eh bien! moi, j'ai le droit de me défendre!

—Et moi, j'ai le devoir de l'y aider! appuya M. Lorillot entre deux bouffées de tabac.

La pauvre femme s'était écroulée sur une chaise. Il lui sembla que le sol se dérobat sous elle et que, dans sa tête, un ouragan fit tourbillonner les pensées. Machinalement, comme en un rêve, elle écoutait Adrienne qui continuait:

—Tu as pu remarquer que, pendant le dîner, nous avons tout fait, père et moi, pour éviter une discussion. C'est que ces scènes de famille sont toujours pénibles et grotesques. Il faut donc que tu sois calme. D'ailleurs, c'est très simple: l'organisation ancienne ne va plus, nous la modifions, voilà tout.

—Et puis, ces perpétuels désaccords sont très nuisibles à ma santé, grasseya M. Lorillot.

—Naturellement, souligna la jeune fille. Tu vois bien, maman, qu'il faut prendre d'autres mesures. Je te l'ai dit, je m'arrangerai avec mon père.

La mère se redressa, livide. Son coeur battait à se briser dans sa pauvre poitrine haletante. Elle parvint à articuler péniblement:

—Alors, et moi?

—Ma foi! répliqua Adrienne avec un haussement d'épaules, si cela te dérange... nous n'avons pas à te retenir.

—Certes, non! opina le père.

Désespérée, la pauvre femme quitta la pièce en se raidissant, soutenue par un dernier reste d'énergie. Et lorsqu'elle fut partie, la jeune fille poussa un soupir de soulagement qui détendit ses jolis traits un peu crispés.

En son esprit, où nulle croyance religieuse n'avait jamais jeté sa lumière, l'orgueil avait crû au point d'oblitérer le sens moral. Hier elle avait renié sa mère en parlant à Léon Gauthier. Aujourd'hui, elle l'a chassée, ne réfléchissant pas qu'il est impossible, quoi qu'on en ait, de rayer ainsi sa mère de son existence, et que le consentement de Mme Lorillot serait indispensable pour le mariage.

Jusqu'où ne s'égare pas celui que l'ambition aveugle?

*
* *

Ce que fut la nuit de la malheureuse mère, on l'imagine sans peine. Ainsi, c'est à cela qu'aboutissaient vingt années de soins idolâtres, de tendresses infinies! Avec la complicité du père, sa fille l'avait chassée! Chassée! Comme une étrangère? Non! Comme une coupable!

Mme Lorillot n'était pas surprise de l'attitude de son mari. L'affection qui avait uni les deux époux était vite devenue de l'indifférence, puis de

l'hostilité. L'incurable paresse où se complaisait M. Lorillot et sa folle passion du jeu ne pouvait qu'exciter le mépris de sa courageuse femme, et lui se vengeait de ce mépris en se confinant dans un orgueil d'où il regardait de très haut tout le monde en général et sa compagne en particulier.

Mais Adrienne!... C'est donc en vain qu'elle lui a tout subordonné! Jusqu'à son fils! Jusqu'à son pauvre Julien!

La pauvre mère entend encore Adrienne dire, de sa voix si terriblement calme: "Nous n'avons pas à te retenir..."

Certes oui, elle partirait, et dès le matin même. Elle n'irait pas trop loin pour que l'enfant pût la retrouver facilement dès que le repentir se glisserait dans son âme, et aussi pour essayer, en attendant ce jour béni, de l'apercevoir quelquefois. La malheureuse mère, qui n'en aimait pas moins sa fille de tout son coeur, n'osait s'avouer que son plus grand chagrin, malgré la scène de la soirée dernière, était de s'en séparer—pour combien de temps?

Et cependant, il le fallait. La dignité maternelle, à laquelle l'avait si justement rappelée M. Moreau, lui faisait un devoir de ne plus hésiter. Elle irait chez un de ses vieux clients, M. Tarin. Cet excellent homme, veuf et sans enfants, lui avait souvent demandé de venir tenir sa maison. Dès l'aube, elle irait s'y installer, et peut-être trouverait-elle là un peu de cette paix dont sa pauvre âme endolorie avait si grand besoin.

La décision prise amena un calme relatif dans l'esprit de Mme Lorillot. Brisée d'esprit et de corps, elle allait peut-être s'assoupir quelques instants, lorsqu'une pensée, soudain, la

fit tressaillir. Et la blouse d'Adrienne, la belle blouse neuve qu'elle devait étrenner lundi prochain? Il y avait encore le col et les manches à faire... Certainement, la petite ne saurait pas les monter convenablement. Et alors? On se moquera d'elle, au magasin: ces jeunes filles sont si taquines!

Mme Lorillot ralluma la bougie et consulta la petite montre d'acier qui remplaçait sa belle montre en or, fruit de ses premières économies. Un jour, son mari l'avait emportée, vendue, et en avait engagé—et perdu—le prix sur Cadet-Roussel-II, à Auteuil. Il était deux heures seulement, elle partirait à six heures, afin de ne pas revoir Adrienne... La blouse serait finie...

Et dans la nuit sombre et froide, à la faible lueur d'une mauvaise bougie, Mme Lorillot travailla longtemps. Le coucou de la cuisine égrenait lentement, par intervalles, ses notes claires qui vibraient d'étrange façon dans l'appartement silencieux; et le tic-tac précipité de la petite montre semblait rythmer de sa cadence pressée l'activité fébrile de l'ouvrière.

La flamme de la bougie commençait à vaciller dans le bougeoir de cuivre quand fut cousu le dernier point. De ce travail fait encore pour l'enfant chérie, l'esprit de la mère ressentit une consolation immense: il lui semblait que le tissu soyeux si finement ouvré par elle dirait au coeur d'Adrienne le dévouement et la tendresse de celle qui, maintenant, se préparait à partir.

Hâtivement, elle s'habilla et fit un paquet des humbles vêtements dont on lui reprochait la pauvreté. Puis, avec des précautions infinies, pour ne pas réveiller la "petite" qui devait dormir encore, elle accrocha la blouse

au bouton de la porte de sa chambre. Et très vite, car elle craignait qu'au dernier moment le courage ne lui manquât, Mme Lorillot descendit l'escalier sombre et s'en fut vers sa destinée nouvelle, loin de l'ingrate qui se plaisait à déchirer son coeur.

*

* *

La visite de Mme Lorillot et les douloureuses confidences qu'elle lui avait faites avaient profondément impressionné le serrurier. Toute la journée, M. Moreau examina la situation de ses amis.

Lorsque Léon Gauchey, heureux de pouvoir enfin s'évader de Paris, avait prié le vieillard de lui trouver un logement au Raincy, celui-ci avait tout de suite pensé à la grande chambre qu'il savait être vacante dans la maison des Lorillot. Ainsi, tous ses amis seraient auprès de lui, ce qui est une bien douce chose lorsqu'on n'a point de famille et que la vieillesse frappe à la porte. Et si Dieu jugeait bon de faire jaillir l'étincelle d'amour entre les deux jeunes gens, le vieillard serait heureux de voir s'accomplir l'union de ces deux enfants qui lui étaient très chers.

C'est de cette façon que M. Moreau avait arrangé les choses. Mais il y a longtemps que l'on a dit que, si l'homme propose, Dieu dispose. Et les confidences de Mme Lorillot ouvraient au brave serrurier des horizons tout nouveaux.

Sapristi! Si Adrienne était à ce point perverse, il ne fallait pas du tout qu'elle épousât cet excellent garçon. Et M. Gauchey n'étant pas là, c'est à lui, Moreau, qu'incombait la mission d'empêcher que Léon ne tom.

bât dans les filets de cette petite pécore et de son père. On verrait bien si ce vieux fripon de Lorillot parviendrait à mettre la griffe sur son protégé! L'ouvrier se faisait fort d'y mettre le holà.

Le père Moreau songeait encore à tout cela quelques jours plus tard, tandis qu'il se rendait chez M. Tarin où une sonnette indisposée attendait qu'il vint la guérir. Le serrurier n'avait vu personne des Lorillot depuis la visite de la pauvre mère, et, par discrétion, il n'avait pas osé se rendre chez ses amis, mais il était fort tourmenté à leur sujet et se promettait bien de demander au rentier s'il n'avait pas remarqué que sa femme de ménage fut particulièrement triste.

La surprise de M. Moreau fut grande lorsqu'au coup léger qu'il frappa, Mme Lorillot elle-même vint ouvrir la porte. Son étonnement se manifesta par une exclamation de surprise.

—Pas possible! madame Lorillot. Mais je croyais que vous ne veniez pas ici le vendredi.

Avec un triste sourire, la mère d'Adrienne répondit:

—J'y suis tous les jours, maintenant.

—Comment cela?

Les gros sourcils de l'ouvrier se levaient, interrogatifs.

—Ah! M. Moreau! Si vous saviez ce qui est arrivé depuis que je ne vous ai vu! Je n'ai pas eu le courage d'aller vous trouver, mais, puisque vous êtes là, cela me fera du bien de vous raconter... M. Tarin est justement sorti pour chercher son journal.

M. Moreau suivit la mère d'Adrienne dans la cuisine aux cuivres étincelants, et il écouta, douloureusement ému, le navrant récit qu'entre-coupaient les sanglots de la malheureuse.

Dans ces larmes brûlantes qui, pour la première fois depuis l'exil de la pauvre femme, ruisselaient de son cœur broyé, elle trouva un peu d'apaisement; et elle écouta les consolations que lui prodiguait l'excellent homme, presque aussi troublé qu'elle-même.

—Voyez-vous, Mme Lorillot, il ne faut pas du tout vous laisser abattre comme cela... Bien sûr, votre situation est triste, mais tout cela s'arrangera un jour, allez!...

—Non! Tout est bien fini pour moi! dit-elle. Je ne peux, maintenant, rentrer à la maison, et ce n'est pas mon mari qui viendra me chercher... Il se moque bien de moi? Si vous aviez vu comme il avait l'air content quand elle m'a donné congé!

M. Moreau haussa les épaules.

—Oh! lui! Cet homme-là est froid comme le marteau de saint Eloi! Rien ne l'émeut! Mais, que diable! ajouta-t-il en se montant, Adrienne n'est pas un monstre, après tout! Elle est ambitieuse, légère, orgueilleuse, tant qu'on voudra, mais elle ne peut pas être dépourvue de cœur, puisqu'elle est votre fille. Allez, ma pauvre amie, je vous promets que la leçon lui profitera, et qu'avant longtemps, elle viendra vous demander pardon.

M. Moreau affectait une confiance qu'il était bien loin d'avoir. Mais, quand on souffre, on se laisse si facilement persuader de ce que l'on désire, que Mme Lorillot, bien remontée, essuya ses yeux. Elle dit, très vite, car le pas de M. Tarin résonnait au jardin:

—Vous ne savez pas le bien que vous me faites, mon ami; et maintenant, je vais attendre avec plus de calme ce moment que mes vœux hà-

teront peut-être. Mais je voudrais que vous me promettiez quelque chose...

—C'est promis, Mme Lorillot. Que désirez-vous?

—Je voudrais que... que... que vous me promettiez, tant que je ne serai pas là, de veiller sur ma chérie... Qu'il ne lui arrive rien!

Elle s'enfuit, un sanglot lui montant à la gorge.

*
* *

Le père Moreau avait promis de veiller sur Adrienne, mais c'était là un engagement qui, pour le moment du moins, ne lui imposait pas de bien grandes servitudes. L'orgueil de la jeune fille avait ceci de bon qu'il la préservait des chutes ordinaires et, d'autre part, tant qu'elle poursuivrait son projet de mariage avec Léon, elle aurait l'esprit trop occupé pour se tourner vers d'autres entreprises plus dangereuses. Et le serrurier se flattait, "in petto", que son intervention se bornerait, lorsque le moment en serait venu, à empêcher cette union; n'était-ce pas, d'ailleurs, le meilleur moyen de rendre à la mère l'enfant désabusée, que la tendresse la plus dévouée consolerait seule de la fuite de son beau rêve?

Le vieil ouvrier n'était pas retourné chez les Lorillot. Deux ou trois fois, pendant le cours de ce mois de février il avait croisé l'ancien commis-voyageur se rendant à sa partie de billard; les deux hommes s'étaient dit quelques paroles banales, et ç'avait été tout. Un matin, M. Moreau avait rencontré Adrienne, le temps de constater qu'elle avait l'air radieux, que la belle toilette des étrennes était portée tous les jours, et la jolie apparition s'était envolée. De ce côté, donc, il ne savait rien.

Du côté de Léon Gauchey, le vieil ami de Mme Lorillot n'avait pas reçu plus de confidences. Mais il se connaissait en hommes, et une hésitation, une réticence au cours de leurs bonnes causeries du dimanche avaient suffi pour apprendre à M. Moreau que Léon commençait à être sous le charme de la magicienne.

Le vieillard, d'ailleurs, ne parlait à son jeune camarade de rien qui pût influencer sur sa décision, se réservant de frapper un coup qui serait d'autant plus grand, pensait-il, qu'il serait plus inattendu.

*
* *

Le soleil brille clair dans le ciel, un ciel de mars un peu pâle encore dans des rigueurs hivernales, mais qui annonce un printemps déjà proche.

Par la route blanche, dont les accotements commencent à se parer de mignonnes fleurettes, Adrienne descend à l'église. Elle est ravissante, dans le tailleur bleu qui moule sa sveltesse, sous le grand chapeau de velours noir. Sa petite main gantée serre un coquet livre de messe—car elle a acheté un paroissien!

La jeune fille est en retard, aussi se hâte-t-elle. Et, tandis que ses petits talons font sonner le chemin, elle réfléchit et fait mentalement le bilan du mois qui vient de s'écouler.

C'est que les choses ont marché, depuis le départ de sa mère! Presque tous les jours, maintenant, elle accomplit les trajets en chemin de fer avec Léon Gauchey. Peu à peu, elle a su l'amener à une réelle intimité. Mais il a fallu procéder avec d'innombrables précautions pour ne pas effaroucher ce garçon sérieux qui lui a avoué, dès le début de leurs causeries, combien il déteste les coquettes. A présent,

elle est sûre de lui. A la sortie de la messe, tout à l'heure, elle l'invitera à venir passer demain la soirée chez son père; et certainement, après cela, la demande en mariage ne tardera guère...

Et voici qu'à cette pensée, Adrienne tressaille, tandis que s'empourprent ses joues fraîches. Il lui paraît soudain que la vie sera douce auprès de ce jeune homme qui, si simplement, lui a révélé son âme honnête et droite, et qu'il fera bon d'appuyer sur ce cœur viril. Elle repasse en elle-même les événements récents, et s'aperçoit avec une éblouissante netteté qu'à son tour elle aime Léon, et qu'à mesure qu'elle accomplissait son œuvre de séduction, en se croyant bien forte, elle-même, à son insu, se laissait prendre à la douceur d'aimer.

Dire qu'Adrienne n'a point eu, ce jour-là, de distractions pendant la messe, serait un peu osé, et personne ne le croirait. Elle a longuement songé à cet amour auquel elle se livre avec un bonheur plein d'une surprise qui le lui rend plus cher encore.

Et lorsqu'à la sortie de l'église, dans l'envoi joyeux de l'humble cloche, elle s'approche de Léon qui la guettait, c'est avec un embarras non joué qu'elle lui demande:

—Etes-vous libre, ce soir?

—Oui, mademoiselle, s'empresse de répondre le jeune homme, qui ne l'a jamais trouvée si jolie.

—Voulez-vous nous faire l'amitié de venir prendre une tasse de thé avec nous ce soir?

Léon est si heureux qu'il ne peut que balbutier une vague acceptation. Adrienne n'est guère moins émue. Elle ajoute, par contenance:

—Vous apporterez votre violon! Père aime tant la musique!...

*
* *

Dans la petite salle à manger, un bouquet de violettes met l'éclat de sa fraîcheur parfumée. M. Lorillot et Adrienne attendent leur invité. Adrienne est un peu fiévreuse et regarde à tous moments la pendule, dont l'aiguille lui paraît, ce soir, se mouvoir, avec une désespérante lenteur. Aussi, est-ce avec une hâte joyeuse qu'elle se lève, merveilleusement gracieuse dans sa robe d'intérieur tant convoitée, hélas! pour répondre au léger coup de sonnette de Léon. Celui-ci entre, sa boîte de violon à la main. M. Lorillot s'avance vers lui:

—Que vous êtes aimable, monsieur! Le pauvre podagre que je suis vous est infiniment reconnaissant de votre visite.

—Ah! monsieur! tout le plaisir est à moi.

—Asseyez-vous donc!

—Mademoiselle...

—Monsieur...

—Allons, prenez cette chaise.

Léon pose son violon, s'assied.

—Il y a longtemps que je serais venu vous présenter mes compliments, monsieur, si je n'avais craint d'être importun.

—Oh! d'être importun! reprend gaiement le vieillard. C'est-à-dire que je savais trop combien votre visite du dimanche est précieuse à mon excellent ami Moreau pour vouloir l'en priver. Mais laissez-moi vous dire tout de suite quelle obligation je vous ai du précieux appui que vous avez prêté à ma fille, l'autre matin...

Léon se défend d'avoir mérité le moindre remerciement. Mais Adrienne qui brode bien sagement auprès de

son père, lui envoie, par dessus son ouvrage, un regard plein d'une si tendre reconnaissance qu'il perd complètement le fil de son discours. M. Lorillot, souriant, vient à son aide.

—Allons, allons, je vois bien que nous ne vous devons aucune reconnaissance, et que votre seul mérite a été de vous trouver là. Ce sont des choses qui arrivent. Ainsi, continue le vieillard en frisant sa moustache à la Félix Faure, lorsque j'étais sous-lieutenant à Douai...

L'ancien commis-voyageur raconte brillamment une histoire quelconque que Léon écoute avec intérêt. Puis on parle voyages, musique, on discute le dernier fait divers. Adrienne, parfois, met dans la conversation un mot ou une réflexion piquante, si bien que le jeune homme se sent irrésistiblement conquis par la paix de cet intérieur, et rêve d'une existence très heureuse et très douce, entre cette charmante fille et son respectable père.

—Fillette, si tu préparais le thé?

Adrienne se lève, et Léon admire la grâce de ses mouvements, ainsi que l'adresse silencieuse avec laquelle elle manie tasses et soucoupes.

Mais il éprouve quelque gêne à la voir travailler ainsi pour lui, et, profitant d'une absence de la jeune fille, il dit à son père:

—Vraiment, monsieur, je suis confus... Mlle Adrienne se fatigue... Je croyais que vous aviez une vieille bonne!

Adrienne, qui vient de rentrer, frémit imperceptiblement, tandis que M. Lorillot explique, très calme:

—Oui, la nourrice d'Adrienne. Nous l'avions jusqu'à présent conservée... un peu par charité. Mais elle était devenue si impertinente que nous avons

dû nous en séparer récemment. Nous ne l'avons pas encore remplacée.

Le thé pris—un thé délicieux qui achève d'édifier notre ami sur les vertus ménagères de Mlle Lorillot — le vieillard demande:

—Et maintenant, monsieur, voulez-vous nous faire un peu de musique?

Léon prend son instrument et, enveloppant Adrienne d'un regard où il met tout son cœur, le jeune homme attaque la "Méditation de Thaïs".

Lorsque la dernière note s'est éteinte, Adrienne murmure, toute palpitante:

—Ah! monsieur, que c'est beau!

—Oui, c'est beau! Je suis heureux que vous aimiez comme moi ce morceau!

Un silence. Entre les jeunes gens s'est établie une communion idéale que vient rompre la voix joviale de M. Lorillot. Bientôt après, M. Léon prend congé. Il n'a rien dit à Adrienne, mais un regard, un serrement de mains ont averti celle-ci de l'impression décisive qu'a ressentie le jeune homme.

En remontant chez lui, Léon a trouvé sous sa porte une enveloppe couverte d'une écriture qu'il connaît bien, celle d'Aimée, la compagne de son enfance. Que peut avoir à lui dire cette petite? L'esprit et le cœur tout plein d'Adrienne, il décachète avec ennui la lettre de l'amie d'autrefois.

"Mon cher Léon,

"Il y a si longtemps que nous n'avons eu de tes nouvelles que nous commençons à être très inquiets. Tout à l'heure, marraine m'a dit: "Tu vas écrire à Léon, et tu le gronderas très fort pour son silence." Je m'empresse d'obéir... à moitié... car, si ce m'est un grand plaisir de causer un peu

avec toi, je me sens tout à fait incapable de te gronder.

“Cependant, nous craignons qu’il ne te soit arrivé quelque chose, et moi, je suis tout à fait triste de ne pas savoir ce que tu deviens. Jamais, même quand tu étais au régiment, tu n’étais resté si longtemps sans nous écrire... Et j’ai peur, oh! si peur pour toi, mon cher Léon, de ces maladies qu’on gagne, dit-on, dans les grandes villes où il n’y a pas d’air; j’ai peur de ce Paris géant que je ne connais pas; je serais si désolée qu’il te fît oublier le pays!...

“Et ce serait grand dommage, car notre Chevillon est si joli, en ce moment surtout: les fleurs commencent à s’ouvrir dans la vallée, et sur les cotéaux les bois se mettent à revivre. Ne viendras-tu pas voir cela? Marraine m’a précisément chargée de te demander si tu ne pourrais nous donner enfin ta journée de dimanche prochain. Nous serons tous heureux de te revoir, comme tu peux le penser, mais, tu le sais bien, c’est moi qui serai la plus contente. Je te ferai un gâteau comme tu les aimais tant autrefois, avant ton départ de la maison...

“Tu nous trouveras tous en bonne santé; parrain ne traîne plus la jambe, ses rhumatismes se trouvent très bien du beau temps. Jeanne a une mine superbe, et Mirette nous a donné, la semaine dernière, deux petits chiens noirs qui lui ressemblent. Des amours tout frisés, tu verras!

“Au revoir, mon cher Léon, réponds-nous vite que tu arrives, un mot sur une carte, si tu n’as pas le temps d’écrire une lettre.

“Je cours préparer ta chambre.

“Nous t’envoyons tous nos meilleurs baisers.

“Ta petite amie,

“Aimée Lhéry.”

Léon froisse la lettre avec impatience. Que lui importent les enfantillages de cette fillette? Aller dimanche à Chevillon? Ah! non! Demain il ira parler sérieusement à M. Moreau, et ensuite...

*

* *

Il peut être cinq heures et demie. Le soleil, avant de disparaître à l’horizon, incendie de ses rayons d’or les vitres de l’atelier de M. Moreau.

L’enclume sonne, joyeuse, sous les coups vigoureux du marteau. Et, montant dans l’air avec le tintement du métal auquel elle se marie gaiement, la chanson corporative vibre, large et puissante:

La forge est un volcan qui gronde,
Enflamme tout aux environs,
Et semble présider la ronde
Infernale des forgerons.
Mais soumise à tes mains puissantes
Et pliant sous ta volonté,
Elle s’apaise, et toi tu chantes
Le feu vaincu, le fer dompté!

Le serrurier retourne la tige incandescente qu’il façonne, et, levant l’énorme marteau, très haut, tout au bout de son bras musclé, il entonne le refrain, d’une voix ardente:

Serrurier, fais sonner l’enclume
En cadence sous tes marteaux!

La clochette de la grille a tinté, mais le vieil ouvrier n’y prend garde; il continue son travail et son chant

tandis qu'un pas rythmé se rapproche et qu'une voix jeune se mêle à la sienne :

Qu'au feu de la forge s'allume
L'amour pour prix de tes travaux!...

Poussée par une main nerveuse, la porte de l'atelier s'ouvre.

—Bonjour, M. Moreau!

—Ah! par exemple! Léon? Bonjour, mon ami. Mais comment n'es-tu pas à Paris aujourd'hui?

Le vieillard tend au jeune homme une main cordiale, en le considérant de ses yeux noirs qu'agrandit la surprise.

—Ah! voilà, j'avais un secret à vous confier, et j'ai demandé la permission de m'échapper de bonne heure! Je n'aurais pas eu la patience d'attendre jusqu'au soir!

Le regard perspicace de M. Moreau scrute la figure franche de Léon qui rayonne. Le serrurier n'est pas long à démêler de quelle confidence il s'agit; il interrompt son travail, congédie son apprenti, et, très amical:

—Je t'écoute, mon enfant.

Les deux hommes sont assis sur le banc de l'établi. Le soleil disparaît, le feu que n'active plus le soufflet se ternit et s'apaise. Léon explique:

—Je pense à me marier...

—Très bien, cela!

—Et comme vous êtes, M. Moreau, la personne en qui, après mon père, j'ai le plus de confiance, j'ai voulu que vous fussiez le premier informé.

Le vieillard incline sa tête intelligente et lui tend la main.

—Je te remercie mon ami. Voyons, qui épouses-tu?

—Vous le connaissez bien: Mlle Lorillot.

—Tiens, tu épouses Adrienne... reprend le serrurier avec une surprise bien jouée. Mes félicitations: c'est une belle fille.

—Et charmante, et bonne, et dévouée!...

Le visage de M. Moreau devient légèrement narquois.

—Oui, oui, c'est entendu. Mais... es-tu sûr d'obtenir le consentement de ses parents?

—Oh! son père le donnera certainement!

—Son père, sans doute. Mais sa mère?

—Sa mère? répète Léon interloqué. Sa mère! Ne savez-vous donc pas qu'elle est morte?

M. Moreau lève au ciel des bras stupéfaits.

—Ah hah! Depuis quand?

—Depuis... Mon Dieu! depuis... une quinzaine d'années, je crois...

Cette fois, le vieillard rit de tout son coeur.

—Quinze ans! Mon pauvre garçon! Qui t'a fait avaler cette bourde? Il n'y a pas six semaines que je lui ai causé comme je te parle.

Décontenancé, Léon murmure:

—Pourtant, Mlle Adrienne m'a dit...

—Ah! elle t'a dit... gredine! grommelle le serrurier après une seconde de réflexion. Eh bien! écoute...

Et dans l'atelier qu'envahit la brume, M. Moreau dit la vie des Lorillot. Il dit les vices du père et l'inlassable dévouement de la mère, puis son calvaire. Il démasqua l'ambition d'Adrienne; il raconte l'exil de la malheureuse femme, chassée de son propre foyer. Léon écoute, désespéré, anéanti, révolté. Et comme son amour essaye une protestation douloureuse, son vieil ami lui dit gravement:

—Je te comprends Léon, et je sais ce que tu souffres, mon enfant. Mais il était de mon devoir de te parler ainsi. Tu auras, dès ce soir, la preuve de tout ce que j'avance. Sois fort jusque-là. Après tu pourras pleurer.

Et l'ouvrier, très ému, presse doucement la main tremblante du pauvre garçon.

*
* *

Le train venait d'entrer en gare du Raincy. Les voyageurs se répandaient sur la place, où ils disparaissaient bientôt, happés par l'obscurité.

Près de la sortie, M. Moreau et Léon attendaient Adrienne. Le pénible devoir qu'il avait à remplir attristait le visage du serrurier. Léon, lui, était près de défaillir, livide, sous le poids de l'émotion. Qu'allait-il advenir, qu'apprendrait-il encore?

Légère et vive, à son habitude, Mlle Lorillot parut bientôt. M. Moreau s'avança vers elle. Le jeune homme le suivit, machinalement.

—Bonjour, Adrienne!

Elle eut un cri d'étonnement.

—Tiens, M. Moreau! La bonne surprise!

—Je passais par ici avec Léon, expliqua M. Moreau d'un air bonhomme, et il y a si longtemps que je ne t'ai vue que je n'ai pu résister au désir de t'attendre un moment pour te demander de tes nouvelles.

—Je vais très bien, merci, répondit Adrienne, en envoyant par dessus l'épaule du vieillard un sourire embarrassé à Léon.

—Allons, tant mieux! Et ton père va bien?

—Père aussi! Il marche assez bien, depuis quelque temps.

—J'en suis bien aise, fit le vieil ouvrier. Et il ajouta brusquement:

—Et ta mère?

Sous la clarté aveuglante du bec de gaz tout proche, Adrienne rougit. Elle balbutia une incompréhensible réponse à la question qu'elle redoutait depuis quelques instants et tenta de s'esquiver. Mais M. Moreau, sans affectation, lui barra le passage et insista, la voix cordiale:

—Il y a bien longtemps que je ne l'ai pas aperçue... J'espère qu'elle n'est pas malade, au moins?

Sous le regard singulièrement droit et perçant de son vieil ami, la jeune fille se troubla davantage.

—Je... Je pense qu'elle va bien...

—Comment! tu penses qu'elle va bien? Tu n'en es pas plus sûre que ça?

Adrienne jeta un coup d'œil de détresse autour d'elle. Le tramway était parti, la place était déserte. Seul, derrière M. Moreau, Léon la regardait avec un visage dur, effrayant. Elle eut l'intuition que quelque chose de terrible allait se passer, et elle répondit, affolée:

—N... Non...

—Tonnerre! gronda le serrurier en plantant au fond des prunelles d'Adrienne l'éclat ardent de son regard. On m'avait dit que tu avais chassé ta mère! Je ne pouvais le croire. Mais... serait-ce donc vrai?

Il s'était un peu écarté. Avec un sanglot éperdue, Mlle Lorillot s'enfuit, sans répondre.

La tête vide, les yeux fixes, elle monta ainsi que dans un rêve le boulevard piqué de réverbères, parmi les groupes qui, comme elle, gravissaient le coteau. Elle allait, sans rien voir, sans rien entendre, indifférente au vent qui lui fouettait le visage. Elle

songeait seulement que c'en était fait de son rêve, de son beau rêve tant caressé. Ce mariage qu'elle avait souhaité de toute l'ardeur de son ambition d'abord, de toutes les forces de son amour ensuite, était, elle s'en rendait bien compte, définitivement brisé. Après une telle scène, jamais elle n'oserait reparaitre devant Léon...

Et lui... Comment allait-il la juger? Car enfin, c'était mal, ce qu'elle avait fait là, oui, très mal. Sa pauvre mère... Elle avait toujours été si bonne...

C'est ainsi que le remords, fils du désespoir, se glissa pour la première fois dans le coeur d'Adrienne.

*
* *

Après avoir passé la soirée chez M. Moreau, qui n'a pas voulu l'abandonner à sa tristesse, Léon vient de rentrer dans sa chambre. Dieu! comme elle lui semble sombre et vide, sa chambre, depuis qu'il s'est enfui le songe dont il s'était plu à la peupler!

Le jeune homme se laisse tomber sur une chaise, et repasse en son esprit les douloureuses révélations que lui a faites M. Moreau. Ainsi, cette jeune fille a pu renier sa mère un jour, et la chasser le lendemain... Quelle infamie! Léon frissonne à la pensée que, si M. Moreau ne lui eût ouvert les yeux, il serait devenu lui-même le complice inconscient de cette affreuse chose.

Mais si l'amour est mort, le chagrin est venu. Il va maintenant se réfugier dans le travail, puis il quittera au plus vite cette chambre où il a abrité une chimère qui, maintenant, lui fait horreur.

Le regard du jeune homme parcourt la pièce. Il rencontre un bou-

chon de papier qui a roulé sous une chaise, et il le reconnaît avec une émotion singulière et très douce. C'est la lettre d'Aimée, qu'il a froissée hier. Que de choses se sont passées depuis hier!

Léon ramasse le feuillet, qu'il relit lentement. Cela lui fait du bien, ces nouvelles du cher foyer lointain. Il lui semble qu'Aimée pose sa petite main sur son front brûlant et que ce doux contact suffit à calmer un peu son chagrin.

Involontairement, notre ami lève les yeux vers la grande photographie familiale. Il lui paraît que le sourire d'Aimée est plus doux et que son regard se fait plus tendre. Chère petite soeur! Comme il sera heureux de la revoir dimanche... Et qu'il sera bon d'oublier... peut-être... quelques instants, auprès des siens, la terrible secousse...

*
* *

Par les bois couronnant les coteaux qui entourent Chevillon, Léon se promenait avec "ses deux soeurs", comme il se plaisait à appeler Aimée et Jeanne. Les arbres, sous le soleil joyeux, commençaient à se poudrer de vert tendre. Nul bruit ne montait du village endormi dans la paix du village, et les pas des jeunes gens ou le vol rapide d'un oiseau effarouché troublaient seuls le silence.

Il émanait de ce calme une paix douce et pénétrante, infiniment précieuse au coeur de Léon. Il marchait à côté d'Aimée, qui respectait son mutisme, tandis qu'auprès d'eux petite Jeanne explorait les buissons.

Ils arrivèrent à une clairière, et le spectacle qui s'offrit à eux était si beau que Léon, tout absorbé qu'il fût dans son récent chagrin, ne put rete-

nir un cri d'admiration. Au creux du val Trempolle, Chevillon tassait ses humbles maisons autour de l'église, dont le vieux clocher découpait dans le ciel pur son lanternon ajouré. Le canal étendait son ruban d'argent, près du port dont le quai rustique était encombré de troncs en grume. Sur tout cela flottait une lumière douce où se fondaient les couleurs brutales.

—Que notre pays est beau ! fit-il lentement, comme pour lui-même.

—Veux-tu rester un peu ici ? demanda Aimée.

Léon s'assit sur un tronc renversé, auprès de la jeune fille. Jeanne se mit à rire.

—Est-ce que vous allez rester longtemps comme ça ?

—Mais... peut-être... soeurette, répondit le jeune homme. Viens t'asseoir auprès de nous...

—Merci bien ! Je ne suis pas encore grâce à Dieu ! un personnage sérieux comme vous, et j'aime mieux courir. Je peux continuer à faire mon bouquet, n'est-ce pas, monsieur l'homme grave ?

—Certainement, Jeannette. Mais ne t'éloigne pas trop.

—Sois tranquille !

Prestement, Jeanne disparut entre deux buissons et de nouveau le silence enveloppa la rêverie des deux jeunes gens.

Léon songeait à la terrible désillusion qui l'avait tout récemment frappé. Et il lui paraissait que si cela avait été horriblement douloureux, il sortirait de l'épreuve grandi et plus fort... Mais Dieu ! qu'il avait souffert et qu'il souffrait encore !

—Léon !

Le jeune homme se tourne vers Aimée, dont les yeux noirs le regar-

dent avec une douloureuse inquiétude.

—Aimée ?

—Dis moi... Tu es triste...

—Mais non, je t'assure.

Elle le regarde en face, longtemps.

—Bien vrai ?

—Bien vrai, Aimée... Mais il est saisi de voir que la jeune fille retient avec peine deux grosses larmes qui tremblent au bord de ses grands cils. Emu, il oublie à l'instant sa propre tristesse, et se penche vers elle.

—Aimée ! qu'as-tu ?

—Oh ! rien, fait-elle avec effort.

—Mais si, je le vois bien !

—Je n'ai rien... pas plus que toi ! ajoute-t-elle avec un triste sourire.

Léon parle à Aimée d'une voix qui trahit son émotion.

—Aimée, ma chère petite, nous jouons là un jeu cruel ! Il faut que cela cesse à l'instant ! Oui, c'est vrai, j'ai quelque chose et je te le dirai tout à l'heure. Mais toi ?

—J'ai, murmure-t-elle, j'ai que tu ne m'aimes plus comme autrefois !

Elle dit cela d'une pauvre voix si désolée que Léon entrevoit soudain quels trésors de tendresse fleurissent pour lui dans le cœur d'Aimée.

—Oui, dit-elle, autrefois, tu me disais tout ce que tu pensais. Aujourd'hui, c'est fini... Quand tu es arrivé, hier, tu as dit à parrain et à marraine que tu n'avais rien, et ils t'ont cru. Mais moi, tu n'as pas pu me tromper. Te voyant malheureux, je voudrais te consoler, mais comment le pourrais-je, si tu ne me dis rien ?

Dans l'esprit de Léon, une lumière éblouissante, se produit, qui lui indique que le cœur d'Aimée s'est donné à lui.

Léon a un frisson à la pensée qu'il a failli passer, sans le voir, tout auprès du bonheur.

—Oui, ma jetite Aimée, tu as raison, je ne t'aime pas comme autrefois. Je t'aime beaucoup plus. Et si je suis, non pas triste, mais préoccupé, c'est que je me sens bien isolé, si loin du foyer! Ma solitude me pèse! Veux-tu que nous soyons heureux ensemble?

Aimée a peur de mal comprendre. Ce serait si terrible de s'être trompée! Léon continue:

—Aimée, chère compagne de mon enfance, veux-tu être mienne?

—Oh! Léon! Si je veux!

Elle cache contre l'épaule de son ami son visage rougissant, tandis que les cloches, qui appellent les fidèles aux vêpres, semblent apporter aux fiancés la bénédiction du ciel.

*
* *

Les souffrances morales de Mme Lorillot étaient d'une acuité telle que la pauvre femme n'eût pas cru qu'il fût possible d'être ainsi torturée.

Oui, sans doute, elle l'avait gâtée, son Adrienne, mais était-ce une raison, grand Dieu! pour qu'elle la traitât ainsi? Plus que ses gâteries, ce qui avait perdu l'enfant, c'était celles du père...

Quinze jours après les événements qui avaient motivé son exil, Mme Lorillot réalisa un projet dont elle rêvait depuis son départ du foyer: ne pourrait-elle voir Adrienne?

Donc, Mme Lorillot confia la garde de la maison à Bonhomme, un énorme griffon, et s'enfonça dans la nuit froide qui faisait frissonner ses pauvres épaules insuffisamment protégées.

Dissimulée par l'ombre, la mère guetta sa fille.

A trente mètres un réverbère trouait la nuit de son cercle lumineux. Avec une fixité qui lui brûlait les paupières, Mme Lorillot épiait les passants qui se découpaient un instant dans la clarté blanche.

Soudain, son coeur battit violemment: cette jeune fille à la démarche élégante, dont le gaz embrasait la chevelure d'or sous la toque sombre, c'était Adrienne. La mère crut qu'elle allait défaillir.

...Adrienne passa, radieuse de grâce et de jeunesse, ignorant encore que périrait son beau rêve. Et lorsqu'elle eut disparu, un élan de reconnaissance souleva jusqu'au ciel l'âme de la mère: Mme Lorillot avait encore le courage de se réjouir que sa fille pût être heureuse, même loin d'elle.

Plusieurs semaines avaient passé, Mme Lorillot n'avait plus de nouvelles d'Adrienne. Un jour, n'y tenant plus, elle se rendit chez un fournisseur et interrogea d'un ton détaché:

—Madame Lerout, quelle mine trouvez-vous à ma fille?

—Ah! justement, madame Lorillot, je voulais vous demander de ses nouvelles. Elle n'est pas malade, au moins, pour être aussi pâle?

D'autant plus bouleversée qu'elle s'attendait moins à cette nouvelle, la pauvre mère frémit. Mais elle ne voulut pas se trahir devant des étrangers, et elle demanda:

—Vous la trouvez si pâle que ça, madame Lerout?

—Bien sûr! Même que, dimanche, j'ai été sur le point de lui demander ce qu'elle avait.

De plus en plus troublée, Mme Lorillot répondit évasivement:

—Vous savez, madame Lerout, les jeunes filles...

En toute hâte, la mère d'Adrienne quitta la boutique.

*
* *

Dans le petit atelier clair, la pauvre femme demanda timidement:

—Il y a longtemps qu'Adrienne est malade? Vous ne m'aviez rien dit...

—Malade? répéta M. Moreau, l'accent stupéfait.

—Oui.

—Mais jamais de la vie! Qui vous a dit cela?

—Mme Lerout m'a dit, répondit douloureusement la mère, qu'elle est pâle, qu'elle a les traits battus...

Le serrurier leva les bras au ciel.

—Ah! cela, c'est une autre paire de manches! Oui, Adrienne a mauvaise mine en ce moment, et elle passe par une période assez pénible, à la vérité. Mais, croyez-moi, madame Lorillot, cela lui est infiniment salulaire, et vous devez bien plus vous en réjouir que vous en attrister.

Surprise, la mère d'Adrienne regardait la bonne figure franche qui certainement ne masquait aucune arrière-pensée. Le vieillard raconta ce qui s'était passé depuis son départ. Puis il continua:

—Voyez-vous, ma pauvre amie, le chagrin domptera l'orgueil d'Adrienne. Elle souffre beaucoup de la rupture avec Léon, car elle s'était prise à l'aimer, la pauvre petite! Aussi, maintenant que c'est fini...

Mme Lorillot sursauta.

—C'est fini? Qu'est-ce qui est fini?

—Ah! c'est vrai, vous ne savez pas! Eh bien, quand Léon a appris que vous étiez partie, et comment, il a quitté la maison. Elle ne le verra plus.

—Ma pauvre petite!

—Il habite une chambre, près de la gare, en attendant son mariage avec la filleule de son père.

Mme Lorillot prit sa tête dans ses mains en faisant entendre un gémissement étouffé.

—Laissez donc, madame Lorillot. Elle va faire des réflexions qui ne seront pas gaies peut-être, mais qui lui seront profitables. Et je ne lui donne pas un mois pour venir vous demander pardon!

*
* *

Parmi ses livres et ses paquets de factures, Adrienne travaille. Elle a vraiment bien mauvaise mine, la pauvre enfant, et ses yeux ont perdu tout leur orgueilleux éclat.

La journée se termine, son esprit s'abandonne aux réflexions que vient de lui suggérer la date inscrite sur la page de son Journal.

16 mars! Voilà seulement que commence la seconde moitié du mois! Comment fera-t-elle pour arriver jusqu'au 31 avec le peu d'argent qui lui reste? Et Adrienne songe à la tristesse de son existence, que les exigences de son père assombrissent encore.

Dans les premiers jours, M. Lorillot avait visiblement pris sur lui pour être à sa fille un agréable compagnon. Puis, peu à peu, il s'était remis à jouer. Il n'avait pas tardé à perdre ce qu'il possédait et il avait alors demandé à Adrienne de l'argent qu'elle n'avait osé lui refuser. Et maintenant, c'est presque quotidiennement qu'il exige de sa fille la pièce blanche qu'il ira le jour même volatiliser sur le turf. Que va-t-elle devenir?

La jeune fille prend dans ses mains son front las. Dans sa détresse, un nom lui vient aux lèvres, avec un sou-

pir qui ressemble à un sanglot: "Maman! Oh, maman!..." Il lui semble que jamais elle n'osera se présenter devant sa mère, qui, peut-être, refusera son pardon à l'enfant qui l'a chassée...

Un pas bien connu glisse sur le parquet: la patronne vient faire sa ronde quotidienne.

Ressaisie par le sentiment de ses devoirs, Adrienne attend.

—Vous avez terminé, Adrienne?

—Oui, madame.

Mme Bernardin promène rapidement son face à main sur les papiers que lui tend Adrienne.

—C'est parfait. Vous transmettez les ordres aux rayons intéressés.

—Oui, madame.

Après quelques pas, la patronne se retourne, et d'une voix indifférente:

—Il faudra bientôt songer aux toilettes d'été. Dans une maison comme la mienne, une mise soignée est de toute première importance.

Adrienne s'incline, les lèvres tremblantes de l'effort qu'elle fait pour réprimer un sanglot.

Pendant le trajet en chemin de fer, elle a pleuré amèrement, et, en descendant du train, elle se sent si désespérée qu'elle court comme à un sauveur vers M. Moreau, qui, lui aussi, se dirige vers la sortie.

—Oh! M. Moreau! C'est la Providence qui vous envoie! Je suis si malheureuse!

Le vieil ouvrier soutient la fillette qui sanglote sur son épaule. Avec de douces paroles, il l'installe dans une voiture. Puis, très tendrement:

—Eh bien! ma pauvre mignonne, qu'y a-t-il donc?

En phrases hachées, qu'entre-coupent encore de gros sanglots, la jeune fille dit tout ce qui gonfle son cœur

blessé. Elle avoue son amour, et reconnaît combien est juste la punition que lui inflige le ciel. Elle dit la vie qu'elle mène, et que son père lui fait peur. Et surtout, elle s'accuse de la détresse de sa mère, et elle crie ses remords.

Le vieil ouvrier la console. Il l'assure du pardon de Mme Lorillot et lui promet qu'il la délivrera de la tyrannie de l'incorrigible joueur.

—Aie confiance, dimanche tu reverras ta mère. D'ici là, sois courageuse et prends garde à ton argent!

*

* *

La plus jolie des boutiques de la place du Centre, à Guingamp, est celle de J. Lorillot, confiseur. Une touffe de primevères égayent le comptoir, derrière lequel un homme jeune aligne des chiffres sur un registre.

Les affaires sont bonnes, car un sourire de contentement éclaire le visage du jeune patron. Et le confiseur referme son tiroir, quand le timbre de la porte lui fait lever la tête. Un cri de surprise lui échappe.

—M. Moreau!

—Bonjour, Julien! Bonjour, mon ami! fait le vieillard, ému aussi. On n'oublie pas les amis. C'est bien, cela!

—Vous oublier, M. Moreau! Vous n'y pensez pas!

—Allons, allons, si j'ai pu, autrefois, t'être de quelque utilité pour t'établir, j'en ai été très heureux. Et dis-moi donc, ajoute le vieux serrurier en promenant dans le magasin un regard satisfait, les affaires sont bonnes?

—Excellentes!

—Et ta femme va bien?

—Très bien. M. Moreau. Elle n'est pas encore descendue...

— Sans doute, à cette heure-ci! Moi je suis accouru dès l'arrivée du train. J'ai un service à te demander, mon ami, un grand service.

— Vous savez bien, M. Moreau, que je vous suis tout acquis. Je vous ai tant de reconnaissance!

Le serrurier expliqua la situation des Lorillot. Julien l'écoutait attentivement, et les impressions que ce récit éveillait en lui se reflétaient sur son intelligent visage.

— Donc, conclut M. Moreau, il faut que ton père laisse ta mère et aussi Adrienne en paix. Avec lui, la vie, là-bas, n'est plus tenable. Il est nécessaire aussi de l'arracher à ces courses où il achève de perdre ce qui lui reste de bon sens. Il faut qu'il vienne ici.

— Vous avez raison.

— Il pourrait tenir ta caisse.

Avec un geste évasif, le jeune homme répond:

— Nous verrons cela... Mais consentira-t-il à s'enterrer à Guingamp?

— Il le faut absolument... Il t'arrivera mardi prochain, à cette heure-ci.

— Pour vous, M. Moreau — Julien accentue "pour vous" — j'accepte volontiers. Ma chère Lucie acceptera de même, et nous serons heureux de rendre en même temps service à ma mère et à ma soeur.

*
* *

D'un mouvement rageur, M. Lorillot referme "Les Sports" qu'il rejette sur la table. Dimanche, 20 mars, courses au Tremblay; et la bouche de l'ancien commis-voyageur se tord dans un juron.

— Damnation! quelle fatalité que Diabolo se soit dérobé au deuxième tour! Si cet imbécile d'animal avait gagné, je ne serais pas aujourd'hui

fauché, dans l'impossibilité de parier demain!

Il reprend d'un geste fébrile la feuille sportive. A lire les prouesses du favori du jour, M. Lorillot a la conviction que jamais parieurs n'auront joué avec autant de certitude que ceux qui, demain, "mettront" sur Magali. Et le joueur sent la rage l'étreindre à la pensée qu'il va manquer cette occasion unique...

Le père d'Adrienne se lève, il vérifie la lame de son couteau de poche, regarde sa montre. Il a trois heures avant le retour de sa fille. C'est plus qu'il ne lui en faut.

L'ancien commis-voyageur est devant la petite armoire d'Adrienne. Avec des mouvements très doux, il se met en devoir d'ouvrir le meuble. Il y a longtemps qu'il a commencé d'ausculter les armoires où sa femme serrait les économies.

Le travail fut long et minutieux, avant que s'écartât le panneau de pitchpin. Puis les doigts de M. Lorillot furent avidement, entre les pièces de linge. Enfin, avec une exclamation de joie, le vieillard attira à lui un petit sachet brodé où tintaient des pièces de monnaie.

Il y avait là tout le modeste trésor d'Adrienne, vingt-six francs. M. Lorillot prit le louis et remit tout en ordre. Après quoi, il s'en fut à sa partie de billard: demain, il gagnera, et l'argent sera remplacé avant qu'Adrienne se soit doutée de rien.

*
* *

A travers la chambre, le clair soleil répand sa gaieté, tandis qu'Adrienne s'abandonne à une rêverie douloureuse. Le dimanche tant attendu est ar-

riqué, et il ne lui apporte pas le bonheur qu'elle escomptait.

Elle s'était figurée que M. Moreau serait venu la chercher le matin et l'aurait conduite vers sa mère, que jamais elle n'osera aborder seule.

Et le vieil ouvrier n'a pas encore paru!

Ce dimanche a commencé comme tous les autres dimanches. Son père lui a adressé les rebuffades qui lui sont coutumières. Adrienne s'est échappée pour courir à l'église. Et de la courte prière faite ardemment au pied des autels, Adrienne a rapporté une sensation de calme et de paix qui l'aide à supporter les difficultés du moment.

Dès après le repas, silencieux, M. Lorillot est parti au Tremblay.

Adrienne frissonne à la pensée des colères auxquelles il s'abandonne quand la chance lui est contraire. S'il perd, une nouvelle demande d'argent suivra. Elle refusera de donner la moindre somme, mais ce sera terrible.

Combien a-t-elle encore? Vingt-six ou vingt-sept francs? Elle ne sait pas au juste...

Adrienne ouvre son armoire et prend le sachet. Elle pâlit: six francs seulement! Mais, alors?

Les pensées tourbillonnent dans sa tête douloureuse. Elle regarde la serrure qui porte de légères traces d'effractions. La jeune fille se remémore certains regards de son père, ce matin, et une terrible lumière se fait en son esprit. Elle s'abat à genoux et, la tête sur son lit, sanglote éperdument. Ah! sa mère, que n'est-elle là pour la protéger?

Un coup de sonnette galvanise Adrienne. Avec l'espoir fou que, peut-être, ce serait "elle", la jeune fille va ouvrir. Elle se trouve en face de M. Moreau, dont l'oeil perspicace recon-

naît tout de suite qu'une nouvelle épreuve est venue fondre sur la pauvre enfant.

—Ma petite, qu'y a-t-il encore?

—Oh! M. Moreau... Je vous attendais avec tant d'impatience... Si vous saviez ce que je viens de voir!

Adrienne raconte à son vieil ami la découverte qu'elle a faite. Et elle ajoute timidement:

—Dites, M. Moreau, est-ce que je vais bientôt voir maman?

Oh! qu'il est loin, son orgueil indomptable! Le serrurier se sent troublé de voir si humble celle dont la vanité ne souffrait point de maître. Et il répond:

—Tu vas la voir tout de suite.

—Tout de suite! Une exclamation joyeuse a fusé des lèvres pâles.

—M. Tarin te donnera l'hospitalité jusqu'à mardi, tandis que moi je vous débarrasserai du vilain personnage qui a tant fait souffrir ta mère.

—Ma pauvre maman! murmura Adrienne en essuyant ses larmes. Combien je vais la choyer maintenant! C'est bien mon tour... Mais, ajoutait-elle avec un frisson, je ne peux pas revoir mon père.

—Sois tranquille, mon enfant. Je vais rester ici pour le recevoir à son arrivée, et toi, cours tout de suite vers ta mère. Je l'ai préparée à ton retour prochain, mais vaguement.

Adrienne a perdu les derniers vestiges de son orgueil. Elle ira toute seule vers sa mère? Mais certainement! Et ce sera bien mieux ainsi. La présence d'un étranger, fût-ce M. Moreau, gênerait les élans de son coeur.

La jeune fille se lève.

—Oh! M. Moreau, comme je vous remercie. Je pars tout de suite!

Elle tamponne ses yeux rouges, pose un chapeau sur ses cheveux mous-

seux, et se sauve, légère, sous le regard attendri du vieil ouvrier.

*
* *

Depuis une demi-heure, le vieillard est seul chez les Lorillot. Il regarde sa montre d'acier et murmure :

—Allons! si ce vieux gredin a perdu tout son argent sur une seule course, il ne va pas tarder...

Un pas alourdi fait crier l'escalier, une clef fouille la serrure, et M. Lorillot ouvre la porte. La surprise se peint sur sa figure.

—Tiens! M. Moreau? Comment va?

—C'est à vous qu'il faut demander cela. Vous avez l'air fatigué.

—Ne m'en parlez pas, je suis vané! C'est un soleil trop ardent pour la saison, fulmine le père d'Adrienne. Et puis cette pouliche qui arrive la dernière du peloton, quand elle devait gagner dans un fauteuil!

—Enfin!... Où donc est Adrienne?

—Elle est allée retrouver sa mère.

La stupeur s'empara de M. Lorillot.

—Retrouver sa mère? Me prenez-vous pour un nigaud?

—Je vous donne ma parole que je ne plaisante pas.

—Alors, je vais la chercher.

—Point! riposte M. Moreau. Vous allez rester là! s'il vous plaît. Je veux vous dire beaucoup de choses.

—Et si moi je ne veux rien entendre? demande l'ancien commis-voyageur d'une voix où tremble la colère. Je suis ici chez moi! Vous avez l'air de l'oublier un peu!

—Nous sommes chez Mme Lorillot, au nom de qui sont les quittances de loyer. Mais cela est un détail. Dites-moi plutôt si vous reconnaissez ceci?

—Le serrurier montre au père Lorillot, qui devient livide, un canif à manche de corne, où s'enroulent deux initiales d'argent.

—Mon couteau! Donnez-le-moi tout de suite!

—Doucelement! réplique flegmatiquement M. Moreau. Je suis bien aise que vous reconnaissiez cet objet. Cela va m'aider infiniment. A vrai dire, les lettres A. L. ne me laissaient guère de doutes.

—A quoi cela va-t-il vous aider? balbutie M. Lorillot qui fait d'inutiles efforts pour reprendre son sang-froid.

—Mon Dieu! A éclaircir une histoire ennuyeuse... Figurez-vous, M. Lorillot, qu'il y a dix-huit mois, j'ai trouvé le petit bureau de ma chambre forcé et vidé de deux billets de cent francs qu'il contenait. Auprès, ce canif avait été oublié. Je n'ai pas découvert mon voleur. Je parlais récemment de cette histoire à un magistrat chez lequel je vais quelquefois travailler, et il me disait: "Il y a là de quoi faire condamner un individu à deux ans de prison pour le moins. Si vous voulez porter plainte, je me chargerai volontiers de cette affaire." J'ai toujours refusé de porter plainte. Mais je crois que je vais m'y décider, à moins...

—A moins?...

—A moins que vous ne consentiez à discuter avec moi, de bonne amitié, une proposition que je vous ferai de même.

—Quoi donc?

—Votre fils Julien m'a chargé de vous prier de venir le plus tôt possible à Guingamp, où il se réjouit de vous offrir l'hospitalité jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur de vous faire quitter cette vallée de larmes.

Un silence. L'ancien commis-voyageur regarde le canif.

—Et si je refuse?

—Si vous refusez, je porte de ce pas l'objet que voici à la Justice, et je signe ma plainte ce soir.

Avec un ricanement qui ressemble au grincement d'une scie, M. Lorillot réplique:

— Bien joué, parole d'honneur ! Quand je serai parti, au moins me rendrez-vous mon couteau?

—Pas encore! Si vous ne vous plaisez pas à Guingamp, ou que quelque chose ne marche pas droit, je serai bien content de l'avoir.

—Allons, je suis vaincu ! Quand partirai-je ? Vous êtes diablement fort, savez-vous?

Le serrurier s'incline légèrement.

—Vous prendrez demain l'express de Bretagne; j'aurai le plaisir de vous accompagner, afin de vous remettre en bon état aux mains de cet excellent Julien qui serait désolé si vous vous égariez en route.

*

* *

Dans le jardin de M. Tarin, pensive, Mme Lorillot travaillait. Mais c'était ainsi qu'en un rêve que s'agitaient ses doigts. Elle songeait, comme toujours, à l'enfant si aimée qui l'avait fait souffrir. Et il lui paraissait que tardait bien à venir le jour béni que lui avait annoncé M. Moreau où Adrienne viendrait, repentante, s'appuyer sur son cœur...

Et voici que la porte, brusquement poussée, s'ouvre avec un bruit sonore. Sur le gravier, des pas—oh! ces pas! ces pas connus!...—courent et se rapprochent; et la pauvre femme, toute saisie, est soudain dans les bras de sa fille, qui se blottit contre elle, en murmurant d'une voix que les larmes font trembler:

—Oh! maman! pardon! pardon ! Comme je vais t'aimer, maintenant!

Il semble à la mère que le ciel s'ouvre pour elle. Tremblante de bonheur, elle dépose tendrement le baiser rédempteur sur le front pâli d'Adrienne.

FIN

—o—

NAPOLEON TRICHAIT AUX CARTES

Un joueur célèbre vient de se suicider dans le Midi. Il s'appelait Ardisson. C'était le roi des "philosophes", je veux dire qu'il était passé maître dans l'art de tricher au jeu et l'on ne compte pas les coups trop habiles qui lui permirent, dans les cercles et les tripots, de piper ses partenaires.

Les tricheurs, de nos jours, ont une mauvaise réputation. Il n'en a pas toujours été ainsi. "Il ne paraît point juste d'affirmer, dit M. Robert de Flers dans une de ses chroniques, qu'au XVII^e et au XVIII^e siècle, tout le monde trichait. Mais si le fait de tricher n'était pas aussi répandu, il ne valait pas à celui qui s'en rendait coupable une mésestime définitive."

La preuve en est que Saint-Simon cite à plusieurs reprises des grands seigneurs experts à forcer les cartes et ne s'en indigne pas autrement. Dangeau, parlant des fâcheuses habitudes du duc de Créquy, déclare tout naturellement:

—Il est un grand joueur et ne s'y targue pas d'une fidélité bien exacte.

M^m de Staël raconte l'histoire de la duchesse de la Ferté et précise que cette dame avait une telle passion du jeu que, les jours où elle se trouvait seule, elle réunissait ses domestiques autour d'une table et jouait avec eux

une sorte de lansquenet dont elle avait une grande expérience. Trop grande, il est vrai, car, grâce à des procédés connus d'elle seule, la duchesse gagnait toujours. Et quand son confesseur lui reprochait de s'attaquer à de pauvres gens au lieu de s'en prendre à de grands seigneurs, elle répondait avec un sourire :

— Vous avez raison, monsieur l'abbé; je les friche un peu... mais ils me volent tant !

Enfin, si l'on en croit les *Mémoires de Bourrienne*, Napoléon trichait couramment au "vingt et un". "Il riait beaucoup, assure le chroniqueur, de ses petites tricheries, surtout lorsqu'on ne s'en apercevait pas. Je dois me hâter de dire qu'il ne profitait point des petites violences qu'il faisait au hasard, qu'à la fin de la partie, il rendait tout ce qu'il avait gagné, et on se le partageait. Le gain, comme on peut le croire, lui était indifférent; mais la fortune lui devait à point nommé un as ou un dix, comme elle lui devait un temps favorable le jour d'une bataille. Et si la fortune manquait à son devoir, il fallait que personne ne s'en aperçût."

— o —

— Jeune, on est riche de tout l'avenir que l'on rêve; vieux, on est pauvre de tout le passé qu'on regrette.

— o —

On reprochait à une femme qui venait de perdre son mari, après une union longue et heureuse, de ne faire aucun étalage de son chagrin et de ne manifester que négligemment au dehors le deuil qui lui remplissait le cœur: "C'est, répondit-elle, que je ne songe pas à me remarier jamais."

Alphonse Karr.

LES MYSTIFICATIONS LITTÉRAIRES

La ville de La Rochelle a été victime, récemment, d'une mystification littéraire. Un journal ayant publié des vers de Mme de Noailles consacrés à la gloire de la vieille cité océane, il fut reconnu bientôt que ces vers étaient apocryphes. Il n'y a pas là sujet à s'indigner, mais plutôt à sourire.

Les mystifications littéraires sont charmantes et sans danger. Tels le barde Ossian imaginé de toutes pièces par Macpherson, la poétesse Clotilde de Surville, découverte, soi-disant, par Vanderbourg, la comédienne espagnole Clara Gazul, fiction habile de Mérimée et, plus près de nous, le poète décadent Adoré Floupette, fruit d'une amusante collaboration entre Gabriel Vicaire et Henri Beauclair. Mais nulle aventure ne vaut celle qui advint, sous le second Empire, au savant Michel Chasles, membre de l'Académie des Sciences.

Le hasard lui ayant fait rencontrer un compatriote, nommé Vrain-Lucas, celui-ci lui déclara avoir en sa possession des manuscrits merveilleux, ignorés de tous. Alléché, Chasles demanda à les voir et, grisé peu à peu par sa passion de collectionneur, les acheta. Oui, il acheta, pour la somme de cent quarante mille francs, vingt-sept mille manuscrits tous plus précieux les uns que les autres.

Parmi eux, il y avait cinq lettres d'Abélard, six lettres d'Alexandre-le-Grand à Aristote, un défi de Jules César à Vercingétorix, trois missives de Cléopâtre à Caton et Pompée, une de Judas à Marie-Madeleine, une de Lazare, ressuscité, dix de Ponce-Pilate, une de Mahomet au roi de France... J'en passe, et des meilleurs.

Les savants de l'époque acceptèrent ces phénomènes comme véridiques. Mais Vrain-Lucas eut le tort de donner, un jour, une lettre où l'auteur des "Provinciales" parlait de la mousse du café. Or le café ne fut importé en France que sept ans après la mort de Pascal. Ce menu détail fit dresser l'oreille aux amateurs d'autographes. On fit une enquête et finalement l'on découvrit que Vrain-Lucas n'était qu'un faussaire. Cet autodidacte qui n'était même pas bachelier avait fabriqué lui-même les 27 mille manuscrits achetés par Michel Chasles.

On porta plainte contre le mystificateur. Il fut condamné à deux ans de prison pour escroquerie. Mais tout Paris se gaussa de ces savants qui, pendant huit années entières, avaient ajouté foi à la plus grossière et la plus risible plaisanterie.

—o—

COMMENT SONT TRAITÉS LES FOUS

De nombreux crimes ont été commis, ces temps derniers, par des demi-fous. A vrai dire, peut-être, sont-ce de véritables fous. Mais la législation actuelle est malheureusement impuissante à nous en protéger. Aussi de nombreux journaux étudient la question. Souhaitons qu'il ne se trouve pas de reporters aussi audacieux que ce représentant d'un journal américain dont l'aventure fit sensation dans les premiers mois de 1914.

Donc, ayant résolu de voir de ses propres yeux comment les fous étaient traités à l'asile de Bellevue, près de New-York, notre homme décida de se faire enfermer avec eux. Il revêtit un costume excentrique, fit du scandale dans la rue et se mit à crier :

—Je suis le neveu de Mahomet!

Deux policemen le cueillirent incontinent. Quelques heures plus tard, il était rendu au but de son expérience, à l'asile de Bellevue. Mais là on commença par lui faire absorber un vomitif énergique, puis on lui administra de demi-heure en demi-heure une douche glacée: enfin on le piqua à la morphine. Quand l'effet du stupéfiant fut dissipé, le pseudo-fou recommença de plus belle à invoquer Allah et son prophète. Ce que voyant, le médecin de service voulut user d'un remède de sa façon—la peur—sur ce malheureux dément. Il déclara avec gravité:

—Il a un cancer du cerveau. Il faut lui ouvrir le crâne. Allez me chercher les instruments!

Ne sachant si c'était sérieux, le journaliste eut peur, en effet, et trouvant que l'expérience était suffisante, avoua sa supercherie. Mais le médecin, imperturbable, déclara:

—Folie à orientation variable... doublement de la personnalité dans les crises... se croit journaliste après avoir été le neveu de Mahomet... Très grave! Très grave! Vous mettrez à ce malade la camisole de force et le traiterez pendant quarante-huit heures aux douches et à la diète.

Le journal new-yorkais eut toutes les peines du monde à arracher son reporter des mains des aliénistes.

—o—

On ne hait que les peuples forts.—
Chamberlain.

—o—

Tout, jusqu'au bonheur, est plus facile pour les habitants d'un beau pays.



ARPENTAGES EN HYDRAVION

Essai d'une nouvelle méthode par le parcours de onze cents milles dans les provinces des prairies

Faire un vol de plus de mille milles en hydravion afin d'exécuter son travail avec plus de promptitude et de faire l'essai de ce nouvel auxiliaire de l'arpenteur, telle a été l'expérience de M. A. M. Narraway, contrôleur des arpentages, service des Levés topographiques, ministère de l'Intérieur, qui est de retour à Ottawa d'un long voyage dans l'ouest du Canada en rapport avec l'inspection des travaux faits par ce service. Une partie de l'inspection de M. Narraway comprenait des visites à deux équipes employées dans les districts extérieurs autrefois accessibles seulement en été, par canots, après de longs et pénibles voyages. Une de ces équipes était occupée à faire le levé du prolongement de la limite Ontario-Manitoba et l'autre les relevés de contrôle près du lac Reindeer, dans le nord de la Saskatchewan. Afin d'économiser le temps qu'aurait nécessité le voyage en canot, et aussi d'obtenir par lui-même des renseignements quant aux possibilités de l'application pratique de l'hydravion dans la solution des problèmes que présentent l'exploration et l'arpentage dans les régions du

nord, M. Narraway a fait en hydravion un voyage de onze cents milles, la plupart du temps survolant un territoire dont la carte n'est pas encore faite, au cours duquel il fit des expériences intéressantes d'esquisses et de photographies aériennes, dont le résultat fait espérer qu'il sera possible d'utiliser l'hydravion pour explorer les territoires inconnus et d'obtenir, avec le minimum de dépenses, des renseignements de valeur sur les ressources naturelles des districts éloignés.

L'envolée s'est faite de Victoria Beach, sur le lac Winnipeg, où la Commission de l'Air a établi une base pour conduire les patrouilles forestières à travers le Manitoba et le nord de la Saskatchewan. La route suivie d'abord fut dans la direction nord-est au-dessus du district minier du lac Rice jusqu'à et le long de la limite Manitoba-Ontario; de là dans une direction nord-ouest jusqu'à la rivière Berens, Norway House et Pas; puis en continuant jusqu'aux rivières Churchill et Reindeer dans le nord de la Saskatchewan. Le vol se termina à Pas, dans le nord du Manitoba. Le voyage dura moins de dix jours, dont quatre, employés pour le vol dans des conditions atmosphériques idéales.

La première étape du vol fut faite entre Victoria Beach et le camp de l'arpenteur employé à l'arpentage de

la frontière Manitoba-Ontario, une distance d'environ 150 milles. Pour se rendre à ce camp en canot, mode de transport ordinaire dans ce district durant l'été, il aurait fallu près de trois semaines, en ramant fort, et un temps considérable aurait été perdu à chercher les portages et les cours d'eau navigables appropriés, car il n'y a pas encore de carte du territoire qu'il faut traverser. La connaissance de cette région, que l'on pourrait obtenir au cours d'un tel voyage en canot, serait limitée aux bords des cours d'eau et lacs suivis. Au moyen de l'hydravion, le camp de l'arpenteur fut atteint en moins de deux heures après avoir quitté Victoria Beach, et il fut facile de déterminer sa position par la fumée des feux de campement. Au cours de ces deux heures, comme incident du vol, on découvrit deux feux de forêt que l'on put observer (et éteindre plus tard). Sur une étendue de vingt milles de chaque côté de la route suivie, on pouvait voir clairement et sans obstructions tous les accidents de terrain, et des esquisses furent faites de lacs importants, de cours d'eau et autres points; la nature et la position de diverses classes de bois furent étudiées et les affleurements notés.

L'arpentage de la limite Manitoba-Ontario progresse d'une manière très satisfaisante. Cette ligne passe à une courte distance dans la direction est, à partir du district minier du lac Rice à travers une région rocheuse et boisée, abondamment arrosée par des rivières et des lacs. L'équipe employée à l'arpentage de la ligne de prolongement comprend des géologues aussi bien que des topographes. Outre le travail de l'arpentage proprement dit de la frontière, l'équipe note soigneu-

sement les accidents topographiques, les formations géologiques ainsi que le bois et autres ressources de la région, et les indique sur la carte. Plusieurs lacs et cours d'eau qui, jusqu'à présent, n'avaient pas été marqués sur les plans sont maintenant notés. Des photographies aériennes ont été prises de la région voisine de la limite. Grâce à tous ces moyens, les cartes du Manitoba et d'Ontario contiendront beaucoup plus de détails importants. Ce travail une fois terminé sera d'une grande assistance pour les prospecteurs, les coureurs des bois, et autres intéressés au développement des ressources minières et autres de la région.

Le vol a été continué de la limite à Pas dans le Manitoba nord. Les régions minières aux environs des mines Flin Flon furent alors survolées jusqu'au camp d'arpentage à Pelican Narrows, petit établissement indien sur l'ancienne route de canots de la baie d'Hudson à la rivière Mackenzie. Au cours de la journée un vol fut fait pour fins d'exploration, partant de cet établissement et allant au nord jusqu'à la rivière Churchill et à la rivière Reindeer, où des arpentages sont requis pour les besoins géologiques.

Au cours de ce vol, des photographies obliques furent prises à divers intervalles suivant la direction des cours d'eau dont on est à faire les levés qui permettront de préparer des cartes portant des détails minutieux au sujet des nombreux lacs et autres accidents topographiques, des bois du district, des chutes d'eau, des rapides et des affleurements de rochers. Ces vues obliques qui représentent une vaste étendue montrent distinctement ces traits, et étant subordonnées aux levés du sol, faciliteront le tracé des

divers accidents de terrain sur les cartes qui sont publiées.

Comme une partie très importante du travail du service des levés topographiques consiste à faire l'arpentage des principaux cours d'eau des régions du nord pour les fins de contrôle des claims miniers et de la formation d'une base qui servira à dresser les cartes géologiques et autres. M. Narraway croit fermement que les hydravions aideront grandement à faciliter le transport des hommes et des approvisionnements, à combler avec des détails topographiques des lacunes que le coût élevé desdits transports rendait inévitables, à organiser des futurs arpentages, et à faire l'étude des ressources forestières et minières. La combinaison de ce travail avec la surveillance de la forêt aura pour résultat une grande épargne de temps et d'argent.

—o—

LES PORTS DE MER DU CANADA

Le Canada compte 62 ports de mer, où amarrent les navires de grand tonnage. Ces ports se divisent comme suit: 42 sur l'Atlantique, 13 sur le Pacifique, et 7 d'eau intérieure.

Les ports intérieurs sont ceux de Collingwood, Kingston, Port Colborne et Toronto sur les Grands Lacs, Québec et Montréal sur le Saint-Laurent. Ces deux derniers sont considérés, néanmoins, comme des ports de l'Atlantique.

Montréal, qui est le port principal du Canada, occupe une position toute spéciale parmi tous les ports du monde. Il n'est ouvert à la navigation mondiale que pendant une période de

sept à huit mois. Pendant ce temps, il s'exporte autant de céréales par ce port que par les deux autres ports du monde qui viennent après Montréal, Galveston et New-York. En effet, Montréal a exporté, en 1921: 138,453,980 minots de céréales, Galveston 94 millions 173,049 et New-York 84 millions 698,581.

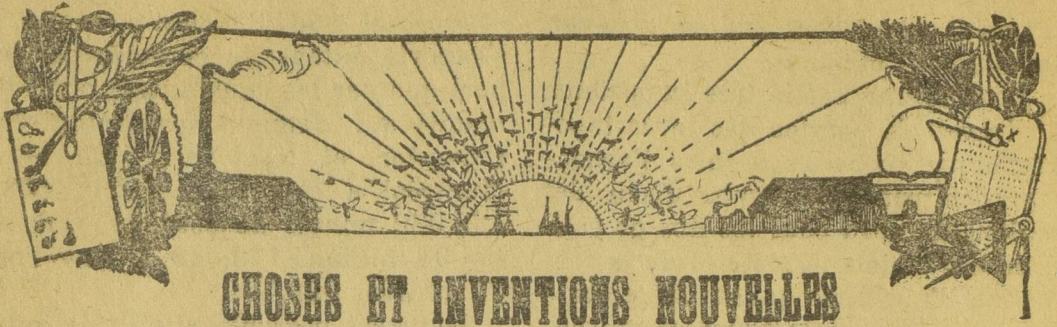
Montréal présente aussi une autre particularité importante, c'est qu'il est plus rapproché de l'Europe que tout autre port important de l'Atlantique. Montréal à Liverpool, 2,773 milles; Boston, 2,810 milles; New-York, 3,010 milles; Philadelphie, 3,160 milles; Baltimore, 3,324.

—o—

LES POMPIERS SUPERSTITIEUX

Alors que le prince de Galles se trouvait encore au Japon, un formidable incendie éclata dans un des hôtels les plus connus de Tokio, à l'entrée du parc d'Hibibiya. C'était le lieu de rendez-vous des étrangers et une partie de la suite du prince s'y trouvait logée.

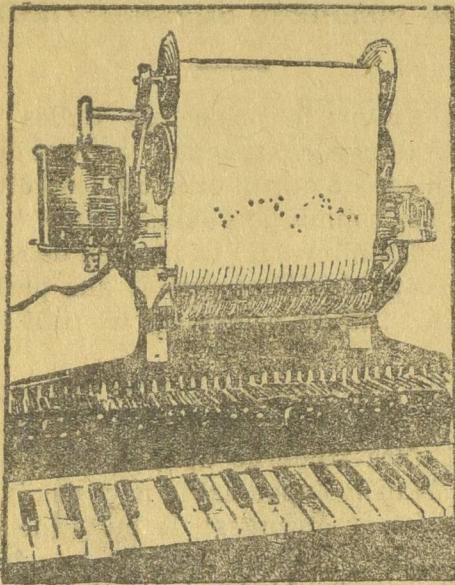
Dès l'annonce du sinistre, les pompiers accoururent avec tout le matériel ultra-moderne dont ils sont dotés. Mais le Japon est le pays des juxtapositions étranges; le culte de la tradition y voisine avec les perfectionnements de la civilisation européenne. En même temps que leurs pompes et leurs échelles, les pompiers de Tokio amenèrent avec eux de bizarres emblèmes, de forme et de couleur déconcertantes, que les Japonais, respectueux du passé, considèrent comme seuls capables d'apaiser la colère du dieu de la flamme.



CHOSSES ET INVENTIONS NOUVELLES

POUR LES ARTISTES IMPROVISATEURS

Quelques artistes ou simplement quelques bons musiciens peuvent s'asseoir à leur piano et improviser de la très belle musique. Ils n'ont qu'à laisser leur inspiration guider leurs



doigts sur l'instrument; mais, ils s'arrêtent et toutes les beautés de cette riche improvisation sont perdues.

Il est certain que l'artiste qui peut ainsi improviser arrivera plus tôt qu'un autre à faire de belles créations musicales. Et un jour viendra où son inspiration lui fera jouer de la musi-

que si belle que ce serait dommage qu'elle se perdit. C'est la raison de l'invention que nous expliquons ici et qui consiste à enregistrer sur un rouleau cette musique improvisée par l'artiste au piano. Devant l'exécutant se trouve un rouleau de papier, tenu par des baguettes et à la base de la feuille de papier sont des clés. Au fur et à mesure que joue l'artiste, les notes viennent se placer sur ce rouleau précieux? De cette façon, toutes les improvisations, bonnes, mauvaises ou nulles sont consignées à demeure sur ce papier. Si, d'un autre côté, le musicien a l'habitude d'improviser sur un clavier silencieux, le dispositif en question peut encore servir.

— 0 —

LES JARDINS COCASSES

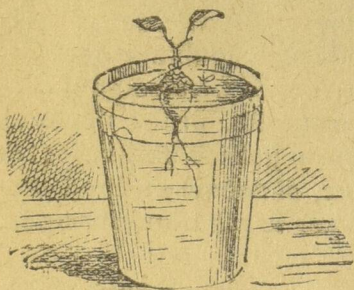
La plupart des insectes, après avoir pondus leurs œufs, placent à proximité quelque nourriture qui servira à l'alimentation des larves, après l'éclosion.

On rencontre une prévoyance analogue chez les plantes. Elles mettent en réserve, dans la graine, une provision de nourriture pour leur descendance. Les jeunes plantes, pendant la première période de leur développement, ont donc tout ce qui leur est nécessaire, elles n'ont pas besoin d'al-

ler chercher leur alimentation dans la terre.

Il leur faut simplement de l'air, de l'humidité et une température normale.

Vous pouvez, si vous le voulez bien, vérifier par vous-mêmes l'exactitude de cette loi de botanique. Et les expériences que nous vous indiquons vous permettront d'obtenir en chambre des jardinets tout à fait originaux.



Quoi de plus inattendu, par exemple, qu'une pelouse en miniature sur un mouchoir de poche? Rien de plus simple: il suffit d'ensemencer de graines à germination facile votre carré de toile, que vous maintenez constamment humide. Au bout de quelques jours, le mouchoir sera vert comme un champ. Mais votre "pelouse" ne tardera pas à se faner, dès l'instant que les jeunes plantes auront épuisé leur réserve de nourriture.

Vous pouvez faire pousser un chêne dans un verre d'eau. Il suffit de traverser un gland dans le sens de son axe par un fil que vous attachez autour d'un verre rempli d'eau, de manière que le gland flotte à la surface, mais reste immobile.

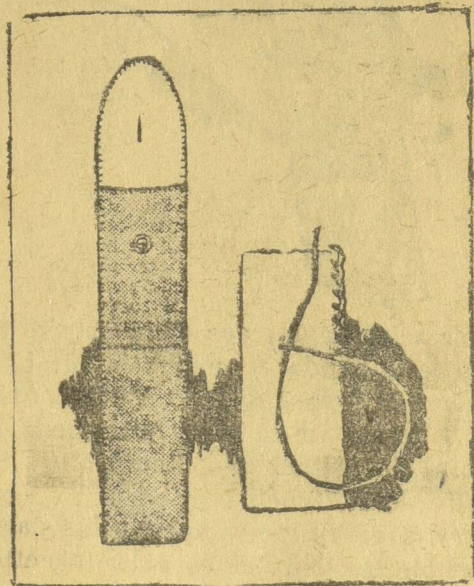
Bientôt se développera une radicule, le premier embryon de racine, qui se dirige vers le fond du verre. En même temps, s'élève une petite tige garnie de deux feuilles. Votre chêne

vivra jusqu'au moment où, ne trouvant plus rien à "manger", il s'étiolera et finira par mourir.

Prenez du coton hydrophile, semez-le de graines, placez le coton dans un vase d'eau, les plantes naîtront et subsisteront quelques jours. Vous pouvez encore obtenir un effet analogue et peut-être plus amusant, avec une éponge dans les trous de laquelle vous avez glissé des graines. Imbibez l'éponge d'eau, attendez avec patience, et vous aurez la satisfaction de voir votre éponge transformée en une boule de verdure qui remplira vos amis d'étonnement.

NECESSAIRE A DESSIN

Il n'y a pas aujourd'hui de jeune fille qui ne dessine, ne crayonne, n'essaye au moins de peindre. Cet art du

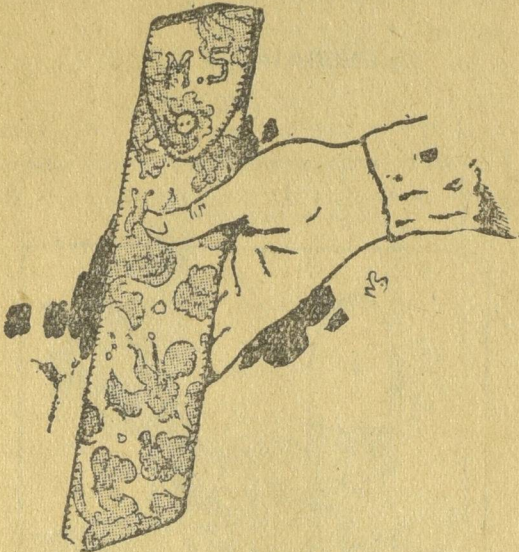


dessin est si bien dénommé "art d'agrément" qu'on s'y livre véritablement par plaisir. C'est si agréable de faire quelque chose, de "croquer" à droite et à gauche, de composer son

petit album... Et puis les dessins se conservent et l'on applique bientôt son talent qui progresse à des choses agréables et diverses: cartes postales, menus, écrans, etc.

Eh bien! puisqu'il en est ainsi, il faut, mes jolies petites artistes en herbe, que vous ayez votre petit nécessaire à dessin, afin d'y serrer vos pinceaux dont les soies ne s'abîmeront pas et vos crayons que la protection de l'étui empêchera de s'épointer.

Coupez donc, dans un petit morceau de drap, une bande de 22 pouces de long sur 2 pouces de large; arron-



dissez les angles des deux extrémités de cette bande et repliez-la sur elle-même à 8 pouces de l'un des bouts.

Tout autour du bord, faites un large point de feston, afin d'empêcher l'étoffe de s'effiloche et ce point vous servira en même temps à coudre ensemble les deux côtés de l'étui. Vous pouvez faire ce feston en coton de couleur, rouge par exemple, sur du drap noir ou vert.

Repliez sur la partie qui n'a que vingt centimètres de long, l'excédent de celle de vingt-cinq centimètres

qui dépasse, et qui a été lamée pour constituer la fermeture. Vous y ferez une petite boutonnière et vous poserez un bouton de nacre à la partie correspondante.

Votre nécessaire à dessin, fort simple, vous le voyez, est ainsi terminé, et il vous permettra de ranger vos pinceaux, crayons et fusain. Vous pourrez le rendre plus rigide en mettant à l'intérieur, avant de le coudre, une mince feuille de carton coupée de la dimension voulue et recouverte d'une légère doublure de lustrine noire ou rouge, à votre goût, et si vous êtes coquette, ornez l'extérieur par quelques petites fantaisies au point d'épine, et même en brochant vos initiales sur le rabat qui ferme la fermeture.

— o —

EXCENTRICITE

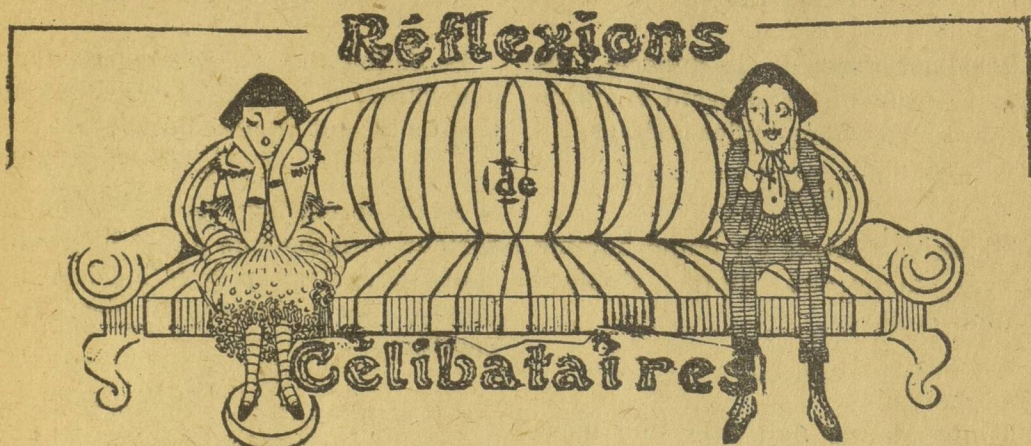
Voici un trait qui démontre la mobilité des idées et des projets de l'auteur du fameux roman de "Une de perdue deux de trouvées", M. G. de Boucherville.

Un jour, il demeurerait alors à Boucherville, il annonça à sa femme qu'il partait pour Montréal et que son absence serait de très courte durée.

Huit jours, deux semaines, trois mois s'écoulaient, et madame n'a pas de nouvelles de monsieur. Grand émoi dans la famille? Où est-il? Qu'est-il devenu? Est-il vivant ou mort?

L'anxiété de tous est à son comble quand, cinq mois après son départ, on reçoit une lettre de l'absent. On l'ouvre; elle est datée de Rio de Janeiro.

Il avait soudain pris fantaisie à notre homme d'aller, sans en prévenir personne, faire un petit tour de santé... au Brésil.



FEMMES

HOMMES

Les femmes ont généralement peur de ne pas se marier; les hommes ont peur de se marier.

* * *

Il existe des femmes qui voudraient que la prohibition ne soit que pour les hommes.

* * *

La femme agit plus d'après l'illusion qu'elle se fait de ses sentiments, que d'après la réalité.

* * *

Les femmes ne mentent pas: elles mettent de la discrétion à ne pas attrister les hommes, et ne disent pas toute la vérité.

* * *

Ça ne veut pas dire qu'une femme n'aime pas un homme parce qu'elle l'a épousé.

* * *

Une femme peut retaper un vieux chapeau pour convaincre ses amies qu'il est neuf; mais elle ne se convaincra jamais qu'il l'est.

* * *

Une femme méchante qui aime deviendra sûrement meilleure.

Au printemps les jeunes gens pensent à ce qu'ont pensé les jeunes filles tout l'hiver.

* * *

Lorsqu'un mari prétend que sa femme est cent fois trop bonne pour lui c'est qu'il est cent fois trop mauvais pour elle.

* * *

L'amour c'est l'étoile qui conduit la barque; le mariage, c'est l'ancre qui arrête la barque et la tient dans la boue.

* * *

Un homme ne pardonnera jamais à une femme de trop l'aimer.

* * *

L'amour est plus joli en rêve que dans la réalité.

* * *

La différence entre la passion et l'amour, c'est que l'amour est souvent un "solo".

* * *

Les célibataires se méfient des jeunes filles qui fardent leurs sentiments comme elles fardent leurs lèvres.

FEMMES

Par l'habitude de la duperie, les femmes souvent en arrivent à craindre de se "tromper" elles-mêmes

* * *

Mieux vaut avoir un jeune homme comme amoureux qu'un vieillard comme esclave.

* * *

Toute femme doit être une mère pour l'homme qu'elle aime.

* * *

Une femme ouvre les lettres de son mari afin de bien se convaincre qu'il n'y a "rien" dedans.

* * *

Un jeune mari est préférable, mais un vieux mari est encore mieux que pas de mari du tout.

* * *

Les choses qu'une femme pardonnera le plus facilement avant le mariage sont celles qu'elle pardonnera le plus difficilement après le mariage.

* * *

Il est pénible pour une jeune fille d'avoir à pardonner à un homme les baisers qu'il aurait pu prendre et... qu'il n'a pas pris.

* * *

Lorsqu'une femme ne trouve plus de défauts chez son mari, c'est qu'elle est veuve.

* * *

La femme choisit son mari avec autant de soin qu'elle choisit un nouveau chapeau.

HOMMES

Le célibataire est généralement un bon chien, il suivra chez elle toute jeune fille qui voudra l'attirer.

* * *

Avant le mariage tous les mots qui sortent de la bouche d'une jeune fille sont des perles; après le mariage les mêmes mots deviennent des crapauds.

* * *

Un homme, même lorsqu'il est en amour, trouvera toujours de bonnes excuses pour ne pas se marier.

* * *

Le mariage ressemble à une automobile en ce sens qu'il donne des ennuis à tout le monde. Quelques-uns ne sauront jamais le conduire, d'autres le sauront d'instinct.

* * *

Les célibataires aiment la liberté; les hommes mariés l'apprécient.

* * *

Un homme trouvera toujours une femme pour le croire lorsqu'il lui dira que sa propre femme ne peut pas le comprendre.

* * *

N'essayez jamais de gagner une femme en vitesse: c'est trop de temps de perdu.

* * *

Après tout, l'amour n'est probablement qu'une réaction chimique, mais les expériences de laboratoire sont si intéressantes.

* * *

La jalousie et la suspicion sont la stomatine de l'amour, elles empoisonnent les coeurs qui en sont atteints.

LES EXIGENCES DE LA MODE

Comment une jeune élégante parvient à maigrir de trente livres en trente jours.— L'amaigrissement violent et rapide abîme une santé à tout jamais.— Pourquoi les femmes, si elles veulent rester fraîches et belles, ne doivent pas suivre en esclaves le char de la Mode.

La mode revient petit à petit aux femmes maigres. L'élégance réside maintenant dans l'étroitesse de la taille. Les artistes toutefois préfèrent toujours les femmes bien en chair, mais les couturiers et grands faiseurs auront toujours et quand même le dessus sur les artistes. Ce sont eux qui font la mode et ce sont eux aussi qui prescrivent à une femme d'être maigre ou grasse. C'est comme ça! Nous ne conseillons la chose à aucune de nos lectrices, mais parmi elles il peut s'en trouver qui soient réellement trop grosses. Il y a être grasse et être obèse. C'est donc pour les femmes obèses que nous allons raconter l'histoire d'une chanteuse d'opéra qui dut se faire maigrir pour jouer le rôle de Salomé et comment elle s'y prit pour perdre trente livres en trente jours.

Elle pensa d'abord à jeûner pendant ce mois comme Jean-Baptiste dans le désert, ou à faire des exercices violents ou encore à prendre des bains de vapeur. Mais ces méthodes, quoique très répandues, furent par elles trouvées trop énergiques.

La prima donna s'en fut consulter un médecin très habile en ces matières qui lui conseilla simplement trois

choses: le jeu des orteils, le lit à claire-voie et la chaise-montagne, autant de mots et de locutions barbares qui à la première lecture ne disent rien du tout.

La belle dame prit des notes après s'être bien fait expliquer ces trois exercices, se mit à l'oeuvre et au bout de trente jours, elle pesait véritablement trente livres de moins.

Naturellement, avec ces exercices, il faut se plier à une diète quelconque. Pas de friandises, de l'eau froide seulement pour boisson, pas de pommes de terre, des viandes maigres et beaucoup de laitue et de salades de tomates et de fruits.

Puis, le jeu de l'orteil.

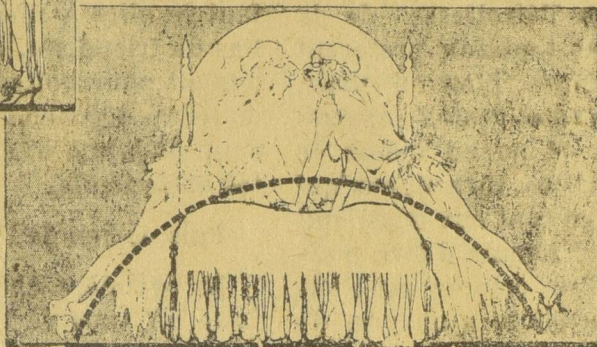
La première chose que vous devez faire en vous réveillant est de vous étendre sur le dos, les bras le long du corps. Dans cette position, vous remuez vos orteils. Vous les remuez pendant une minute ou deux, lentement, en cherchant à remuer chacun d'eux séparément. Puis, tout en continuant à les agiter, vous vous soulevez tranquillement les jambes jusqu'à ce qu'elles soient perpendiculaires. Puis, et les orteils remuent toujours, vous les rabaissez et vous prenez cinq minutes de repos. Puis vous recommencez.

Cet exercice doit être répété vingt-cinq fois de suite la première fois, et vous augmentez de cinq fois chaque jour. Puis, après avoir fait cet exercice le matin, vous le répétez le soir avant de vous endormir.

Quand ce jeu est terminé, le soir, la patiente se met au lit et s'endort pour se réveiller deux heures plus tard. Là commence le second, l'exercice du lit à claire-voie. Elle se lève, place ses deux mains au milieu du lit et tourne sur ses mains autour du lit en tenant ses genoux bien serrés. Pour les débutantes, ne pas faire cet

puis l'autre, ainsi de suite, en alternant à chaque fois, produit le même effet sur tout l'organisme que l'ascension des pics les plus élevés. La débutante doit répéter ce mouvement du pied vingt-cinq fois, pas plus. Elle se tient très droite, puis, comme il est indiqué dans la première vignette de gauche, elle doit mettre son pied sur le bord de la chaise qui sert à l'exercice et qu'on ne choisira pas en velours, autant que possible, le retirer, mettre l'autre, le retirer pour le remplacer par le premier et ainsi de suite.

C'est avec de pareils exercices que cette chanteuse put maigrir de trente



exercice plus de dix fois de suite. Pour ce dernier exercice, il faut que la patiente se serve d'un lit qui n'ait ni pattes ni poteaux, un divan de préférence ou un canapé-lit.

Il est très violent parce qu'il agit à la fois sur les épaules les hanches et l'abdomen. Ensuite, le fait de se réveiller en sursaut aide beaucoup au régime. Rien de tel pour maigrir rapidement.

La chaise-montagne, le troisième et le dernier de la série, est sans contredit le meilleur exercice de tous et le plus efficace.

En se tenant devant une chaise et en mettant sur cette chaise un pied

1. La chaise-montagne.

2. Le lit à claire-voie.

3. Le jeu de l'ortil.

livres en trente jours. Mais n'allez pas faire cela, malheureuse lectrice ! Il n'y a rien de pire pour la santé. Tous les médecins, sans exception, réprouvent l'amaigrissement rapide. Il fallait à tout prix que cette femme mai-

grit pour tenir un rôle; cela faisait partie de son métier, mais toutes les femmes qui ne sont pas tenues à de pareilles obligations ruinteraie^{nt} volontairement leur santé et gâteraie^{nt} leur beauté en répétant cet exploit qui d'ailleurs coûta cher par la suite à cette talentueuse prima donna.

Si le poids d'un corps est ainsi diminué chaque jour, il arrive que le métabolisme—ou la constitution chimique du corps—est bouleversé et que nos forces résistantes, notre résistance même, s'affaiblissent.

L'HISTOIRE DU FER A REPASSER

—Comment nos ancêtres pouvaient-ils bien repasser leur linge?—voilà sans doute une question que tout le monde se pose. Avec raison d'ailleurs, car il faut bien se mettre en tête que tous nos gestes ne sont que des répétitions du passé. Il existe tout un assortiment d'instruments de buanderie qui servirent dans tous les coins de la terre. Parmi ces instruments, il en est qui n'ont plus leur place que dans les musées; il en est aussi qui s'emploient encore aujourd'hui dans certains pays où les gens sont moins difficiles que nous.

Un polisseur de linge a été découvert qui faisait partie des instruments de ménage d'une famille écossaise du dixième siècle. C'est le premier du genre dans les Iles Britanniques. Il fut évidemment porté à cet endroit par les Vikings—et ce qui le prouve c'est que de pareils articles ont été trouvés dans les tombes des Vikings en Ecosse. En Norvège, où vivaient les ancêtres de ces Vikings, ce même polisseur servit jusqu'à ces derniers temps. Il est en verre noir, ressemblant par la forme à un énorme champignon renversé de 5 pouces de

diamètre et muni d'une tige servant de manche de 7 pouces. C'est un petit article fort curieux.

Notre fer électrique a une surface polie; mais si sa surface est polie ce n'est pas parce que le fer a été énergiquement frotté, ce qui est le cas de ces anciens polisseurs.

Vers la fin du onzième siècle, le fer doux faisait partie des articles de ménage et se retrouvait dans toute famille de France. Malheureusement, et cela est dû au peu de valeur qu'ils avaient alors, on n'en retrouve aucun de cette époque dans les musées. Les premiers datent du quinzième siècle. Les fers à repasser de ce temps étaient creux et dans l'intérieur on mettait un fer rougi au feu ou encore du charbon. Nous montrons ici parmi nos illustrations un fer très artistique du seizième siècle. Il est recouvert à l'extérieur d'argent repoussé et est muni d'une poignée de bois. A l'intérieur se trouve un petit plateau de fer qui empêche le combustible de toucher le fond du fer. Il fallait beaucoup de temps pour faire rougir le morceau de fer ou le charbon qui entraient dans le fer à repasser, lequel malgré tout ne devait se garder chaud très longtemps.

Tous ces fers à repasser ont leur poésie. Ce sont les poignées qu'on soignait particulièrement. Celles qui se fabriquaient en Norvège, dans l'Allemagne du nord, en Angleterre, en Ecosse, en Suède et en Russie, étaient sculptées avec soin et on les donnait souvent en cadeaux de noces et il faut ajouter que des cadeaux de cette sorte étaient hautement appréciés. Très souvent aussi, c'était le fiancé qui sculptait cette poignée et la déposait dans la corbeille de sa fiancée.

LES CATACOMBES DE PARIS

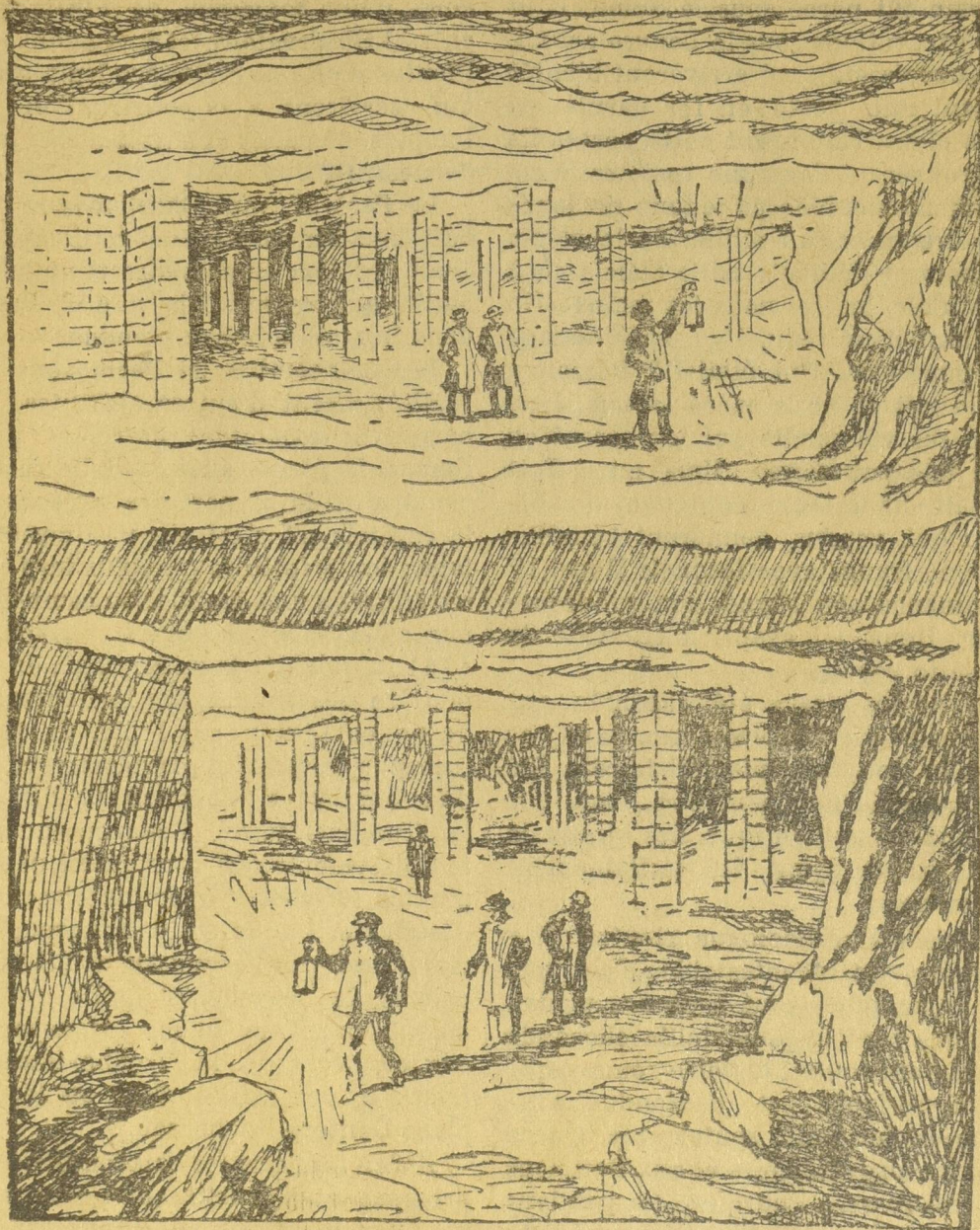
Tout ce que l'étranger, soucieux de bien connaître Paris, peut voir de ses immenses catacombes, est la Tombe-Issoire, où furent transportés tous les ossements que contenaient depuis six siècles le cimetière des Innocents et divers cimetières paroissiaux désaffectés. — Promenade dans le sous-sol parisien.

C'est avec raison que l'on dit que les touristes étrangers connaissent mieux la ville de Paris que les vieux Parisiens. Ce sont des étrangers qui demandent actuellement que le conseil municipal de Paris dresse un plan des Catacombes ou de la ville souterraine. Aucun plan n'existe en effet de cette immense et inextricable cité; aucun fil d'Ariane pour guider le voyageur dans ce labyrinthe, si ce n'est la petite brochure de Dunkel, bien incomplète. Suivant Dunkel, les catacombes ont soixante-trois entrées, en plus de la fosse aux ossements, seule chose que l'on trouve à montrer aux touristes, les escaliers qui y conduisent ont de 80 à 130 marches. Et que voient-ils là, ces malheureux étrangers? De vastes couloirs plus lugubres et plus mélancoliques encore que les catacombes de Rome! Des ossements humains et des ossements humains, pas autre chose. C'est un amas d'ossements provenant des anciens cimetières de Paris disposés là par des ouvriers de la municipalité et qui n'ont rien à faire avec les historiques catacombes de Paris. La vue de cette fosse

commune est horrible. Dans cet amas dorment pêle-mêle des morts du Paris de tous les âges: des saints canonisés peut-être et des brigands pendus à Montfaucon; des rois Mérovingiens et des victimes de la Commune, des Valois, des Bourbons, des Orléanais et des Huguenots confondus avec des milliers de mendiants de la Cour des Miracles, des victimes du massacre de la Saint-Barthélémy et de paisibles citoyens de Paris, morts tranquillement dans leur lit!

Mais est-ce là tout ce qui reste des catacombes? se demandent les étrangers. Ceux-ci veulent voir et se promener; ils consentiraient à consacrer des journées entières à l'exploration de cette cité souterraine. Mais, impossible, personne encore n'en a fait le tour! Ces catacombes ne servirent pas pourtant aux seuls Parisiens, qui, vers la fin de la guerre, allaient y chercher un abri contre les avions boches, pendant les nuits de raid. Au moyen-âge et à l'époque de la Renaissance, la connaissance des routes souterraines assura l'impunité et le salut à de nombreuses familles poursuivies par la justice. Joseph Méry dit à ce sujet dans "Salons et Souterrains" que les guerres de religion amenèrent les propriétaires parisiens à construire plus dans la terre qu'au-dessus du sol.

Mais le conseil municipal préparera peut-être bientôt une brochure sur cette cité mystérieuse, dans laquelle on racontera qu'une ville souterraine est construite sous Paris. Il faudra ra-



Les Catacombes de Paris, comme on peut les voir en ce moment

conter en même temps le rôle que cette ville a joué dans l'histoire. Puis après, on pratiquera de nombreuses entrées pour permettre aux étrangers et aux habitants de Paris de les visiter en tous sens.

On connaît cependant des détails très curieux sur ces catacombes. Ainsi, quand Henri IV devint roi de France, il voulut se rendre compte par lui-même de la véracité d'une vieille histoire qui voulait qu'un passage sou-

terrain fût percé sous la Seine. Il fit des excavations sous le Louvre actuel. Les ouvriers du roi arrivèrent bientôt devant une porte en fer garnie de gros clous. Enfonçant cette porte, ils se trouvèrent dans une vaste salle richement meublée et tendue de lourdes draperies; au milieu de la pièce, un homme de haute taille était assis à une table, la tête dans les mains. Un courant d'air réduisit ce personnage en poussière. Qui était-il? Personne ne le sait et ne le saura jamais. Jusqu'à ses vêtements qui tombèrent en une fine poussière. Mais un coffret restait sur la table, contenant des bijoux qui, vendus, donnèrent 14,000,-000 de francs avec lesquels Henri IV commença son règne, son prédécesseur, Henri III ayant laissé vide la cassette royale.

Cette histoire a été racontée par l'archéologue Charles Lenormand; ce dernier convient que l'histoire a été arrangée, si l'on peut dire, mais que le fond est authentique, des bijoux de cette valeur ayant été véritablement découverts.

Mais cet archéologue ajoutait: Il y a une chose incontestable, c'est que les catacombes sont sous nos pieds; qu'elles sont la plus vieille chose de Paris dont toute l'histoire romantique et mystérieuse est confondue avec celle de cette cité souterraine. On ne montre aux étrangers et aux Parisiens qu'une fosse. Pourquoi ne pas leur faire voir les véritables catacombes?

Alors que les catacombes de Rome constituent pour l'étranger un enseignement de grande valeur, pourquoi celles de Paris restent-elles ignorées? Et cependant, les catacombes de Paris sont plus vastes que toutes les autres, plus grandioses et plus travaillées. Des artères souterraines s'y voient en-

core, d'une longueur de 200 acres, entre l'Observatoire et le Jardin des Plantes d'où ont été tirées les pierres qui servirent à la construction de temples, de palais et d'immeubles modernes.

Le Paris d'avant Charlemagne fut bâti dans ces carrières et au temps de Jeanne d'Arc, on connaissait un labyrinthe qui traversait la ville de Paris, dans la moitié de son étendue.

Les catacombes de Paris sont en réalité, disent d'autres autorités, les carrières exploitées autrefois pour fournir la pierre avec laquelle furent construites la plupart des maisons de la capitale, et c'est par une circonstance toute fortuite que plus tard, elles ont reçu une destination semblable aux catacombes romaines. Lorsqu'en 1781 fut décidée la suppression du cimetière des Innocents, le lieutenant de police Lenoir eut l'idée de faire transporter dans les carrières voisines de la barrière St-Jacques, au lieu dit la "Tombe-Issoire", l'énorme quantité d'ossements que renfermait depuis plus de six siècles le sol du cimetière désaffecté. Par la suite, beaucoup de cimetières paroissiaux ayant été supprimés, les ossements qu'ils contenaient furent de même transportés aux carrières de la Tombe-Issoire. L'entrée des catacombes se trouve place Denfert-Rochereau.

Il s'en faut que les catacombes proprement dites constituent à elles seules l'ensemble des anciennes carrières du sous-sol parisien. Sur la rive droite de la Bièvre, le faubourg Saint-Marceau est entièrement construit sur les carrières. Il en est de même sur la rive droite de la Seine, pour une partie de Montmartre et de Reuilly, mais surtout dans la région du Trocadéro et de Passy, où les travaux de

Courcelles au Champ-de-Mars, effectués au printemps de 1898, ont révélé l'existence de carrières très vastes et solidement construites.

—o—

LA DUREE DES GUERRES

Avant qu'éclatât le grand conflit mondial qui vient de se terminer, on avait coutume de dire que si une guerre se déchaînait, elle serait courte étant donné le caractère terriblement meurtrier de l'armement moderne. Or les moyens de destruction ont été plus nombreux et surtout plus efficaces qu'on n'aurait osé le concevoir et cependant la guerre a duré cinq ans. Un homme pourtant avait annoncé qu'elle serait longue et effroyablement sanglante; cet homme c'était Jean Jaurès. Voici la page curieuse où il formula son effrayant pronostic; c'est un extrait de son discours à la Chambre en 1911 à propos de l'accord franco-allemand sur le Maroc.

La prochaine guerre

"Quand on parle, quelquefois, à la légère, de la possibilité de cette terrible catastrophe, on oublie, Messieurs, que ce serait un événement nouveau dans le monde par l'étendue de l'horreur et par la profondeur du désastre. Il fut un temps, aux âges de la barbarie celtique et germanique, où les peuples se précipitaient tout entiers, par grandes masses de familles agglomérées. C'étaient des nations et des nations qui, du fond des forêts, des bords du Danube ou du nord de la Germanie, se ruaient à la conquête et à la bataille. Mais ces forces déchaînées, ces multitudes colossales, elles se mouvaient dans un monde primitif

comme elles, et leur puissance de destruction était limitée par la puissance même de production de la race humaine encore inférieure et rudimentaire.

"Plus tard, ce ne sont plus les nations entières, mais au cours du moyen-âge, au cours de la monarchie moderne, des armées qui se déchaînaient à travers des civilisations déjà délicates et denses; mais ce n'étaient que de petites armées. Aujourd'hui, Messieurs, les armées qui surgiraient de chaque peuple, millions de Germains, millions de Russes, millions d'Italiens, millions de Français, ce seraient les nations entières, comme au temps des barbaries primitives, mais déchaînées cette fois à travers toutes les complications, toutes les richesses de la civilisation humaine. Ce serait, au service de ces nations colossales, tous les instruments foudroyants de destruction créés par la science moderne.

"Et qu'on n'imagine pas une guerre courte, se résolvant en quelques coups de foudre et quelques jaillissements d'éclairs; ce sera dans les régions opposées des collisions formidables et lentes, comme là-bas celles qui se produisirent en Mandchourie entre Russes et Japonais. Ce seront des masses humaines qui fermenteront dans la maladie, dans la détresse, dans la douleur sous les ravages des obus multipliés, de la fièvre s'emparant des malades, et le commerce paralysé, les usines arrêtées; les océans, traversés aujourd'hui en tous sens par les courants de fumée de leurs vapeurs, vides de nouveau et rendus aux solitudes sinistres d'autrefois.

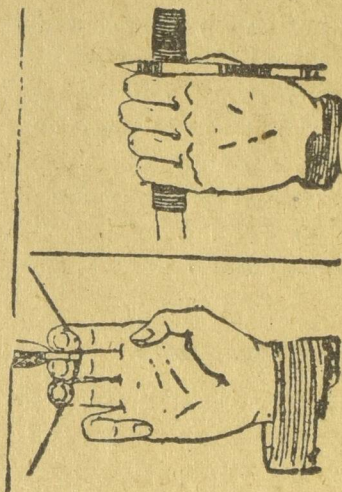
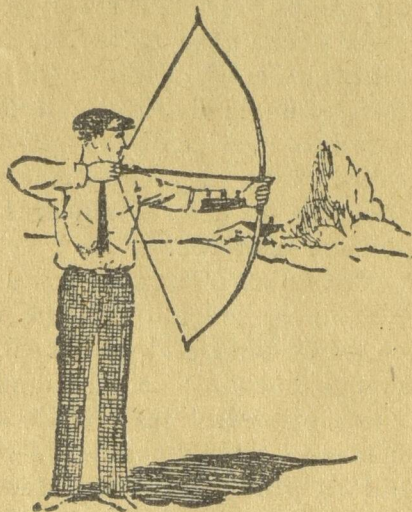
"Oui, Messieurs, terrible spectacle et qui surexcitera toutes les passions humaines!..."

COMMENT SE SERVIR DE L'ARC

Nous ne connaissons pas d'amusements plus distrayants que le jet ou le lancement de la flèche. Voulez-vous en peu de temps devenir un excellent archer? lisez-nous bien.

Pour bien lancer une flèche, il faut d'abord connaître la manière de tenir son arc, comment se placer devant la cible et comment mettre la flèche en position et la lâcher.

che doit tenir fermement l'arc, le pouce en plein milieu. La corde doit être placée dans la coche de l'arc. L'archer doit tenir ses talons à une distance de six à huit pouces l'un de l'autre, et le pied gauche en angle droit avec une ligne allant directement à la cible, tandis que le pied droit est dans un angle de quarante-cinq degrés du pied gauche. Le poids



Afin de bien bander l'arc, saisissez-le en plein milieu de la main droite, plaçant l'extrémité inférieure contre le creux du pied droit. Bandez l'arc en tirant de la main droite et en poussant au dehors avec la main gauche. Au moment où l'arc est amené à la position du lancé, la corde doit être à six pouces du corps, de manière à ce qu'elle ne frappe pas le bras ni la manche en se détendant. La main gau-

du corps doit reposer également sur les deux pieds. Alors, se tenant droit, la tête haute, l'archer lève l'arc et pointe la flèche sur la cible. Il tire la corde en arrière jusqu'à ce que les doigts de la main droite touchent à la mâchoire.

Il n'est pas mauvais que le commençant, avant de s'essayer à toucher un but, s'applique à tenir fermement son arc, à bander sa corde et à lâcher la flèche, sans objectif précis.

L'ORIGINE DU JOURNALISME JAUNE

C'est à une femme que nous devons l'invention des journaux jaunes, ou journaux à sensations de gros formats et d'images.— Une certaine Anne Royal, vers l'an 1850, obtient dans des circonstances peu ordinaires, la première entrevue que donna le président des Etats-Unis.— Le vieillard surpris par la chaste Suzanne.

Le journalisme jaune, c'est-à-dire ce journalisme qui après avoir été marqué exclusivement au coin du caractère américain, a franchi la 45^e ligne et s'est graduellement répandu dans toute notre province, remplaçant des journaux à petits formats où l'on donnait une importance égale aux idées et aux faits, remonte à l'an 1850, alors qu'il fut inventé, pour parler proprement, par une nouvelliste du nom de Anne Royal. Jamais journaliste ou reporter eut plus d'audace que cette femme dont nous raconterons tout à l'heure le plus bel exploit de sa carrière.

Les journaux jaunes, soit dit pour vider la question, sont tirés sur grand format à d'énormes circulations. Ils varient de vingt à quatre-vingts pages et consacrent une importance beaucoup plus grande au fait-divers, à la nouvelle sensationnelle, qu'au développement d'idées. C'est dans ces journaux qu'abondent avec des photographies en nombre incalculable les récits de meurtres, de brigandages, de divorces, de pendants, etc. La vogue de ces journaux fut si grande

chez le peuple que nous n'en connaissons pour ainsi dire point d'autres aujourd'hui.

Or, c'est à cette femme, Anne Royal, que nous sommes redevables de cette calamité. La première, elle suivit les affaires les plus sensationnelles et souvent les plus révoltantes; la première, elle conçut l'idée de faire passer l'article éditorial au troisième plan pour mettre au premier le récit d'une pendaison; la première aussi, elle fonda ce qui est devenu de nos jours le grand reportage.

Avant 1850 aussi, jamais un grand politicien ou un grand homme d'Etat n'avait été victime d'un interview. Ces messieurs faisaient connaître leurs volontés à la Chambre, et pas ailleurs. Ils ne redoutaient pas beaucoup l'influence des journaux et se préoccupaient moins que nos gouvernants d'aujourd'hui de savoir ce qu'on pensait d'eux dans le peuple, dans la masse compacte des électeurs.

Cette femme qui avant de se livrer au reportage avait mené grande vie et fréquenté tous les mondes, était munie de beaucoup de connaissances et de beaucoup d'audace. Elle voulut débiter par un coup d'état, par une entrevue du propre président des Etats-Unis.

Naturellement, la chose ne fut pas facile, celui-ci lui refusant implacablement sa porte. Cent fois, elle voulut lui parler en tête à tête et cent fois il l'envoya à tous les diables.

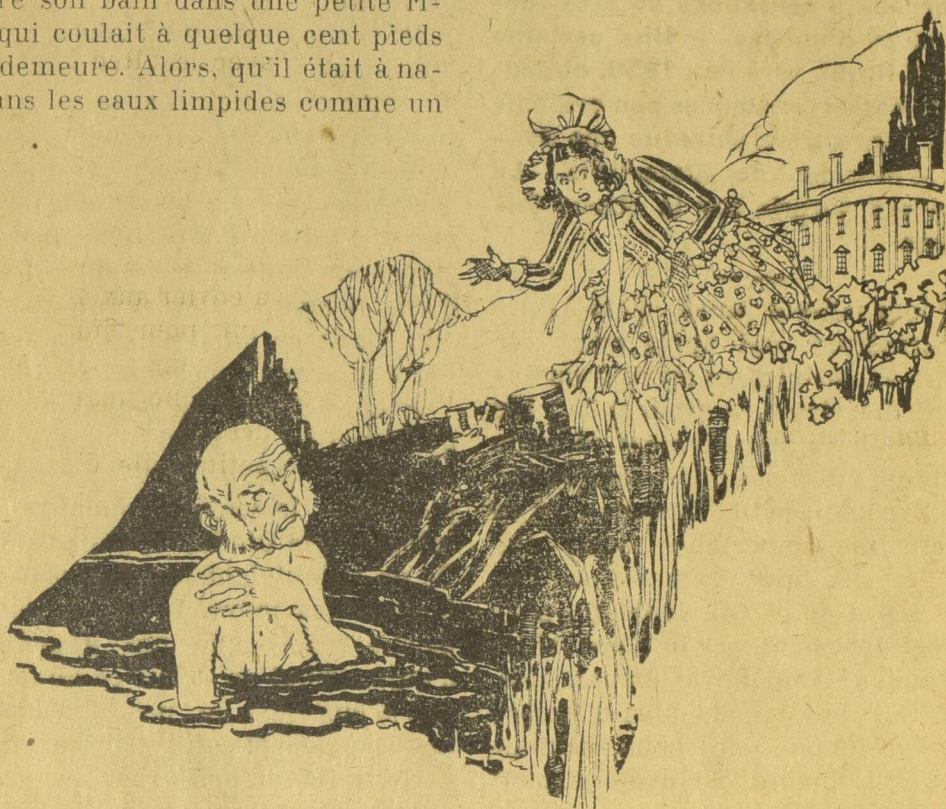
A cette époque, une question d'une importance capitale était débattue

dans les Chambres et le peuple était ennuyé d'ignorer jusqu'au premier mot de cette affaire. Elle tint à être la première à l'en informer. Pour cela, elle fit le président Adams comme l'eût fait un détective.

Se rendant à sa maison de campagne, elle surprit l'heure où il allait prendre son bain dans une petite rivière qui coulait à quelque cent pieds de sa demeure. Alors, qu'il était à nager dans les eaux limpides comme un

trévue que je sollicite depuis si longtemps. Sinon il vous faudra ou retourner nu à votre maison ou passer le reste de vos jours dans cette rivière."

Le vieux président, avant de se fâcher, s'amusa fort en lui-même à la pensée qu'un bon vieillard comme lui



— *C'est vous qui allez décider de votre sort : donnez-moi une entrevue, sinon, je confisque vos vêtements !*

petit garçon en maraude, elle s'approcha de la berge et lui cria : "Monsieur le président, j'ai découvert vos vêtements dans un buisson ; (il faut dire ici que le président avant de se jeter à l'eau avait l'habitude de se déshabiller simplement sur la rive et de déposer ses vêtements au pied d'un arbre ou dans un buisson) si vous tenez à les ravoir, il faudra me donner l'en-

était surpris dans son bain par une chaste Suzanne, ce qui n'est pas du tout ce qui se passe dans la Bible.

Il se dit aussi qu'il n'était pas très gai d'être vu par une nymphe aussi crieuse. Mais enfin, force lui fut de se prêter de bonne grâce à l'entrevue.

S'approchant un peu plus de la rive, il se tint debout, de l'eau jusqu'au cou, et commença son histoire. Pen-

dant ce temps, la farouche journaliste prenait des notes sur son calepin. Au bout d'un quart d'heure, elle avait sa nouvelle, son "scoop", comme on dit en langage journalistique.

"Maintenant, dit-elle, avec son plus joli sourire, je me sauve. Dans cinq minutes, je serai hors de votre vue. Vous pourrez venir chercher vos vêtements; vous les avez bien mérités."

Le président rageait, mais le journalisme jaune était fondé.

— o —

ENCORE DES EPITAPHES COMIQUES!

On a cité récemment dans les journaux une épitaphe recueillie dans un cimetière américain sur la tombe de la femme d'un marbrier. Cette épitaphe est ainsi conçue:

"Ci-git Jane Smith, épouse de Thomas Smith, tailleur de pierre. Ce monument a été érigé par son mari en hommage à sa mémoire et comme spécimen de travail. Les monuments de ce style valent 200 dollars."

Ce n'est pas la première fois que l'on remarque à quel point sont pratiques les commerçants américains et comme ils savent faire de la publicité même dans les circonstances les plus tristes. Ainsi, on a déjà relevé, dans les cimetières des Etats-Unis, des épitaphes de ce genre:

"Sous cette pierre repose Annie Hawkins. Elle périt tristement ayant perdu sa beauté. Elle l'aurait encore si elle avait fait usage chaque soir de la "Crème savoureuse H.-J. Carter, & Son", en vente dans toutes les pharmacies dignes de ce nom."

Ou comme celle-ci:

"Ici viendra dormir un jour Joë Bernstamm, de la firme bien connue

"Bernstamm & Cheep, groceries stores", que, pour le moment, il dirige à la satisfaction de tous ses clients."

On raconte aussi que, sur la muraille d'un four crématoire d'une ville importante de Massachussets, les promeneurs peuvent lire:

"Si vous voulez rester longtemps hors d'ici, assaisonnez chaque jour votre salade avec le "Red Mill vinaigre."

On pourrait écrire tout un livre fort gai sur ce sujet si mélancolique d'apparence. La naïveté ou l'orgueil se donnent libre cours sur les pierres tombales, et la France, sous ce rapport, n'a rien à envier aux autres pays. Voici, cependant, pour finir, une petite histoire qui nous vient d'Angleterre et qui est d'une humour extrêmement savoureux.

Dans une petite ville d'Ecosse, le pasteur étant mort, un beau jour, après toute une vie de piété et de dévouement, le marguillier crut bien faire d'en avertir aussitôt les fidèles et, sur la porte de l'église, il colla une petite note manuscrite ainsi conçue:

"Aujourd'hui, à 3 heures, l'âme du Révérend John Smith s'est envolée vers le ciel."

Chacun s'arrêtait pour la lire, puis entraînait dans le temple pour prier le défunt. Mais quelle ne fut pas la surprise des passants, quand ils s'aperçurent, un peu plus tard, qu'une main inconnue avait ajouté ces mots écrits au crayon sous la note du marguillier:

"5 heures.— L'âme du Révérend John Smith n'est pas encore arrivée.
—Signé: Saint Pierre.

— o —

La langue du coeur n'a pas besoin de mots pour être comprise; c'est dans les yeux qu'elle est écrite.

Le plus étrange roman de l'Orient

Le jeune prince Hirohito s'éprend d'une exquise petite princesse japonaise et veut l'épouser, en dépit de l'opposition de toute la cour impériale du Japon.—Hirohito, étant le futur empereur du Nippon, ne doit pas choisir son épouse.—Il le fait et révolutionne tous les esprits.—Un prince à la mode.

Jamais on n'entendit parler en Orient d'une romance semblable; jamais, même dans les légendes les plus fantastiques et les plus fleuries du Soleil levant, de cette terre du Japon vers laquelle le monde entier a les yeux tournés. Dans ce pays sur lequel pèse encore, en dépit de tous les efforts que font les Nippons cultivés pour s'en départir, une lourde tradition, personne ne s'épouse par amour. Dans les familles bourgeoises, ce sont les parents qui font les mariages en n'écoutant que les questions de politique et d'argent. Les époux ne se connaissent aucunement. Inutile de se demander comment les choses se passent dans l'aristocratie et surtout lorsqu'il s'agit du mariage de l'héritier présomptif.

Le roman d'amour que nous allons narrer est extraordinaire parce qu'unique. Jamais pareille chose ne s'est vue; jamais, un prince de sang japonais, l'héritier de la couronne n'a épousé la jeune fille de son rêve. Ses ministres lui donnent une épouse et il l'accepte.

Et d'après les usages de la cour, la fiancée de l'héritier présomptif ne peut

être choisie que dans cinq familles, les plus "exclusives" du royaume, bien entendu. Jamais un prince de sang japonais ne va chercher une épouse en dehors de ces familles et à plus forte raison dans la bourgeoisie ou à l'étranger. Tous les Japonais se feraient kari-kari, c'est-à-dire se suicideraient si le futur empereur partageait son trône avec une étrangère.

Or donc, le charmant prince héritier Hirohito, prince régent du Japon, depuis la maladie de son père, l'Empereur, rompt avec la tradition en épousant une simple petite princesse japonaise qui n'appartient ni de près ni de loin aux cinq familles ci-haut mentionnées, la gentille Nagako. Ils se marieront dans quelques semaines. Le prince Hirohito et la princesse Nagako s'aiment depuis la plus tendre enfance.

Inutile de dire que toute l'aristocratie japonaise et surtout les plus puissants ministres de l'Empereur sont formellement opposés à ce mariage qui n'entre aucunement dans leurs vues.

Mais comment se sont rencontrés le prince et la princesse? Il y a de cela quelques années déjà, les parents de la princesse, issus d'une des meilleures familles du Japon, quoi qu'en disent les ministres farouches, allèrent rendre à l'Empereur leur tribut d'hommages. Pendant que le père et la mère étaient à s'entretenir avec l'Empereur, la petite Nagako s'en fut visiter le château impérial pour son propre compte! Elle parcourut des couloirs immenses, se perdit dans des

jardins, traversa des petits cours d'eau délicieux et se trouva tout à coup à la porte d'un coquet pavillon fleuri, devant un petit garçon qui lui souriait. Ils se promènèrent ensemble longtemps et lui cueillait des chrysanthèmes. Ils revinrent assez tard au château où tout le monde les recherchait tous les deux. Ils avaient alors une dizaine d'années. Depuis lors, ils ne cessèrent tous les deux de rêver de l'un et de l'autre.

prince Yamagata s'oppose-t-il si fortement à ce mariage, la princesse Nagako appartenant à l'une des meilleures familles et étant une jeune personne distinguée et d'une rare culture intellectuelle?

C'est que, au dire des adversaires de ce mariage, il y aurait une tare congénitale dans la famille de la jeune princesse. Tuberculose? Folie? vous n'y êtes pas. C'est que sa grand'tante ou l'un de ses cousins au dixième de-



Ils se connurent tout jeunes dans les jardins impériaux...

C'est en 1918 que leurs fiançailles furent officiellement annoncées. Deux ans auparavant, le jeune prince avait été proclamé héritier présomptif de la couronne impériale de toutes les îles du Nippon.

C'est à ce moment que les ministres et les personnages les plus influents du pays mirent tout en oeuvre pour empêcher cette union. D'un côté, il y avait le prince Yamagata et de l'autre le parti du prince ou le parti en faveur du mariage. Mais pourquoi le

gré aurait eu la déplorable habitude de confondre les couleurs. Pensez donc! L'empereur du Japon ne pouvait épouser une princesse dont les parents eussent souffert de daltonisme! Mais cette accusation fit tant rire que le clan du prince Yamagata la laissa tomber et s'en prit plutôt au côté politique de cette affaire. En effet, la princesse Nagako, de par sa famille, de par son père surtout, appartient au parti de l'armée de terre, tandis que le prince Yamagata appartient au par-

ti de la marine étant une de ceux qui ont le plus contribué à faire de la marine japonaise la troisième du monde.

Or donc, si la princesse épouse le futur empereur, celui-là, chose bien naturelle, protégera de préférence et accordera la plus grande partie de ses faveurs à l'armée de terre au détriment de la marine de guerre.

Mais comme toutes ces excellentes raisons ne contribuaient aucunement à convaincre le jeune prince d'abandonner son projet de mariage, les sages de la nation se dirent : "Faisons-le voyager". Ils pensaient bien qu'après un certain voyage à travers le monde, il aurait oublié sa douce fiancée, la femme de ses rêves.

Le prince Hirohito s'embarqua donc un beau jour de l'an dernier, sur un navire de guerre, pour l'Europe. Il débarqua d'abord en Angleterre où il était le premier prince de sang japonais à mettre les pieds. Il y fut reçu d'une façon extraordinaire et devint vite l'ami du Prince de Galles. Ce qu'ils durent s'en donner tous les deux !

De l'Angleterre, Hirohito passa en Hollande et de la Hollande en France, où il resta près d'un mois et où on le vit souvent faire les boulevards.

Mais après un assez long voyage, il revint dans son pays, plus épris que jamais de la princesse Nagako, au grand désespoir de ces messieurs qui s'aperçurent bien que tous les moyens étaient inutiles et qu'il n'y avait qu'à laisser faire.

Et tant mieux si ce mariage se fait. Il contribuera à moderniser encore davantage le peuple japonais, qui tout entier fait des vœux pour qu'il s'accomplisse, tellement le prince et la princesse sont aimés.

Et ils le méritent bien d'ailleurs ! Hirohito est un jeune homme très ins-

truit, qui possède plusieurs langues et pratique tous les sports. Il s'habille à l'européenne et mange à l'européenne. Quant à la princesse, on n'a jamais vu tant de science alliée à tant de bonté chez aucune personne de son rang.

— 0 —

LES TIMBRES BOLCHEVIKS

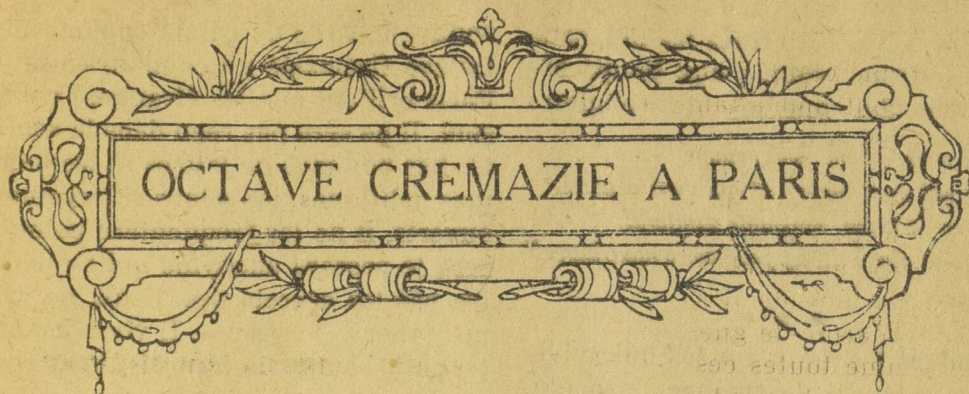
Les Bolcheviks, après avoir inondé le monde de roubles-papier qui ne valent aujourd'hui plus un centime, se sont mis, nous disent "Aux Ecoutes", à faire le commerce des timbres-poste. Ils ont tour à tour, édité des vignettes de 100, de 500 de 1,000, de 27.500 roubles, et les ont écoulées à la grosse chez tous les marchands. Pendant les premiers temps, ce commerce était assez fructueux. Mais, bientôt, le prix des vignettes russes baissa. On s'était aperçu, en effet, que de toutes parts, le marché philatélique en était littéralement encombré.

Il en arrivait d'Italie, d'Allemagne, de Lettonie, d'Esthonie et, chose curieuse, toutes les vignettes offertes étaient neuves.

Les collectionneurs se méfièrent, inquiets à la pensée qu'on fabriquait ces timbres un peu partout, et ils réclamèrent des vignettes oblitérées.

Alors, il arriva ceci : c'est que les intermédiaires chargés d'écouler les timbres des Soviets firent venir de Moscou des tampons et, sans vergogne aucune, oblitérèrent eux-mêmes les timbres qui leur étaient demandés.

De telle sorte qu'aujourd'hui, les collectionneurs ne considèrent comme sérieux que les timbres russes collés sur enveloppes et transmis réellement de Russie par la poste...



L'exil que s'imposa en expiation de ses fautes notre poète des temps héroïques, est raconté par lui-même dans sa correspondance et le Journal du Siège. Dans un article tout récent de la "Revue Populaire", nous donnions quelques extraits de l'oeuvre dernière de Crémazie prosateur qui vaut plus par la curiosité des observations que par la tenue littéraire, par le fond que par la forme. Il est même permis de blaguer un peu notre barde national sur son Journal du Siège. Mais cette fois, et ce sera plus intéressant, laissons un étranger, Charles ab der Halden, auteur de belles "Etudes de Littérature Canadienne-Française", éditées en l'an 1904, à Paris, nous parler de ce poète exilé.

Charles ab der Halden semble avoir trouvé dans l'exploration de notre littérature naissante un plaisir extrême. De tous les critiques français qui ont eu le souci de notre avancement en matière littéraire, peut-être est-il le seul qui n'ait pas corrigé les oeuvres canadiennes avec la bienveillance d'un professeur qui s'intéresse tout particulièrement aux devoirs de son élève préféré. La plupart louent l'effort donné plutôt que le travail accompli. Quand les critiques étrangers, français ou autres jugeront — mieux encore,

seront forcés de juger nos travaux littéraires sur leur valeur intrinsèque, comme ils l'ont généralement des livres édités chez eux, alors seulement nous entrerons dans la grande république des lettres françaises, avec les droits et titres de ses citoyens intellectuels.

Le chapitre que nous reproduisons du livre de Halden est intitulé: Un Canadien à Paris pendant le Siège. En voici les citations les plus intéressantes:

"Il nous semble presque voir (en Crémazie à Paris) un Français d'avant 89, non pas un grand seigneur, mais un simple bourgeois, endormi pendant plus d'un siècle, se réveiller tout à coup, et comparer nos institutions et nos moeurs à un idéal qui n'est plus le nôtre.

Lorsque Crémazie vint séjourner parmi nous (le peuple français) à la suite du drame que tous connaissent, il se présentait à Paris avec des idées, des haines et des sympathies qui devaient le rendre quelquefois injuste pour cette France qu'il aimait tant. Pendant le long et terrible siège, il ne ménagea ni ses sarcasmes aux hommes nouveaux qui prétendaient lutter quand même, ni sa pitié à la pauvre patrie, mutilée et sanglante, qui pou-

vait dire à ses fils armés les uns contre les autres, comme aux temps effroyables des guerres de religion :

...Vous avez, félons, ensanglanté

Le sein qui vous nourrit et qui vous a porté.

Or, vivez de venin, sanglante géniture:

*Je n'ai plus que du sang pour votre nourriture. **

* * *

Pendant les deux années qui suivirent son départ de Québec, le poète, d'après sa propre expression, exista sans vivre. Il devait traîner seize ans le fardeau de l'exil. En quittant la maison de la côte de Léry, Octave Crémazie s'était dirigé vers New-York, puis il avait gagné Paris. Il s'était logé dans le quartier Notre-Dame. Pour tout horizon, il apercevait de sa fenêtre des toits et des cheminées, et là, seul, délirant, en proie à la fièvre cérébrale, il fut pendant des semaines entre la vie et la mort. M. Hector Bossange, l'oncle par alliance de M. Hector Fabre, eut pitié de Crémazie, vint le voir, et lui proposa de passer sa convalescence à la campagne. Il lui offrit l'hospitalité dans son château de Citry, près de Meaux... Mais il fallut bientôt quitter Citry, son parc, sa bibliothèque et ses hôtes compatissants. Il vivait à Paris sous un faux nom; il habitait tantôt la cité, tantôt Belleville, tantôt la rue Vivienne, après la guerre, et nul ne soupçonnait dans M. Jules Fontaine, ce bourgeois pacifique malgré sa moustache et son impériale, qui lui donnaient un faux air de capitaine en civil, un poète mort jeune à qui survivait l'homme.

Sa vie passée lui semblait enfuie comme un rêve. La résignation était

* Ces vers sont bien mauvais et il nous semble que Charles ab der Halden eût pu trouver mieux. D'autant plus qu'une vulgaire faute de syntaxe efflige le second vers du quatrain.

venue, suivie d'un calme douloureux. Octave Crémazie ne connaîtra pas le Paris brillant que les étrangers voient seul. Il ne sera pas reçu dans la société. Les hommes de lettres et les hommes politiques, les salons si largement ouverts, il ne les fréquentera point. Il sera le passant anonyme qui ne pénètre pas les secrets des dieux, ne voit pas jouer les ressorts. Il vivra comme un petit bourgeois français, mais conservera son âme canadienne. Ce ne sera jamais un citoyen de notre Cosmopolis. En politique, il saura ce que chacun sait; il verra les effets sans deviner les causes; il gardera pour les hommes en vue les sentiments d'admiration respectueuse ou de la haine injustifiée que partage la foule. Et c'est par cela même que son journal et ses lettres peuvent nous intéresser...

Disons toutefois que la marque indélébile de son éducation première ne lui permet pas toujours d'être impartial; il ne comprend pas que nous puissions, en France, ne point aimer ce qu'il aime, ne point admirer ce qu'il admire. Aussi faut-il à un Français un certain effort d'esprit pour lire le **Journal du Siège**, dont quelques parties sont pour nous presque offensantes.

Notons tout d'abord dans la correspondance de Crémazie, une certaine stupéfaction de provincial. Et le Canada n'est-il pas comme une très vieille province française, transportée au delà des mers, et dont les traditions se seraient conservées intactes?

Durant le siège, Crémazie ne sait peut-être pas très bien quelles sont les intentions de Jules Favre et de Bismarck. Mais il est admirablement renseigné sur les cancans du menu peuple. Un matin qu'il fait remettre une pièce à sa chaussure, dans une échop-

pe de savetier, arrive un concierge du voisinage, très affairé. Il apprend à ses auditeurs comment la guerre fut décidée en 1867, quand le roi de Prusse vint à l'Exposition.

"Un jour, Napoléon III et Guillaume prenaient leur café après avoir bien déjeuné. Le roi de Prusse dit à l'Empereur: "Ecoute, Napoléon, tu as ici à Paris un tas de républicains qui t'embêtent, et qui finiraient par m'embêter aussi à Berlin. Il faut se débarrasser de cette canaille-là. Dans trois ans, je serai prêt et armé jusqu'aux dents. Tu me déclareras donc la guerre en 1870, et tu te laisseras battre. Je prendrai Paris et je te promets que je dompterai si bien tes républicains qu'ils ne remueront pied ni patte pendant trente ans. Je te ramènerai aux Tuileries et tu me donneras l'Alsace et la Lorraine pour ma peine." Et voilà! "Comme la vérité, ajoute Crémazie, la stupidité est, hélas, immortelle!"

Crémazie ne veut pas croire à l'indignité de Bazaine; il ne se rend compte que tardivement de l'incapacité du général Trochu. Jules Ferry, Gambetta, Jules Favre sont fort malmenés par lui. On croirait entendre un partisan de Louis XVI parler de Robespierre ou de Danton. Cependant, comme les hommes de 1870 ne peuvent se comparer à ceux de 1793, il y a moins de haine et plus d'ironie. Si ce journal ne vaut pas, comme document historique, il est précieux pour qui veut savoir ce que pense la foule, quels sont les derniers canards qui s'abattent sur Paris, plus nombreux que les pigeons voyageurs (porteurs de dépêches), ou se rendre compte des impressions d'un badaud."

Et l'auteur à qui nous avons emprunté ces lignes continue de relever

les passages les plus piquants du journal. Quelques remarques pour terminer. Comme la plupart des Canadiens, Crémazie qui avait pour la France une admiration toute livresque avant d'y habiter, se plaît beaucoup à la critiquer et à l'amoindrir, une fois là-bas. Cette manie est commune de nos jours à tous les voyageurs franco-canadiens.

Autre chose. Crémazie qui chanta la résistance canadienne et toutes les guerres de la France, de l'Italie et du Pape, ne se montre pas en France plus "vaillant" qu'il ne faut. Les éclatements d'obus lui gâtent son sommeil et sa digestion! Et lui qui chantait du fond de sa boutique les combats de Crimée ou d'Italie, et l'épopée napoléonienne, éprouve pour les combats, vus de près, une répulsion étonnante: "Quand on ne fait que lire l'histoire des conquérants, on se laisse facilement prendre au miroitement de la gloire militaire. Mais quand on a vu de près les ravages et les dégâts causés par la guerre, on se demande avec effroi quel nombre incalculable de misères sans nom, de morts épouvantables, il faut à un conquérant pour tresser ce qu'on est convenu d'appeler la couronne du vainqueur."

Mais ces petites critiques sont inoffensives... Tous les poètes guerriers ne peuvent avoir le courage de Tyrtée!

Jules JOLICOEUR.

—o—

L'amour est le plus doux et le meilleur des moralistes.

—o—

C'est de Dieu que vient l'amour, c'est à lui qu'il remonte.

—o—

Ce que veut une femme est écrit dans le ciel.

VOULEZ-VOUS VIVRE CENT ANS ?

Beaucoup de gens seraient plus forts, atteindraient peut-être à la perfection physique s'ils mangeaient plus de viande crue ou buvaient de temps à autre le sang chaud des animaux tués ou mangeaient des légumes frais en abondance. Tel est l'enseignement d'un grand professeur de notre continent, très versé dans l'analyse des aliments.

Voici en substance ce qu'il enseigne : 1o Boire beaucoup d'eau; 2o Manger plus de légumes que la plupart des gens n'en mangent d'habitude; 3o Manger des aliments bruts, c'est-à-dire non raffinés; 4o Manger moins de viande et 5o Boire beaucoup de lait et beaucoup de mets préparés au lait.

La civilisation a amené l'être humain à se droloter à l'excès. Nos goûts sont trop recherchés, trop luxueux. Nous gaspillons par dégoût les parties les plus nutritives des animaux que nous mangeons. Il en est de même dans la préparation de nos légumes. Nous n'absorbons pas assez d'aliments bruts. Il n'est certainement pas un animal dans toute la création dont la diversité, et la multiplicité des aliments égalent la variété et le nombre des choses que nous mangeons. Sous quelque forme que ce soit, il n'y a peut-être pas un seul oiseau, un seul volatile, un seul poisson ou une seule bête que nous ne sommes prêts à manger. Tout est bon pour nos estomacs. Nos ancêtres préhistoriques avaient une cuisine moins compliquée que la nôtre. Si nous pouvons tout ab-

sorber, c'est peut-être très flatteur pour nos estomacs, mais par contre, à la longue, c'est une ruine pour notre système.

Voilà l'avantage que nous conservons sur nos ancêtres de l'âge des cavernes. Nous en avons un autre sur les bêtes, la longueur de nos intestins. Voyez sur notre vignette ci-contre la comparaison entre la longueur des intestins de l'homme et ceux du chien et du mouton.

Notre nourriture doit être variée, mais sans excès. Un régime de viande seule ferait de nous des nains ou du moins arrêterait notre croissance. Voyez les Esquimaux ou encore les Batvas ou les Wambuties en Afrique, qui ne vivent que de viande et qui atteignent à peine une hauteur de 4 pieds quelque chose. Un régime exclusivement végétarien, d'après le professeur Albert Sy, de Buffalo, nous donnerait le teint cadavéreux des Japonais, des Chinois et des Hindous.

Les races qui se nourrissent bien ont toujours été les races conquérantes. La plupart de nos maux sont dus à une mauvaise combinaison d'aliments.

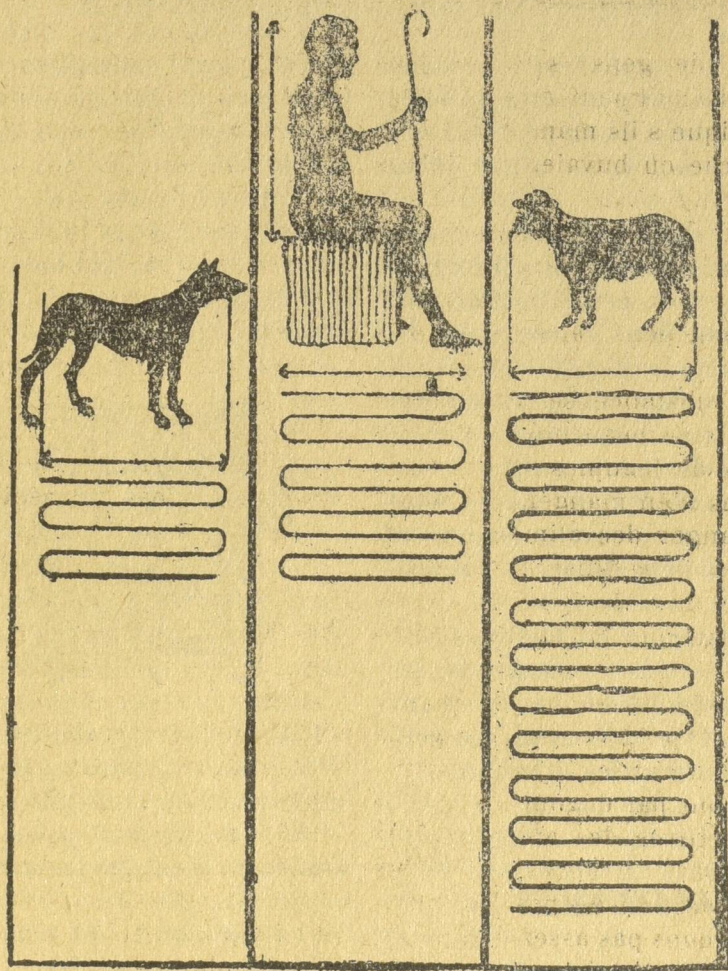
Nous avons dit que le sang chaud d'animal était excellent, et c'est bien vrai. Combien de tuberculeux et d'anémiques doivent à ce breuvage une recrudescence de force et le retour à la santé!

Pour ce qui est des légumes, maintenant, nous n'en mangeons pas le huitième de la quantité qui nous serait indispensable. Les choux sont

parmi les légumes de toute sorte les plus propres à notre système. Les légumes doivent être mangés nature ou en salade.

Nous avons dit encore qu'il fallait boire beaucoup d'eau. Combien de

mangeant. Le professeur Sy prétend que c'est là une erreur de la part des médecins, une vieille, très vieille erreur que tous commettent et qui est due simplement à un très ancien préjugé. Tous les médecins qui n'ont pas



Les replis sous chaque illustration indiquent la longueur relative des intestins. Chez le chien, qui ne mange que de la viande, le conduit intestinal est quatre fois et demie la longueur de la tête et du corps; chez le mouton, qui ne mange que des légumes, la proportion est de 20 fois et, chez l'homme, à la fois carnivore et végétarien, elle est de neuf fois seulement la longueur de sa tête et de son corps.

gens ne boivent pas même un verre d'eau par jour, excepté dans les temps de grosse chaleur. La plupart des médecins défendent de boire de l'eau en

lu les quelques pages désopilantes de Gil Blas de Santillane, du spirituel Le Sage, dans lesquelles Gil Blas, apprenti médecin, reçoit de son maître

les enseignements élémentaires de la pratique générale de l'art médical qui consistent à ne prescrire que les saignées et l'eau, tous ces médecins, disons-nous, ont peur de l'eau et la prescrivent pendant les repas. Buvez après, ordonnent-ils à leurs patients. Eh bien! non, paraît-il, il est excellent de boire un peu d'eau en mangeant pour faciliter l'absorption et la digestion. Le verre d'eau pris au lever est une bonne habitude, ainsi qu'au coucher.

Et le lait? Il convient d'en boire beaucoup. Mais quand vous buvez du lait, rappelez-vous ceci: Le lait doit être bu normalement et non pas lentement, à petits traits. Le lait qui est bu à petits coups, à la façon des chats, forme une masse dans l'estomac, tandis que le lait qui est avalé par grosses gorgées ne forme dans l'estomac qu'une masse douce et mousseuse qui est digérée rapidement.

Donc, qu'on se le dise, buvons beaucoup d'eau et de lait, mangeons des légumes, surtout des choux, en quantité; quant aux viandes, usons-en certainement mais avec modération.

— o —

LES ARABESQUES

Notre dessin vous représente une arabesque tirée de la mosquée de Cordoue, en Espagne. Ses motifs sont à la fois en relief et en couleur.

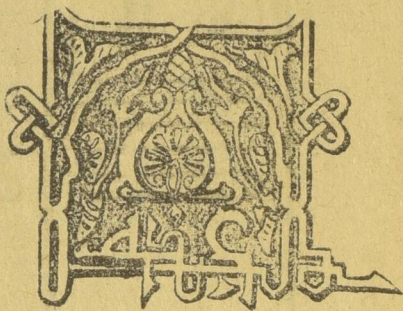
C'est là un genre d'ornementation qui ne vous est probablement pas inconnu. De nos jours, on exécute beaucoup d'arabesques en mosaïque.

Il n'en sera donc que plus intéressant de savoir l'origine de cet art décoratif.

D'après son nom, on croirait volontiers qu'il a été créé par les Arabes. La vérité, c'est que les Arabes l'affectionnent particulièrement et, cela, pour une cause assez bizarre.

Les prescriptions du prophète Mahomet, défendant la représentation de tout être animé, ses disciples recoururent, pour l'embellissement de leurs intérieurs et de leurs temples, à ces formes gracieuses et contournées, à ces dessins fouillés et compliqués qui constituent l'arabesque.

L'Espagne, sous la domination des Maures, put se familiariser avec les arabesques qui figurent en abondance sur les constructions des envahisseurs.



D'Espagne, les arabesques passèrent chez nous au moyen-âge et nous les baptisâmes du nom que vous savez.

Or, il ne faudrait pas croire que les Arabes en aient été les inventeurs. Les Egyptiens, les Grecs et les Romains les connaissaient. Et comme leur religion ne leur interdisait pas de dessiner des êtres vivants, ils enjolivaient leurs arabesques d'un mélange bizarre de fleurs, de fruits et de figures d'hommes ou d'animaux, véritables ou imaginaires.

Ces ornements étaient employés en sculpture ou en peinture. Ils figuraient sur les murs, sur les portes, sur des pilastres, sur des voûtes et sur des plafonds.

Depuis quand les hommes tiennent-ils le bord du trottoir ?

Savez-vous d'où vient la coutume pour les hommes de tenir le bord du trottoir quand ils accompagnent une dame ? Pour défendre leur compagne contre les chiens, comme le veut la légende ? Pas du tout. Nous vous le dirons tout à l'heure.

On ne badine pas chez nous avec cette coutume qui d'ailleurs, est plus qu'une coutume mais un article de notre code d'étiquette et de savoir-vivre. Un homme oublie-t-il de prendre le côté de la rue qu'il est vite rappelé à l'ordre par sa blonde ! "As-tu peur des chiens ?"

Cette coutume date des Romains. Il est quelque peu difficile assurément de se reporter en imagination au temps de Rome et de se représenter un chevalier romain et sa matrone faisant une petite marche de digestion dans les rues de la capitale. Mais pour quoi pas, après tout ? Qu'y a-t-il de changé dans le monde ? Ceux qui à cette époque n'avaient pas de char (ne pas confondre avec automobile) ou de litière ou de porteurs d'aucune sorte, ou encore de cheval, devaient bien, comme nous, vulgaires piétons, marcher à pattes ! D'autant plus que le tramway n'est venu que quelques années plus tard !

Or à Rome, le monsieur marchait au bord et la dame au fond. Les maisons étaient en général, paraît-il, très mal construites. Pour employer une expression distinguée de nos jours, elles branlaient quelque peu dans le

manche ! Les hôtels particuliers des patriciens étaient des merveilles d'architecture et de génie civil. Celles-là avaient du maintien, mais on n'en peut dire autant des habitations de la bourgeoisie et du petit peuple, appelé alors plébéien. Ces habitations n'étaient jamais achevées parce qu'on se proposait toujours, un jour ou l'autre, d'y ajouter un étage. Comme des rochers estompants, elles menaçaient constamment de débouler sur la tête des passants. Des murs extérieurs tombaient sur le trottoir des pierres branlantes, des morceaux de tuile et quelques autres poids lourds aussi funestes. Faire une marche était donc à cette époque une bonne affaire pour l'estomac mais un danger pour la tête. Afin d'éviter ces projectiles, les messieurs longeaient donc la bordure du trottoir. Et les femmes ? Bien, les femmes gardaient le fond et recevaient les prunes !

Pas très chevaleresque ! Non, en vérité. Mais il faut savoir que les Romains n'avaient guère d'estime pour les femmes. Les femmes étaient regardées (surtout les épouses, naturellement) comme des êtres inférieurs à l'homme physiquement et intellectuellement. Les mariages pour la plupart étaient des mariages de raison ou de convenance. Aucune intimité non plus entre le mari et la femme.

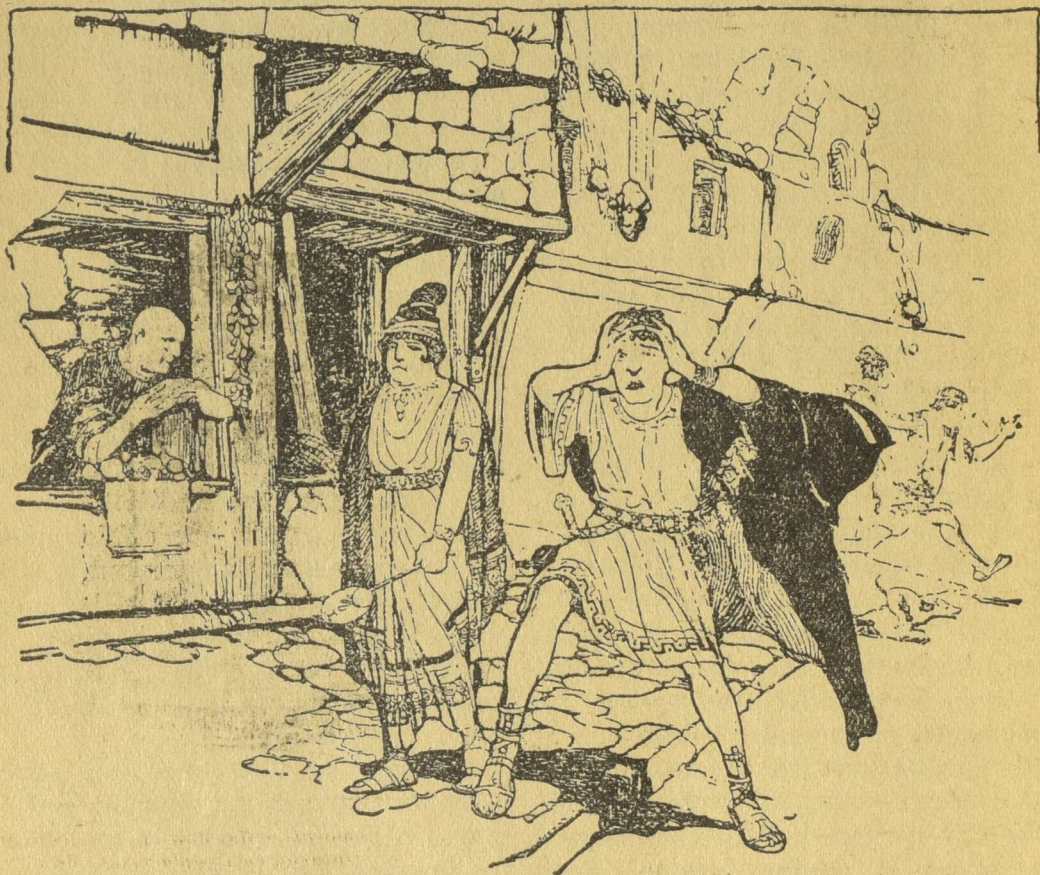
Donc, qu'une femme se fit tuer ou non n'avait aucune espèce d'importance. Elles tenaient donc le fond du

trottoir non pour se protéger mais pour protéger l'homme qui les accompagnait.

Et maintenant, il se peut aussi que cette coutume vienne de la chevalerie, de cet âge où la femme était honorée comme une déesse, bien que

femmes dont les maris prirent part à la guerre de Cent Ans, quelque temps plus tard!

Se peut-il que cette coutume vienne de la chevalerie? Mais, y avait-il seulement des trottoirs au moyen âge?



gardée prisonnière, dans une forteresse suintant l'ennui, des années entières! La femme de cette époque restait enfermée dans son château quand son chevalier était à la guerre. Et les guerres dans ce temps-là ne se faisaient pas prier pour éclater! Songez donc maintenant à ce qu'il advint des

Non, cette mode date bien de l'histoire romaine. Et peut-être s'est-elle retrouvée de nos jours, en plein vingtième siècle, parce qu'aux jours de pluie, les gouttes d'eau tombent dans le cou des malheureuses qui tiennent le fond du trottoir. C'est à croire que l'homme n'a pas changé!

Remplacement de la croix plantée par les premiers explorateurs de l'Erié

La croix originale indiquait la prise de possession au nom du roi de France, en 1670.

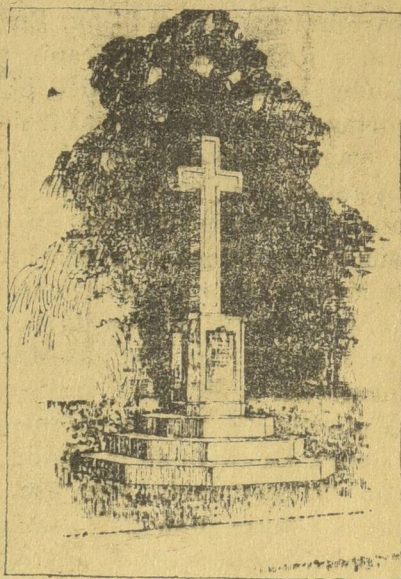
Le 23 mars 1670, deux prêtres sulpiciens, Dollier et Galinée, au cours de leur exploration des Grands Lacs, prirent possession au nom du roi Louis XIV des terres de la région du lac Erié. Pour perpétuer ce fait historique, le service des Parcs Nationaux du Canada, ministère de l'Intérieur, érige durant cet été une grande croix, sur une élévation dominant l'embouchure de la rivière Lynn, près de Port Dover, sur le bord du lac Erié. On s'attend à ce que cet événement soit l'occasion d'une célébration intéressante au cours de ce mois.

Le monument érigé sera une reproduction de la croix originale et portera les armes de France, ainsi que le procès-verbal en français et en anglais, gravé sur des plaques de bronze de chaque côté de la base et une autre plaque sur la face du piédestal, portant une inscription appropriée.

Ces deux missionnaires sulpiciens du séminaire de Montréal furent les premiers Européens qui passèrent l'hiver au lac Erié. Après avoir passé cette saison à trois quarts de mille des bords du lac, ils plantèrent une croix sur le rivage, près de ce qui est aujourd'hui Port Dover, apposèrent les armes de France à sa base avec une inscription déclarant que cette terre

inoccupée appartenait désormais au roi de France.

La narration faite par Galinée de cette importante exploration a été traduite en anglais par le docteur James Coyne, de Saint-Thomas en 1903, sous le patronage de l'Ontario Historical



Croix commémorative qui doit être érigée à Port Dover, Ontario, en remplacement de la croix originale de 1670.

Society, et il y a peu de récits actuels qui décrivent si dramatiquement le courage et l'endurance des premiers explorateurs du Canada. L'endroit de leur séjour sur le creek Black, appelé par Galinée "le paradis terrestre du Canada", a été retracé à la suite des recherches de la Norfolk Historical Society et l'on espère que cet emplacement sera réservé à titre de lieu

historique et qu'un monument convenable y sera érigé.

Dans la préface de la traduction du récit de Galinée, le docteur Coyne a décrit très clairement le caractère de la mission Dollier. Cette mission reçut l'approbation et les encouragements du gouverneur de Courcelles et de l'intendant Talon. Une flottille de sept canots montés par 21 hommes quitta Montréal le 6 juillet 1669, guidés par deux canots de Sénécas. Galinée, qui avait des connaissances en mathématiques et une certaine expérience en cartographie, demanda l'autorisation de se joindre à l'expédition. En cours de route, ils sautèrent les rapides lorsqu'il était possible de le faire, et firent le portage des autres. Après trois mois de voyage ils atteignirent l'emplacement actuel de Port-Dover où ils passèrent cinq mois d'hiver, juste au-dessus du confluent du creek Black et de la rivière Lynn appelée aussi creek Patterson. Au printemps ils s'embarquèrent pour Sault Sainte-Marie et retournèrent à Montréal par la route du Nipissing. Le voyage complet dura 347 jours. La carte de la région dressée par Galinée devint fameuse et son étude constitue une des parties les plus intéressantes de l'ouvrage du docteur Coyne.

Il est encourageant de savoir que ce lieu historique sera commémoré de telle façon que cela suscitera la curiosité et pourra peut-être orienter les études historiques de la jeune génération vers ces chapitres des premières explorations qui donnent à la vie canadienne un caractère de romance.

— o —

Les poètes sont de grands enfants dont le babil, pour plaire, n'a pas besoin d'avoir le sens commun...

NOS PREMIERS RECENSEMENTS

Il y a 235 ans que le premier recensement a eu lieu au Canada. Il fut fait en 1666, sous la direction de l'intendant Talon. La population blanche du Canada, à cette date, était de 3,205 âmes.

Le second recensement, celui de 1667 n'est pas moins important. Il fut fait en septembre et octobre. A cette date, il y avait dans toute la Nouvelle-France 3,918 âmes. C'était le moment où la colonie prenait un vif essor, sous l'impulsion de Colbert et de Talon. L'année suivante, la population était déjà de 6,282, c'est-à-dire qu'elle avait doublé en une année. Il se trouvait 412 soldats établis sur les terres; 1,139 ménages; 3,200 bêtes à cornes. Il y eut en 1679 un troisième recensement plus sommaire. Le quatrième dénombrement fut celui de 1681, alors que la population était de 9,677 âmes et le nombre des familles de 1,568. On comptait 94 chevaux — les premiers avaient fait leur apparition en 1666—8 ânes, 6,657 boeufs, 291 vaches, 572 moutons et 18 chiens. Le dernier du siècle fut fait en 1698. Nous y trouvons les chiffres suivants: Population, 15,399; nombre de maisons, 2,310; nombre d'églises, 62; moulins, 43; chevaux, 684; bêtes à cornes, 10,000; moutons, 994; et porcs, 5,000.

Ces anciennes statistiques peuvent paraître fastidieuses aux yeux de quelques lecteurs superficiels. Mais pour le chercheur, l'économiste et l'historien, elles sont d'une inappréciable valeur.



LE CHENIL



BELLE EXPOSITION CANINE AU FORUM

L'exposition canine qui s'est terminée samedi soir, 16 décembre, au Forum, sous les auspices du "Montreal Kennel Club" avait rassemblé deux cent cinquante chiens représentant les plus belles races d'utilité, de garde, de

pe pour la meilleure chienne Saint-Bernard, 1er prix, "Marquise", à Jos. Bourque, Terre-neuve, 1er prix, "La Fine", Docteur A. A. Etienne. Collies, 1er prix, "Verdun", Paul Lachapelle. Bloodhounds, 1er prix, "Dalhousie", à G. Despatie. Setter Gordon, "Dionne", à J. Bourque, Boston. Terriers, J. R. Constantineau, 1er et 2e prix, 1er



GALOPIN, le vainqueur des Groenendaels.

chasse et de fantaisie. Les juges étaient MM. Bob Ross, Frank Lamb, Amédée Trudeau, P. Maowitz et J. Russell.

La coupe pour le meilleur chien de l'exposition a été adjugée à "Oldene Primus" du Warrior Kennel, c'est un fox terrier à poil rude. Une chienne Airedale, à J. T. Neville, a eu la cou-

prix, "Up Kid", au docteur Archambault. Bouledogue français, "Marquis de Paris", à Madame A. Murphy. Airedales.—Les prix ont été partagés entre le "Northcliffe Kennel", A. R. Stewart, A. L. Stewart et Neville. Fox terriers, moucheté, 1er prix, "Rat trap Model" à J. Shaw. A poil rude, 1er prix et champion, "Oldene Primus",

"Warrior Kennels", les chiens de MM. A. Strachan et W. Ponan ont obtenu plusieurs prix. Bull terriers, 1er prix, "Captain Wizzard", à Walter Houde. Bergers Belges, 1er prix, "Galopin", à Georges Domus. Bergers Alsaciens, 1er prix, "Brands von Folsek" à M. J. T. Bennet. M. E. Rouly exposait deux types superbes de "Bouvier des Flandres", ils méritaient un premier prix.

LE DOBERMAN

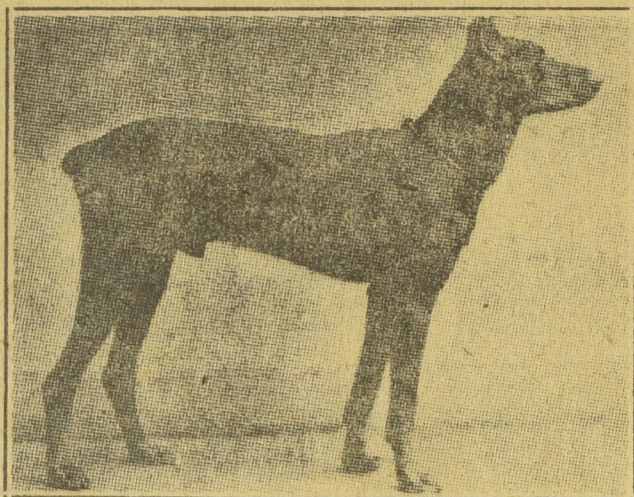
Ce chien très populaire en Amérique, est de création toute récente.

Le Doberman est à poil court, noir et brillant. Sa taille est de 24 à 26 pouces à l'épaule. Poids, 40 à 45 lbs.

CHIENS FRANÇAIS

Le chien Berger des Pyrénées est sans contredit un des plus intelligents de sa catégorie. Originaire de la région des Pyrénées, ce chien ressemble un peu aux anciens Briards et Beaucerons, étant cependant de plus petite taille.

La guerre de 1914 leur a été néfaste, car cette race a payé un large tribut pendant la campagne.



Chien Doberman

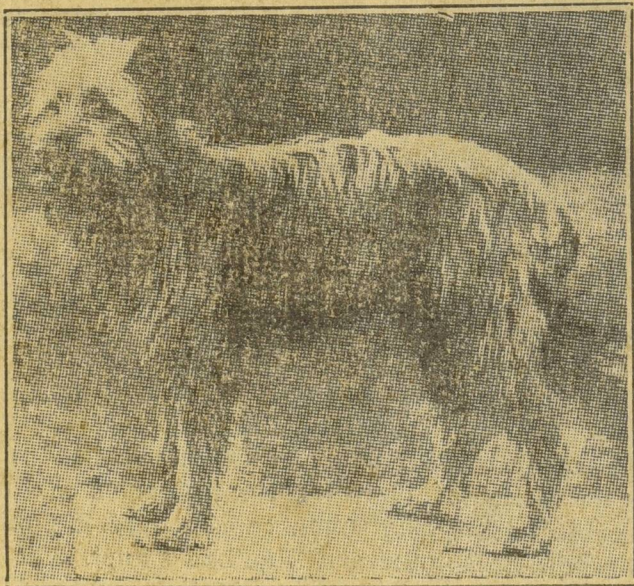
C'est le chien à la mode en Allemagne, comme chien de garde, et chien policier.

Quoique reconnu comme étant de création allemande, il n'en est pas moins avéré qu'il possède du sang français et qu'on s'est servi du Beauceron français pour le créer. Il en possède toutes les qualités, ainsi que l'apparence générale; il ne diffère du Beauceron que par les oreilles, et la queue qu'on lui écourte.

Nulle race française n'a payé plus largement la rançon du sang. Sa couleur est jaune foncé, ou gris, quelquefois noir; poil long, queue bien panachée; taille, 23 à 25 pouces à l'épaule.

Il serait à souhaiter que nos éleveurs soucieux d'élever des belles races d'utilité, importassent quelques sujets de cette race. Pour la garde, la fidélité, ce chien n'a pas son pareil, facile au dressage, on peut en faire un

chien policier de tout premier ordre. Compagnon et gardien des enfants qu'il affectionne, toutes ces qualités d'attaque, de défense et de Police, entraînement pour Exposition et traitement de ses maladies. Beau volume



Chien Berger des Pyrénées

en font un animal qu'on aime toujours à voir chez soi.

A. PLEAU.

Vient de paraître, "LE CHIEN". Son élevage, dressage du chien de garde,

de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix: \$1.25. En vente dans toutes les librairies, ou chez l'auteur, Albert Pleau, 297, rue Drolet, Montréal.

— 0 —

LES GRANDS ANNIVERSAIRES DE 1923

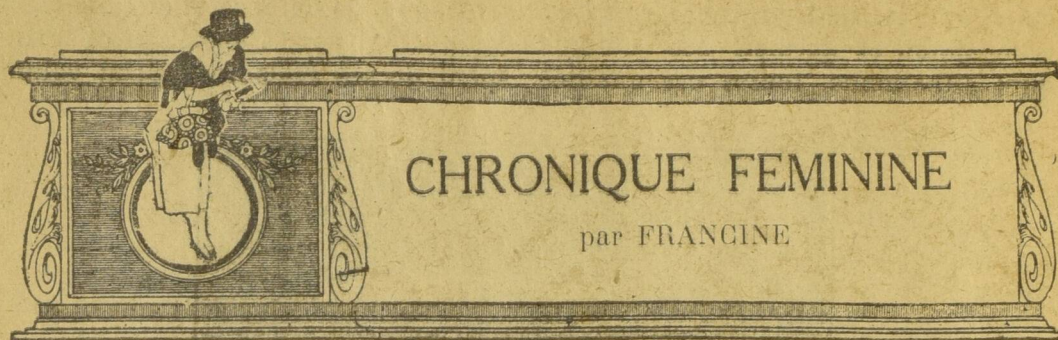
Il y en aura, chroniqueurs, mes confrères!

Les grands, les très grands noms d'abord. Molière mourut le 17 février 1673 (deux cent cinquante ans!); Renan naquit le 27 février 1823 (premier centenaire!); Adam Smith naquit le 5 juin 1723; Pascal le 15 juin 1623; Mathurin Régnier le 21 décem-

bre 1523; Grimm le 26 décembre 1723.

Sans parler — c'est si loin! — du 2,050e anniversaire de la naissance d'Anacréon, le 1,750e de la naissance de Plaute, les 1,950e et 1,900e anniversaire de la mort de Varron et de Pline.

A suivre, bien entendu.



UN COLLIER DE PERLES FAMEUX

Le célèbre collier de perles, exposé au Louvre dans la fondation Thiers, va être enfin vendu au profit des musées. N'est-il pas plus sage, en effet, d'en réaliser la valeur et de l'appliquer à l'achat de véritables oeuvres d'art, plutôt que de laisser dans une vitrine ce collier qui fera infiniment mieux autour du cou d'une jolie femme. Les perles sont faites pour être portées et non pour être enfouies dans les musées, "ces nécropoles de l'art".

C'est justement à propos de ce collier de Mme Thiers que s'éleva naguère une grande discussion de savoir si les perles sont, comme d'aucuns le prétendent, des organismes vivants qui, par le fait qu'ils vivent, sont fatalement condamnés à mourir.

Or, de l'avis des savants et des spécialistes qui intervinrent dans le débat, il semble bien résulter que la croyance populaire sur la vie et la mort des perles ne repose sur rien.

Un joaillier parisien, M. Chaumet, qui a particulièrement consacré ses travaux à l'étude de la perle, dit: "La perle est un corps cristallisé qui est formé de matières organiques et non de matières organisées. La différence entre la matière organisée et la matière organique, c'est que la première est douée de vie et que la seconde est

le produit d'un être organisé vivant. Par conséquent, la perle n'est pas douée de vie, ce qui revient à dire qu'elle est inapte à mourir..."

Cependant la perle subit des modifications suivant qu'on la porte ou qu'on ne la porte pas: elle peut se ternir jusqu'à perdre sa transparence, son éclat. Il semble vraiment alors qu'elle meurt.

Mais ce qui rend le mieux leur brillant aux perles, c'est le contact de l'eau de mer, leur élément vital. On raconte à ce propos que l'infortunée impératrice d'Autriche, Elisabeth, lorsqu'elle quitta son palais de Corfou pour faire en Suisse le voyage dont elle ne devait plus revenir, avait caché dans la mer, sur un point du rivage connu d'elle seule, un merveilleux collier de perles qu'elle possédait. Elle comptait le retirer au retour. Mais on sait qu'elle succomba en Suisse sous le poignard d'un anarchiste. Et malgré les recherches opérées par les pêcheurs de Corfou le long de la côte, le précieux collier n'a pas été retrouvé. La mer garde toujours le secret que la malheureuse impératrice lui confia.

COMMENT PORTEZ-VOUS VOTRE JUPE ?

Vous avez là, sous les yeux, chères lectrices, huit longueurs de robe. De toutes, quelle est celle que vous pré-

férez ? C'est dix longueurs graduées que nous aurions dû mettre, car il est de nos soeurs, parmi les plus légères et les plus audacieuses, qui les portèrent au-dessus des genoux.

Or, vous le savez, depuis l'automne de l'année 1921, il y a un an et demi, les jupes longues sont les seules portées à Paris et à New-York. On n'en voit à Montréal que depuis sept ou huit mois au plus. Ce n'est pas là un reproche, croyez-le bien. Ces changements subits que les grands faiseurs opèrent dans la mode sont coûteux, surtout dans un pays comme le nôtre

robe est descendue sans transition aucune à la cheville. Autant demander aux hommes d'abandonner le pantalon pour porter la culotte. La révolution eût été aussi grande dans le monde masculin chic.

Quels sont comparativement les charmes de la robe courte et de la robe longue ? Difficile à analyser. La jupe courte donnait à la femme une allure vive, jeune, un peu garçonnière, un peu sportive. Au point de vue de l'hygiène et du confort, c'était excellent. Mais comme la jupe longue est plus digne, plus femme !



où toutes les femmes doivent, l'hiver, porter un manteau de fourrure. Or toutes les femmes et jeunes filles peuvent-elles en une année se faire offrir par leurs parents ou par leur mari un manteau nouveau ? Non, cela n'est pas possible et cela explique le peu d'enthousiasme avec lequel la population féminine accepta cette offre. Si encore les couturiers avaient allongé les robes d'un pouce à la fois !

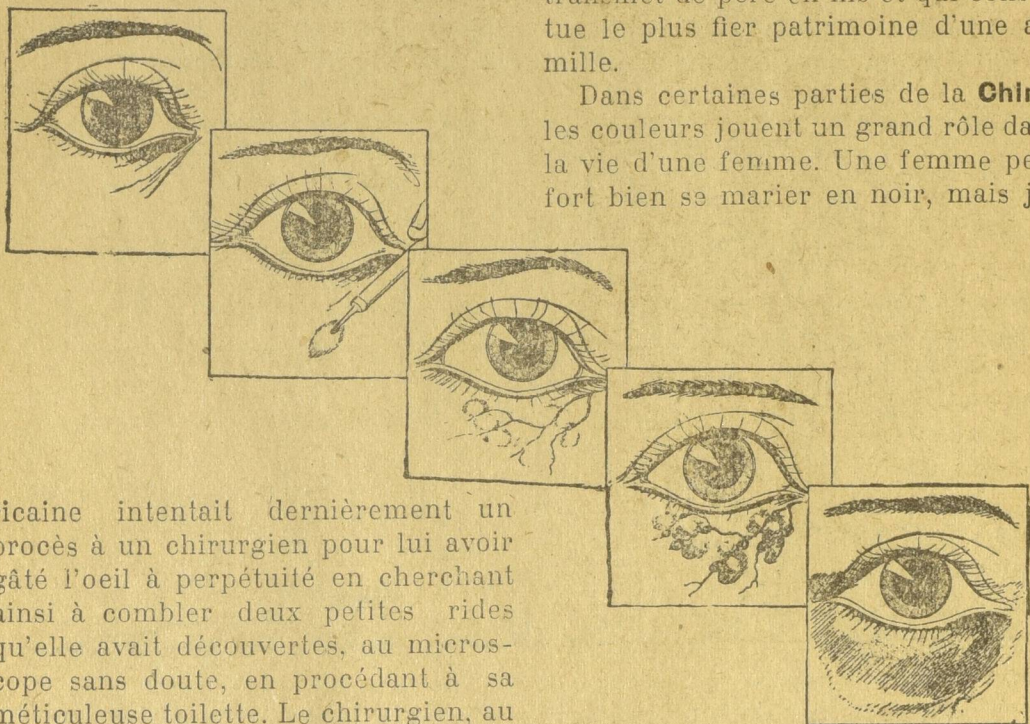
Mais, allez donc demander de la logique à ces gens-là ! Des genoux, la

Portez la jupe longue, chères amies. Mais, par contre, n'allez pas en allongeant vos jupes échancre davantage vos corsages. Le loi de compensation n'est pas applicable dans tous les cas.

GARDEZ VOS RIDES ! SOURIRES INCRUSTES

Le grand souci de toute femme est la conservation de sa beauté. La femme devant sa psyché est un peu comme l'artiste devant son oeuvre. Mais

il est des artistes habiles comme il est des artistes maladroits. Supposez un sculpteur, le ciseau à la main, devant sa selle occupée par une tête de femme. Son oeuvre est terminée; il en est aux retouches. Il surprend tout à coup une ride sous l'oeil droit de cette belle femme qui doit symboliser la jeunesse. En voulant la faire disparaître, il poche l'oeil ou en change même l'expression. C'est ainsi chez les femmes. Une grande actrice amé-



ricaine intentait dernièrement un procès à un chirurgien pour lui avoir gâté l'oeil à perpétuité en cherchant ainsi à combler deux petites rides qu'elle avait découvertes, au microscope sans doute, en procédant à sa méticuleuse toilette. Le chirurgien, au moyen d'une seringue hypodermique, lui injecta de la paraffine sous l'oeil. Les deux rides minuscules se développèrent à la manière des racines, puis de petites taches bleuâtres vinrent se greffer contre ces racines. Finalement, l'oeil était poché comme un oeil au beurre noir. Moralité: Ne réparez des ans que les outrages réparables. L'examen attentif de notre dessin vous en dira encore plus long que cette article.

COMMENT ON SE MARIE A L'ÉTRANGER

La mère **javanaise** commence à imaginer et à coudre la robe de nocces de sa fille, le jour même de sa naissance. La soie tissée est couverte de broderies qui représentent les motifs les plus compliqués, lesquels sont le fruit d'au moins quinze années de travail. Chaque famille adopte pour ces robes un dessin quelconque qui se transmet de père en fils et qui constitue le plus fier patrimoine d'une famille.

Dans certaines parties de la **Chine**, les couleurs jouent un grand rôle dans la vie d'une femme. Une femme peut fort bien se marier en noir, mais ja-

mais en blanc, parce que le blanc est la couleur du deuil. Le jaune est la couleur favorite pour une toilette de nocces, le jaune étant la couleur nationale. Il y a certaines couleurs qu'une épouse et mère de famille ne peut porter. De même, la jeune fille ne peut porter jusqu'à son mariage toutes les couleurs qu'elle aime. Une petite Chinoise renonce à toutes les toilettes qu'elle portait avant son mariage, par-

ce qu'on ne lui permettrait pas de se présenter avec ces robes.

Au **Japon**, la mariée doit avoir plusieurs robes pour le jour de ses noces. Elle commence la célébration du mariage avec un kimono et change à presque toutes les différentes cérémonies. Ces kimonos doivent tous être de couleurs et de dessins différents. Pour la bénédiction du mariage même, une femme de la noblesse ou de la riche bourgeoisie porte une jupe fendue en deux, terminée en traîne, et une sorte de jaquette de cour luxueuse. Elle porte les cheveux sur le dos et tient une épée à la main. Epée ou rouleau à pâte, affaire de civilisation!

La coutume qui veut que toutes les demoiselles d'honneur soient vêtues de la même manière à un mariage tire son origine de très loin, du temps où l'on croyait que de mauvais esprits assistaient aux mariages et causaient toutes sortes d'ennuis aux mariés et à leurs invités. C'est pourquoi le fiancé et la fiancée étaient entourés d'amis de leur âge et de leur sexe, habillés de la même façon, pour embêter les mauvais esprits et les empêcher de distinguer le marié et la mariée de leurs amis.

Au **Maroc**, les filles d'une famille sont censées se marier dans l'ordre chronologique et la chose est très facile, puisque ce sont les parents eux-mêmes qui arrangent les mariages.

Si, pour quelque raison, l'ordre est renversé, les soeurs plus âgées n'ont pas le droit d'assister à la cérémonie de mariage de leur plus jeune soeur.

En **Grèce**, toute femme qui se marie doit être dotée, et si la famille est trop pauvre pour fournir une dot, c'est l'Etat qui s'en charge.

Dans certains pays de l'Orient, les filles à marier sont mises à l'enchère dans un marché public. L'argent payé pour les plus belles sert de dot aux moins belles et naturellement aux plus pauvres.

Dans le pays des Galles, la population reste fidèle à plusieurs vieilles coutumes anglo-saxonnes disparues dans tout le reste du pays. C'est ainsi que là encore la mariée doit être accompagnée d'une forte escorte. Toute une procession l'accompagne, faite d'au moins 50 personnes.

Les invités ne pénètrent dans l'église que quand la bénédiction a été donnée.

ALMANACH DE LA JEUNE FILLE POUR 1923

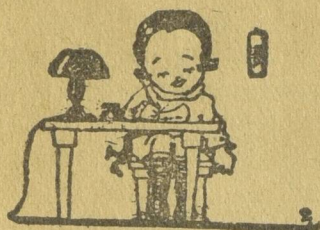
(France-Edition, 19, rue Gazan,
Paris-14), 2 fr. 50

Tous les sujets qui intéressent la jeune fille—et aussi la jeune femme—font l'objet, dans ce nouvel Almanach, de nombreux articles de documentation ou de fantaisie, ornés de magnifiques illustrations.

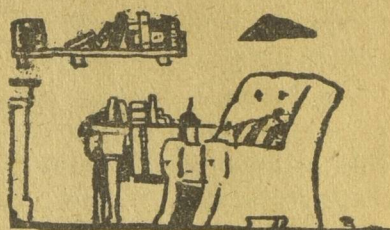
Tout, depuis les Sports féminins et les Carrières et Professions ouvertes à la jeune fille, jusqu'à la façon d'orner la maison et de préparer des gourmandises, tout ce qui fait l'objet des préoccupations féminines, y est traité de main de maître et de la façon la plus attrayante.

Des contes, des saynètes, des poésies, des mots amusants complètent agréablement cet Almanach, vraiment unique en son genre.

Catalogue gratis sur demande à
"France-Edition".



Aux Écoliers et Écolières.



Pour mettre du goût à son travail, pour l'accomplir d'une façon agréable et profitable, il faut, comme l'homme d'affaires, savoir organiser son affaire. Premièrement, il est de toute nécessité de travailler dans un endroit tranquille. Choisissez-vous un bon coin à la maison, et mettez-y une table, une chaise ou un fauteuil confortable ainsi qu'une planche aux livres.

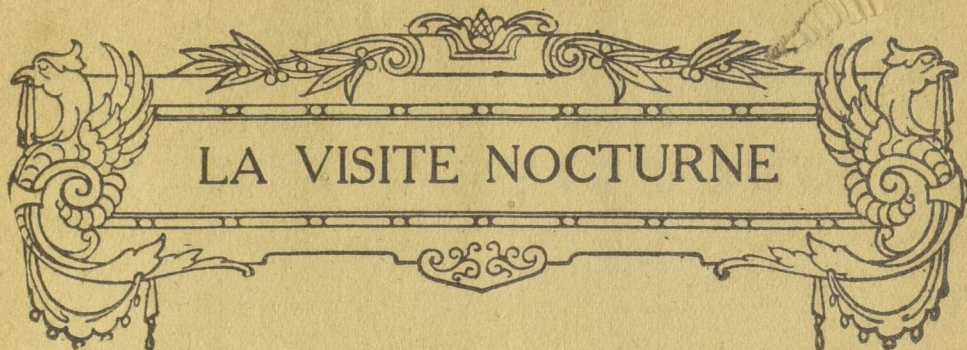
Ayez toujours vos outils sous la main. Que penseriez-vous d'un menuisier ou d'un charpentier qui retournerait à chaque instant à sa boutique pour y prendre un outil, au lieu de les avoir à ses côtés? Il en est ainsi de l'écolier qui ne sait pas s'organiser. Vous perdez un temps précieux si, à chaque instant, il vous faut vous lever, chercher quelque part une feuille de papier, ou vous mettre à la poursuite d'un crayon ou à la chasse d'une petite plume. Mettez tout de suite votre dictionnaire ou vos dictionnaires, si vous faites de l'anglais, ou du latin, ou du grec, ou tout cela à la fois, votre géographie ou vos cartes, votre papier, votre plume, vos crayons, votre règle et vos gommes élastiques, sur votre table de travail. Quant à vos livres, disposez-les sur une tablette à portée de la main, ou encore entre des appuie-livres que vous mettez à un coin de votre table.

Arrangez-vous pour être confortablement assis durant vos heures d'étude. Si votre faux-col est trop étroit,

si vos chaussures vous font mal aux pieds, enlevez tout cela. Mettez-vous à votre aise.

L'éclairage joue aussi un grand rôle dans l'étude. Il faut que la lumière se projette directement sur votre travail. Ces sortes de visière que l'on porte sur les yeux pour les abriter contre une lumière trop vive, se nomment en bon français des "gardevue". C'est une excellente chose à avoir quand la lumière est mauvaise, mais il vaut encore mieux régler votre table de manière à pouvoir vous en passer. La lumière doit se trouver à votre gauche, un peu en avant de vous, de façon à ce que votre tête et votre main ne dessinent pas d'ombre sur votre feuille blanche. Une petite lampe de bureau est en plein l'article qu'il vous faut, parce que c'est sous le halo de l'abat-jour vert, alors que tout le reste de la chambre est enveloppé de ténèbres, que l'on travaille mieux. Ainsi, vous êtes complètement isolé et ne vivez plus que pour votre devoir à faire ou votre leçon à apprendre. L'abat-jour doit être de préférence vert ou jaune. Ne vous servez jamais d'un abat-jour rouge ou orange; c'est très mauvais pour les yeux.

Si vous vous endormez au travail, c'est peut-être que votre chambre est trop chaude ou trop sèche. Pour bien étudier, il faut une température de 65 à 68 degrés.



LA VISITE NOCTURNE

PIECE EN UN ACTE

PERSONNAGES

Arthur Chevalier (35 ans).
Joseph Lefaiivre (45 ans).

Gédéon Choquette (65 ans).
Passe-Partout.

La scène se passe à Montréal dans le bureau d'administration d'une grosse manufacture.

La scène est éclairée par des lumières électriques suspendues au-dessus des pupitres des employés. A droite, une porte; au fond, à gauche, une fenêtre.

Au fond, on voit un coffre-fort apparemment neuf; ici et là, sur la scène des pupitres, des caisiers, quelques chaises, des clavigraphes sur les pupitres.

Au lever du rideau, l'agent Lefaiivre dort sur une chaise. Le vieux Gédéon, le gardien de nuit, entre dans la pièce pour faire sa tournée. (1)

SCENE I

GEDEON, LEFAIVRE

GEDEON.—Eh bien?

LEFAIVRE (sursautant).—Vous m'avez fait peur.

GEDEON.—Craignez rien, c'est moi.

LEFAIVRE.—Vous faites votre tournée?

GEDEON.—J'ai fini.

LEFAIVRE.—Rien de nouveau?

GEDEON.—Rien.

LEFAIVRE.—Vous êtes bref.

GEDEON.—C'est ma manière.

LEFAIVRE.—Ça n'a pas l'air de vous plaire beaucoup de nous voir ici?

GEDEON.—Ça ne me plaît pas. C'est moi qui suis le gardien de nuit, ici, c'est à moi à voir si tout va bien. De vous voir ici, comme ça, ça me

fait l'effet comme si on manquait de confiance en moi.

LEFAIVRE.—Vous? Allons donc, qu'est-ce que vous pourriez faire en cas d'alerte?

GEDEON.—Vous verriez.

LEFAIVRE.—Vous ne nous aimez pas, hein, père Gédéon?

GEDEON.—Non, je ne vous aime pas, et je ne vous l'envoie pas dire. Je ne puis pas faire un pas sans rencontrer un agent dans la place. En haut, il y a un agent qui fume sa pipe, les pieds sur le bureau du patron. Dans la cave, il y en a d'autres qui jouent aux cartes. Dans les métiers à tisser, on en trouve d'autres, et dans tous les départements on ne voit que des agents, des agents et des agents encore. Combien diable êtes-vous?

LEFAIVRE.—Nous sommes vingt-cinq.

GEDEON.—Vingt-cinq agents pour attraper un homme, alors que je pourrais faire l'affaire tout seul.

LEFAIVRE.—Vous vous vantez, père Gédéon.

GEDEON.—D'abord ne m'appellez pas : "père Gédéon". J'ai jamais gardé les cochons avec vous. Donnez-moi seulement la chance de mettre la main au collet de mon homme et je ne vous dis que cela.

LEFAIVRE.—Vous aurez peut-être votre chance avant longtemps.

GEDEON.—Et je ne la laisserai pas passer. (Changeant subitement d'idée.) Croyez-vous qu'il viendra?

LEFAIVRE.—Il viendra sûrement.

GEDEON.—À minuit?

LEFAIVRE.—À minuit sonnant.

GEDEON.—C'est ce qu'il a écrit sur la lettre.

LEFAIVRE.—Vous vous en souvenez de sa lettre?

GEDEON.—Oui, mot à mot : Messieurs. Les journaux ont annoncé que vous aviez acheté un coffre-fort à l'épreuve des voleurs. Laissez-moi vous dire qu'il n'y a aucun coffre-fort à mon épreuve. Pour vous convaincre de ce que j'avance, je serai chez vous à minuit, dans la nuit de jeudi à vendredi. Bien à vous, Messieurs, Passe-Partout.

LEFAIVRE.—C'est admirable.

GEDEON.—Oui. Comme post-scriptum il y avait : "Placez votre coffre-fort dans une grande pièce, car l'atmosphère est infecte dans la cave."

LEFAIVRE.—Il peut venir, nous l'attendons. Ne tremblez pas, père Gédéon, nous sommes là.

GEDEON.—C'est de vous voir là qui me fait trembler. Ah ! Si j'étais tout seul.

(La porte s'ouvre vivement et un homme pénètre dans la pièce).

SCENE II

CHEVALIER, GEDEON, LEFAIVRE (2)

LEFAIVRE.—Qui êtes-vous ?

CHEVALIER.—Le détective Chevalier, du Service Secret.

GEDEON (entre les dents).—Bon. Encore un autre.

LEFAIVRE (se présentant).—Joseph Lefaire, monsieur le détective, Joseph Lefaire du vingtième district.

CHEVALIER (montrant Gédéon).—Qui est cet homme ?

GEDEON.—Moi ? Je suis le gardien de nuit de la manufacture ; voilà trente ans que je suis...

CHEVALIER.—Très bien, laissez-nous.

GEDEON (en sortant).—Si c'est pas malheureux.

SCENE III

CHEVALIER, LEFAIVRE (3)

CHEVALIER.—Combien êtes-vous d'hommes ?

LEFAIVRE.—Vingt-cinq.

CHEVALIER.—Où sont-ils placés ?

LEFAIVRE.—Cinq sur le toit, cinq dans la cave, huit à l'étage de dessus, quatre dans les métiers à tisser, deux dans l'administration et moi ici.

CHEVALIER.—Quels sont les ordres ?

LEFAIVRE.—Ne laisser pénétrer personne.

CHEVALIER.—Et s'il réussit à entrer ?

LEFAIVRE.—Lui laisser ouvrir le coffre-fort.

CHEVALIER.—Très bien.

LEFAIVRE.—Il y a mille dollars en billets numérotés dans le coffre-fort.

CHEVALIER.—J'ai donné mes ordres. Tout va bien. Maintenant, cette pièce ?

LEFAIVRE.—J'ai tout visité.

CHEVALIER.—Le ienêtre ?

LEFAIVRE.—Trop haute.

CHEVALIER.—Combien d'hommes sous la fenêtre ?

LEFAIVRE.—Quatre agents, détective.

CHEVALIER.—Les murs ?

LEFAIVRE.—Aucune issue.

CHEVALIER.—Le plancher ?

LEFAIVRE.—Aucune trappe.

CHEVALIER (devant le coffre-fort).—Et voici le coffre-fort ?

LEFAIVRE.—Oui, monsieur.

CHEVALIER.—À l'épreuve des voleurs ?

LEFAIVRE.—On le dit.

CHEVALIER.—Et Passe-Partout s'imaginer à traverser le cordon d'agents que nous avons placé et à ouvrir ce coffre-fort.

LEFAIVRE.—Croyez-vous qu'il viendra ?

CHEVALIER.—S'il viendra ? Il viendra.

LEFAIVRE.—Mais pourquoi la police recherchera-t-elle cet homme ?

CHEVALIER.—Lefaire ? Depuis combien de temps êtes-vous dans la police ?

LEFAIVRE.—Depuis neuf ans, monsieur le détective.

CHEVALIER.—Et vous n'avez pas encore appris à obéir sans comprendre ? (allant à la porte et appelant.) Eh, gardien, venez ici ?

SCENE IV

GEDEON, CHEVALIER, LEFAIVRE (4)

(Le gardien apparaît sur le seuil de la porte.)

GEDEON.—Oui, monsieur.

CHEVALIER.—Vous allez vous placer à l'extérieur de cette porte et je ne veux pas que vous bougiez sous aucun prétexte. Vous me comprenez bien ?

GEDEON.—Oui, monsieur. (en sortant.) Il est fou.

SCENE V

CHEVALIER, LEFAIVRE (5)

CHEVALIER (il ferme la porte à clef.) Tout va bien. (Il sort de sa poche du fil et une bou-

gie. Il place le fil à la porte, après la poignée et la gâche de la serrure et fait tenir le fil avec la cire de la bougie qu'il a allumée. Lorsque tout est fini:) Vous voyez ceci, agent Lefaiivre?

LEFAIVRE.—Oui, monsieur.

CHEVALIER.—Personne ne peut ouvrir cette porte sans casser le fil.

LEFAIVRE.—Oui, monsieur.

CHEVALIER.—Placez-vous là. Devant cette porte. (6) La main sur la poignée. Maintenant ne quittez cette place que sur mon ordre.

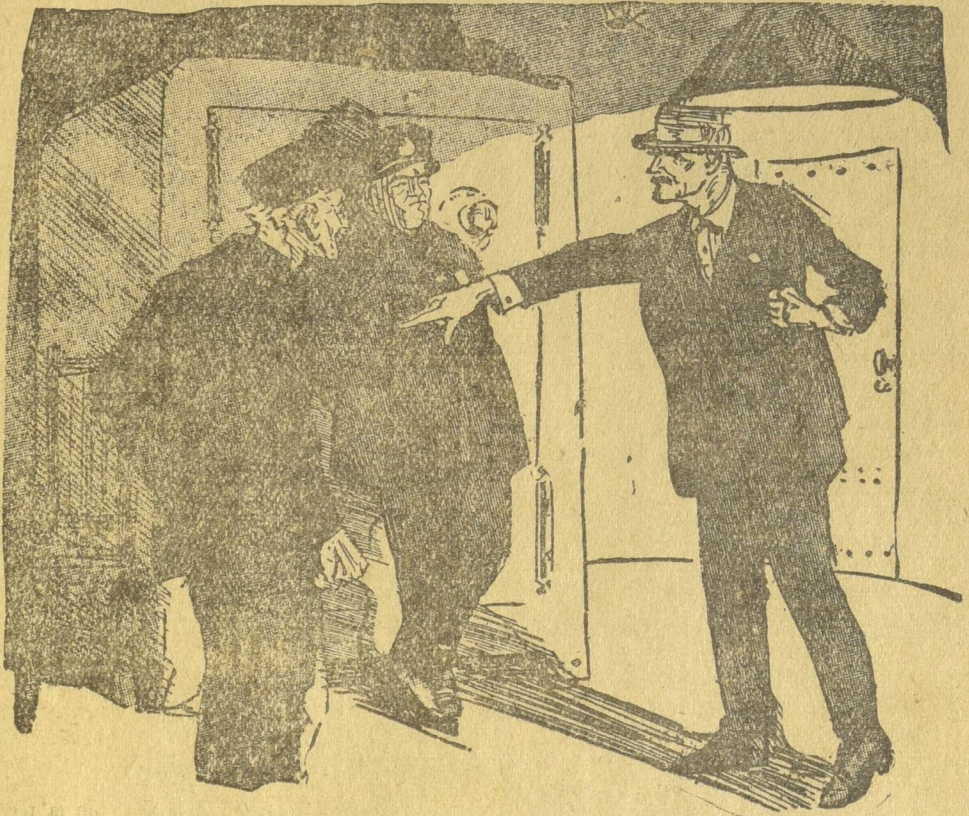
CHEVALIER.—Mais les lumières ne se sont pas... (Il s'interrompt vivement.) Chut.

(On entend un bruit sourd. Lefaiivre tremble comme une feuille.)

SCENE VI

(Cette scène se joue à l'obscurité, on voit à peine les personnages.)

LA VOIX DE PASSE-PARTOUT.—Bonjour, monsieur le détective. Je savais vous rencontrer ici ce soir.



LEFAIVRE.—Bien, monsieur.

CHEVALIER.—Vous entendez bien: Que sur mon ordre.

LEFAIVRE.—J'ai bien entendu.

CHEVALIER.—Maintenant, je vais inspecter les murs.

(Chevalier inspecte minutieusement le mur. Tout à coup les lumières s'éteignent.)

CHEVALIER.—Vous avez tourné le commutateur?

LEFAIVRE.—Non, monsieur, je n'y ai pas touché.

(Un éclair sur le coffre-fort. C'est Passe-Partout qui travaille.) (7)

LA VOIX DE CHEVALIER (ironiquement).—Croyez-vous réussir?

PASSE-PARTOUT.—Parfaitement. J'ai déjà réussi plus difficile. (Un temps.) Dites donc, détective?

CHEVALIER.—Oui.

PASSE-PARTOUT.—N'ai-je pas déjà entendu votre voix?

CHEVALIER.—Probablement.

PASSE-PARTOUT.—Vous êtes le détective Chevalier, n'est-ce pas?

CHEVALIER.—Lui-même.

PASSE-PARTOUT.—Du Service Secret?

CHEVALIER.—Oui.

PASSE-PARTOUT.—C'est flatteur pour moi, on fait bien les choses. (Un éclair.) Et vous, agent, qui êtes-vous?

LEFAIVRE.—Agent Lefavre, vingtième district.

PASSE-PARTOUT.—Je comptais au moins sur un sergent, et on m'envoie un simple agent pour s'emparer de moi.

LEFAIVRE.—Nous sommes vingt-cinq dans la manufacture.

PASSE-PARTOUT.—Ah! C'est bien mieux. (Ironiquement.) Ainsi, vous avez réussi à mettre la main sur moi?

LEFAIVRE.—Vous l'avez dit.

PASSE-PARTOUT.—Et vous, détective, qu'en pensez-vous?

CHEVALIER (calme).—Nous vous tenons.

PASSE-PARTOUT.—En vérité. (Un temps.) Comment va votre femme, détective?

CHEVALIER.—Très bien, je vous remercie.

PASSE-PARTOUT.—Pas la peine. (Eclair.) Enfin.

LEFAIVRE.—Qu'est-ce que c'est?

PASSE-PARTOUT.—Ce coffre-fort est excessivement facile à ouvrir, messieurs. Je ne vous fais pas mes compliments.

LEFAIVRE.—C'est le temps, détective.

CHEVALIER.—Non, pas encore, idiot.

PASSE-PARTOUT.—Oh, ne lui dites pas de vilains mots, détective.

CHEVALIER.—Ne quittez pas la porte, agent Lefavre.

LEFAIVRE.—Bien, monsieur.

PASSE-PARTOUT.—Vous me l'ouvrez donc ouvrir le coffre-fort?

CHEVALIER.—Oui.

PASSE-PARTOUT.—...et m'emparer des billets qu'il contient.

CHEVALIER.—Oui.

PASSE-PARTOUT.—Vous ne m'arrêterez qu'après?

CHEVALIER.—Oui.

PASSE-PARTOUT.—Ce n'est pas encore fait.

CHEVALIER.—C'est ce que nous verrons.

PASSE-PARTOUT.—En attendant, ouvrons. Qui donc prétendait que ce coffre-fort était à l'épreuve des voleurs?

CHEVALIER.—Vous ne le croyez pas?

PASSE-PARTOUT. (Ouvrant le coffre-fort).—Non.

LEFAIVRE.—Il est temps, détective.

CHEVALIER.—Une seconde.

PASSE-PARTOUT.—Alors vous allez m'arrêter?

CHEVALIER.—Aussi certain que vous êtes là. Croyez-vous que vous pourrez échapper et sortir de nos mains?

PASSE-PARTOUT.—Je le crois. (Un temps pendant lequel Passe-Partout travaille dans le coffre-fort.) Ça va bien, j'ai les billets. Sortons.

CHEVALIER (à Lefavre).—Vite, les lumières.

LEFAIVRE (quitte la porte et va au commutateur.) Le commutateur ne fonctionne plus.

CHEVALIER.—Alors votre lanterne sourde, vivement.

LEFAIVRE (braquant sa lanterne sur le commutateur).—Les fils ont été coupés, détective.

(Il joint les fils rapidement. La lumière se fait. Le coffre-fort est défoncé, la porte est à terre. Chevalier et Lefavre sont seuls dans la pièce.)

CHEVALIER.—Où est-il?

LEFAIVRE (cherchant partout).—Mais... je l'ai vu... de mes yeux...

CHEVALIER.—Oui, moi aussi, mais où est-il passé?

LEFAIVRE.—Il faut qu'il soit dans la pièce. (8)

CHEVALIER (courant à la porte).—Le fil n'a pas été cassé. (Il essaie d'ouvrir la porte.) La porte est encore fermée à clef. (Les deux hommes cherchent nerveusement.) Il ne peut pas avoir quitté la pièce. C'est impossible.

LEFAIVRE (découragé).—Il n'est pas ici.

CHEVALIER.—Il doit y être. Il faut qu'il y soit. (Il regarde partout; inspecte les murs, la fenêtre, puis, regarde l'agent Lefavre bien en face.) Vous êtes certain qu'il n'est pas ici?

LEFAIVRE.—Oui, monsieur.

CHEVALIER.—Alors, où est-il passé? Il ne s'est pas évanoui dans l'air, n'est-ce pas?

LEFAIVRE.—Non, monsieur.

CHEVALIER.—Avez-vous lâché la poignée de la porte?

LEFAIVRE.—Bien, je...

CHEVALIER.—Répondez à ma question?

LEFAIVRE.—Une seule seconde, monsieur, pendant qu'il était ici; et...

CHEVALIER.—Une seconde, cela lui a suffi.

LEFAIVRE.—Mais le fil n'est pas cassé.

CHEVALIER.—Vous dites? (Changeant subitement d'expression et avec une suspicion soudaine.) Vous croyez au fil, vous?

LEFAIVRE. — Mais...

CHEVALIER. — Oh, pas de réticences, répondez.

LEFAIVRE. — Que voulez-vous dire?

CHEVALIER. — Vous allez le savoir. (Il ouvre la porte.) Eh, gardien, venez ici.

GEDEON. — Oui, monsieur.

SCÈNE VII

GEDEON, CHEVALIER, LEFAIVRE (9)

CHEVALIER. — Entrez. (Gédéon entre, Chevalier ferme la porte à clef derrière lui).

GEDEON (inquiété). — Il n'est pas venu?

CHEVALIER. — Il n'est pas venu? Il est venu et il est reparti. Voyez.

GEDEON (voyant le désordre de la pièce). — C'est pas Dieu possible.

CHEVALIER. — Ici, il n'est pas temps de larmoyer. Vous êtes resté à cette porte?

GEDEON. — Oui, monsieur.

CHEVALIER. — Vous ne l'avez pas quittée un seul instant?

GEDEON. — Non, monsieur.

CHEVALIER. — Vous mentez.

GEDEON. — Comment?

CHEVALIER. — Vous mentez. N'essayez pas cela avec moi. L'homme est venu ici et il en est sorti. Il n'existe pas d'autres issues que cette porte. Maintenant, pourquoi après l'avoir laissé entrer l'avez-vous laissé sortir? Pourquoi? La vérité, vivement.

GEDEON. — Je jure, monsieur, que...

CHEVALIER. — La vérité, je veux la vérité.

GEDEON. — L'homme n'est pas passé par cette porte.

CHEVALIER. — Il n'est pas passé par cette porte? Eh bien, ça ne se passera pas comme cela. Donnez-moi votre revolver. (Gédéon obéit). Tendez les mains. (Chevalier passe les menottes aux mains de Gédéon.)

GEDEON. — Monsieur le détective, je jure que...

CHEVALIER. — Assez. (Lui indiquant une chaise au fond.) (10) Allez vous asseoir et ne bougez plus... Maintenant, à nous deux, agent Lefaiivre. Avez-vous l'intention de dire la vérité?

LEFAIVRE. — Mais, monsieur, il n'a pas fait...

CHEVALIER. — Je ne vous demande pas ce qu'il n'a pas fait, mais ce qu'il a fait. Qu'avez-vous à répondre à ma question?

LEFAIVRE. — Rien, monsieur.

CHEVALIER. — Eh bien, je vais vous dire, moi, ce qui s'est passé. Vous avez arrangé l'affaire tous les deux avec lui. Vous êtes deux complices de

Passe-Partout. Oh, ne protestez pas, ce n'est pas à moi que vous allez montrer mon métier. Vous avez profité de l'obscurité pour enlever le fil à la porte, puis vous l'avez aidé à sortir... oui, tous les deux, après quoi, vous avez remis le fil en place. Voilà ce que vous avez fait.

LEFAIVRE (désespéré). — Je n'ai pas fait cela, monsieur le détective.

CHEVALIER. — N'essayez pas de me donner le change. Agent Lefaiivre vous êtes sous arrêt. Donnez-moi votre revolver... vos menottes. (Lefaiivre obéit, Chevalier lui passe les menottes aux mains). Maintenant à nous trois. Comment vous aviez ce voleur sur la main et vous l'avez laissé s'échapper. Et voilà neuf ans que vous êtes dans la police. Eh bien, permettez-moi de ne pas vous féliciter, agent Lefaiivre, vous vous êtes fait rouler comme un enfant. Pauvre imbécile. Passe-Partout. Le connaissez-vous, Passe-Partout? Le connaissez-vous? Eh bien, regardez, vous l'avez devant vous. Passe-Partout, c'est moi. (Il enlève ses faux sourcils et sa fausse moustache, puis contrefaisant sa voix comme tout à l'heure): "Comment va votre femme, détective?" "Bien, je vous remercie." Vous ne me connaissiez pas ce talent de ventriloque, agent Lefaiivre? Maintenant, adieu, mes respects à vos chefs.

(Chevalier sort après avoir fermé la porte derrière lui.)

SCÈNE VIII

LEFAIVRE, GEDEON (11)

LEFAIVRE (après un temps). — Ce que j'aimerais à savoir, c'est: qui est-ce qui nous croira lorsque nous leur raconterons cela.

(Gédéon et Lefaiivre sont écrasés sur leur chaise pendant que la toile tombe.)

FIN.

Pour faciliter à nos jeunes gens la tâche de monter cette pièce, nous avons fait, à leur intention, une mise en scène excessivement simple et que tous les amateurs de théâtre comprendront facilement.

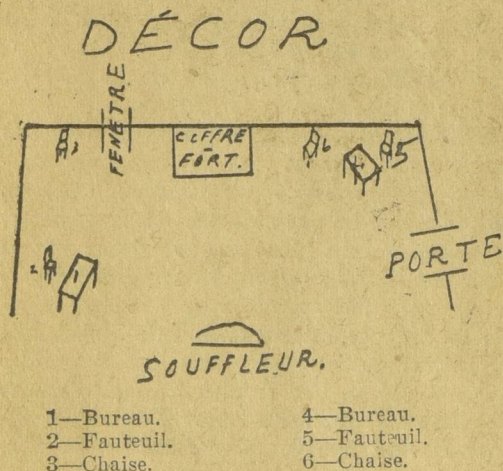
Nous avons adopté la méthode française, qui est la meilleure, et nous avons donné les positions de gauche à droite, en se servant de la gauche du public.

Les artistes devront toujours se souvenir que, sur la scène, leur gauche devient leur droite et leur droite leur gauche.

Une bonne mise en scène d'une pièce est aussi importante au théâtre que des rôles bien sus. Qu'on ne l'oublie pas.

Cette pièce est une primeure, elle n'a jamais été jouée, ni publiée.

Nous espérons que les lecteurs de "La Revue Populaire" nous sauront gré de tout ce que nous faisons pour leur plaisir.



MISE EN SCÈNE

(1) Au lever du rideau, Lefaiivre est assis et dort sur le fauteuil marqué 2 sur notre décor. Gédéon entre. Position: Lefaiivre, 1; Gédéon, 2.

(2) Chevalier passe devant Gédéon et vient au centre. Position: Lefaiivre, 1; Chevalier, 2; Gédéon, 3.

(3) Position: Lefaiivre, 1; Chevalier, 2.

(4) Position: Lefaiivre, 1; Chevalier, 2; Gédéon, 3.

(5) Position: Lefaiivre, 1; Chevalier, 2.

(6) Lefaiivre traverse la scène et va à droite. Position: Chevalier, 1; Lefaiivre, 2.

(7) Cette scène doit se jouer dans l'obscurité la plus complète. Les éclairages sont produits par un fil, connecté à une batterie sèche qui est dans la poche de l'interprète, et une plaque d'acier placée au préalable sur la porte du coffre-fort. Les artistes, dans cette scène, doivent être excessivement nerveux.

(8) Lefaiivre est venu légèrement au centre de la scène. Chevalier passe devant lui. Lefaiivre gagne la gauche. Position: Lefaiivre, 1; Chevalier, 2.

(9) Lefaiivre 1; Chevalier, 2; Gédéon, 3.

(10) Gédéon va s'asseoir sur la chaise marquée 6 sur notre plan du décor.

(11) Position: Lefaiivre, 1; Gédéon, 2.

Montez cette pièce, messieurs les amateurs d'art dramatique, montez cette pièce qui ne nécessite qu'un seul costume, celui de l'agent Lefaiivre, et un décor que vous trouverez dans toutes les salles académiques des collèges, et je vous garantis que vous obtiendrez un très grand succès.

UNE OPERATION MODERNE IL Y A 1,500 ANS

On pratique en pathologie un procédé par lequel, dans les cas sérieux de pneumonie, une incision est faite dans les poumons pour y permettre l'entrée de l'air. Ce procédé a naturellement un nom barbare, comme tous ceux qui composent le savoureux glossaire médical, "le pneumothorax artificiel". C'est là, du moins à ce qu'il semble, un traitement très moderne, mais le docteur A. K. Krause découvre tout à coup que le savant Hippocrate, le plus grand médecin de l'antiquité grecque avec son confrère Galien, avait enseigné cette pratique dans la formule suivante:

"Si cette affection résulte d'une blessure ou, comme il arrive souvent, d'une incision pour empyème, on doit fixer un tube à une vésicule ou ampoule, emplir d'air l'ampoule et faire pénétrer ainsi l'air dans l'intérieur de la poitrine. En plus, on doit placer au milieu une sonde d'étain et l'avancer graduellement. C'est par cette méthode que vous obtiendrez, ô mes frères en la docte science thérapeutique, les meilleurs résultats."

— 0 —

LES JUGES VALLIÈRES ET ROLLAND

Un jour, on montrait au juge Rolland le portrait du juge Vallières:

—C'est beau, dit Rolland, mais ce n'est pas ressemblant.

Peu de temps après, l'hon. Rolland ayant montré à l'hon. Vallières son portrait qu'il venait de faire prendre chez Hamel:

—Ah! dit Vallières, c'est ressemblant, mais ce n'est pas beau.

Les petites misères de Rodolph Valentino

La compagnie pour laquelle il tourne ces films qui font l'admiration de toutes les petites filles du continent, maltraite Valentino et lui paie un salaire dérisoire. — On l'arrache des bras de sa femme. — Des détectives le suivent partout, avec lesquels il est forcé d'échanger des balles de revolver.

Pleurez, doux alycons ! Doux alycons, pleurez ! Pleurez aussi, vous toutes, petites et grandes filles qui avez donné votre cœur et toutes vos pensées à ce jeune et beau séducteur ! Rodolph Valentino est l'homme le plus malheureux de la terre. Combien d'autres à sa place eussent trouvé dans l'admiration de toutes les blondes, les brunes et les rousses du monde le bonheur parfait. L'intérêt que vous lui portez, au détriment de votre cavalier qui rapplique fidèlement auprès de vous tous les soirs de veillée, ne soulage en rien son infortune. Le mariage qu'il vient de contracter avec la femme de son rêve, au lieu de lui procurer les consolations qu'il en attendait, ne fait qu'augmenter encore son malheur, non pas qu'il soit malheureux par cette femme, mais parce que cette femme est malheureuse à cause de lui. Comment expliquer tout cela ? Rien de plus simple. Rodolph Valentino est, depuis quelques mois, persécuté par ses directeurs.

Sur l'écran, ce jeune dieu au troublant regard et aux cheveux cirés, n'a qu'à se laisser aimer en souriant. Mais la belle insouciance et la gaieté qu'il

y montre sont factices. Dans la vie privée, ce beau jeune homme est triste comme un jour passé à Montréal sans incendie.

Son traitement est trop maigre et ses directeurs sont si mesquins avec lui et si cruels envers sa femme, sa troisième femme, s'il vous plaît, la belle Mlle Hudnut, que sa vie est pratiquement gâtée. Ses directeurs ne consentent même pas à affranchir les centaines et centaines de lettres et photographies qu'il expédie chaque jour à ses admiratrices de tous les coins du globe.

Les malheurs de Rodolph feraient verser des larmes sincères à un crocodile. Le croirait-on ! il est constamment épié et suivi par des détectives.

Au cours du procès que Valentino a intenté à ses directeurs pour faire redresser son traitement et les obliger à user de plus d'égards envers lui, il fit la déclaration suivante, touchant le tournage du film "Sang et Sable" qui a fait salle comble à Montréal, il y a quelques mois : "Mes directeurs me donnèrent pour toute loge ou cabinet de toilette un petit coin d'atelier, entouré de trois paravents seulement, un côté ouvert au jour et pas de couverture. Le soleil, le brûlant soleil du sud entraînait dans cette loge comme si j'eusse été perdu au milieu du désert et me brûlait la peau et chauffait tellement mon siège que je ne pouvais m'asseoir dessus. Les costumes que je portais ne me permettant pas de porter de sous-vêtements, je me trouvais complètement nu à chaque change-

ment de costumes. Pas de plancher non plus, de sorte que je me tenais les pieds dans le sable. Au lieu de la grande glace que l'on donne aux artistes pour leur toilette, je n'avais qu'un tout petit miroir. Au lieu d'un fauteuil, c'est un vulgaire baril qu'on m'avait donné, sur lequel d'ailleurs je ne pouvais tenir. Dans les entr'actes, dans les heures de pose, j'étais obligé pour m'étendre un peu et me remettre de mes fatigues, d'aller mendier l'hospitalité de quelque autre artiste mieux partagé qui avait un canapé dans sa loge. Mon costume de toréador pesait cinquante livres et m'écorçait la peau. Cependant, j'avais besoin de toute ma force et de tout mon courage, car il me fallait en user largement dans mes combats avec le taureau."

Valentino s'imaginait qu'en vertu même de son contrat, il tournerait au moins un film par année à New-York et aussi que ses frais de voyage ainsi que ceux de sa femme lui seraient payés de cette ville à Hollywood. Il pensait bien qu'on lui donnerait six semaines au moins de vacances par année pour aller à New-York consulter les bibliothèques sur les costumes et les usages des gens qu'il aurait à personnifier, pour voir les musées, assister aux concerts et observer sur le vif les habitudes et les modes de ses contemporains. Au lieu de cela, il est enterré à l'année dans une petite ville où il n'y a que des cottages d'artistes, des ateliers et des établissements de compagnies cinématographiques.

D'après Valentino, cette clause était aussi portée dans son premier contrat: "La compagnie s'engage à fournir à l'artiste, à ses propres frais, toutes les photographies dont celui-ci aurait besoin pour distribuer et ré-

pondre à toutes les lettres de ses admirateurs".

Mais Valentino, avant de signer son contrat, n'en avait pas complètement lu le libellé, ce qui était élémentaire. Il en souffre aujourd'hui; il sera plus avisé et plus prudent la prochaine fois.

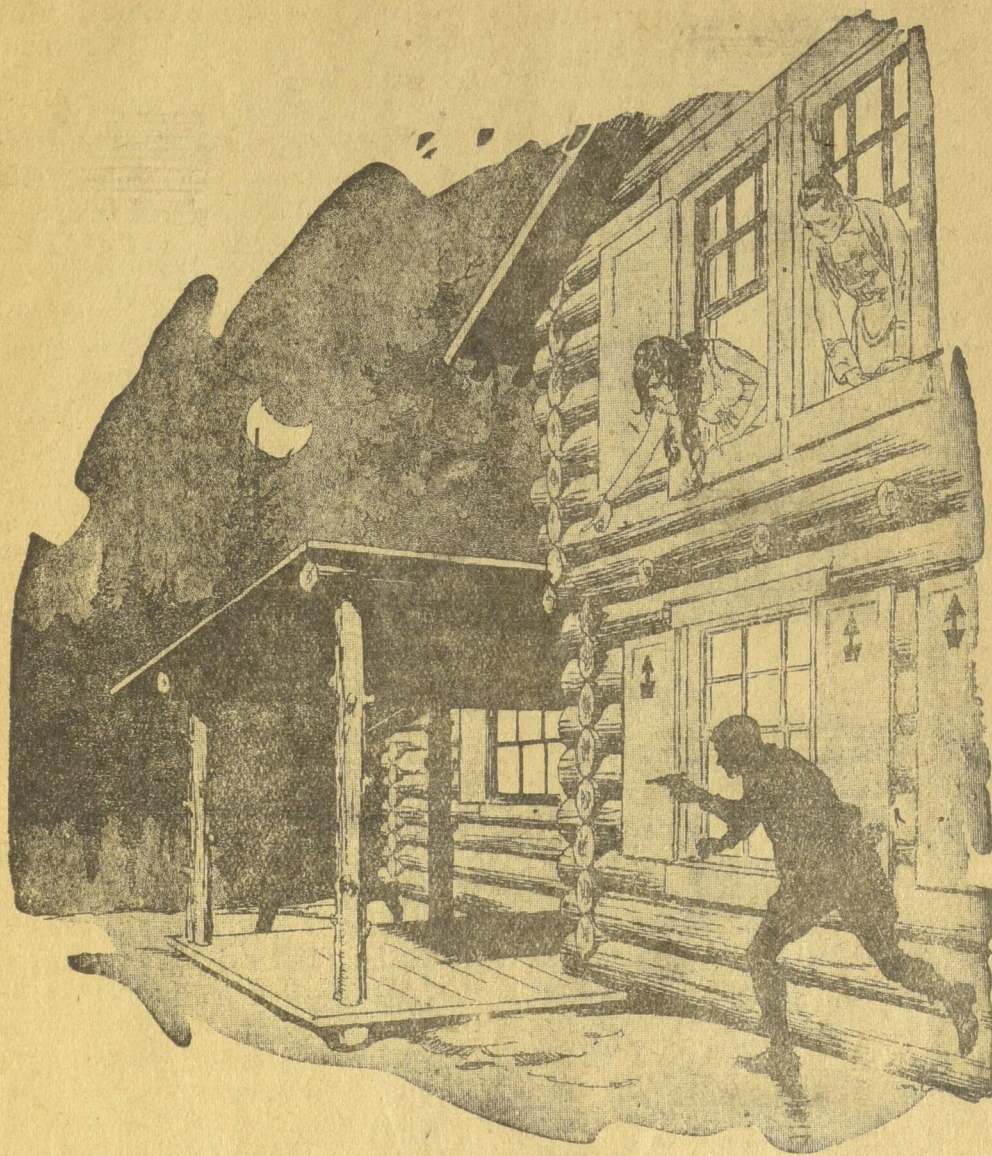
Un artiste a à coeur de recevoir beaucoup de lettres et beaucoup de demandes de photographies et d'y répondre. Plus il reçoit de lettres, plus il sent que sa popularité est grande. Faisant la chose à ses propres frais, cela lui coûte actuellement \$200 par semaine pour payer l'impression de ses photographies et l'expédition de ses réponses. Il prévoit même, le nombre augmentant toujours, que dans quelques semaines, il lui en coûtera \$500 par semaine.

Aussi, Valentino se plaint qu'il était interdit à ses amis de le visiter pendant qu'il était au travail, que son agent de publicité ne pouvait même pas s'occuper de sa réclame pendant cette période.

C'est pourquoi Valentino se plaint que de tous les artistes du cinéma, il est celui dont la réclame soit la plus pauvre. Il considère comme une insulte qu'on lui accole chaque fois qu'un de ses films est présenté au public un ou deux noms de femmes, comme ceci par exemple: Rodolph Valentino, dans "Sang et Sable", avec Lila Lee et Nita Naldi. Il n'admet pas qu'on mentionne ainsi sur les affiches les noms des actrices qui jouent avec lui. Est-ce manquer de chevalerie?

Mais ce n'est pas tout. Valentino a bien d'autres griefs contre sa compagnie.

On se rappelle que Valentino a épousé dernièrement Natacha Rambova, alias Winifred Shaughnessy ou



Sous les yeux de Valentino et de sa femme une lutte terrible s'engagea entre les deux hommes.

Winifred Hudnut, fille adoptive du riche parfumeur Hudnut.

Les autorités judiciaires arrêteront Valentino sur une accusation de bigamie pour le relâcher ensuite. A cette occasion, ses directeurs lui laissèrent entendre qu'il préférerait le voir célibataire que marié. Ils se firent aussi ti-

rer l'oreille avant de cautionner pour lui. Le compagnie ne voulut pas voir la nouvelle femme de Valentino dans son entourage. Elle lui laissa entendre en termes à peu près polis qu'il serait préférable qu'elle allât rendre visite à ses parents et laissât travailler son mari en paix!

Et voici quelque chose de plus mélodramatique. Nous avons dit que Valentino avait été suivi par des détectives et qu'il se plaignait de cette surveillance étroite comme de la pire offense qu'on lui eût fait.

Il avait accompagné sa femme dans le camp de la famille Hudnut, situé dans les Adirondacks. Mais à ce sujet, comme sur les commencements obscurs et difficiles de Valentino, laissons parler son meilleur ami, artiste de cinéma et directeur de compagnie, Douglas Gerrard: "Je connus Valentino en 1917, dit-il, alors qu'il était parfaitement inconnu à Los Angeles. On me dit simplement de lui que c'était un artiste pauvre qui payait ses dettes. La chose me parut si extraordinaire que je me mis tout de suite d'amitié avec lui. Il parlait si mal l'anglais, à part cela, et avait tellement de difficultés à trouver un emploi que je le pris en pitié. Il faut dire qu'à cette époque, il passait souvent des journées entières sans manger. En 1918, Valentino m'emprunta vingt-cinq dollars; je les lui prêtai, pensant bien que s'il ne me les remboursait pas, il ne viendrait certainement pas m'en emprunter davantage. Réellement, je m'attendais très peu revoir cet argent. Mais là-dessus, Valentino trouva une position et me remboursa cet argent avec le salaire de sa première semaine de travail. Je lui en prêtai de nouveau et il me rendit toujours promptement cet argent. Il menait une petite vie tranquille et économique. Je le présentai petit à petit à tous mes amis. A plusieurs des fêtes que je donnai au Club Athlétique de Los Angeles, il fit une excellente impression et fut remarqué à cause de sa courtoisie et de sa distinction.

Valentino est galant avec les dames âgées, chose assez rare. Il est économe et bon travailleur.

Ici, M. Gerrard rapporte une bataille nocturne qui éclata au camp des Hudnuts dont nous parlions tout à l'heure entre Valentino, sa femme, et le témoin d'un côté et des détectives de l'autre.

"Un dimanche soir de l'année dernière, dit-il, à onze heures et demie environ, nous étions à faire une partie de bridge, Mme Valentino, lui et moi, dans le salon du cottage. A un moment donné, Mme Valentino dit: "Il y a sûrement quelqu'un sur la véranda; j'entends la porte grillagée s'ouvrir." Je répondis que cela ne pouvait être, que tout au plus, c'était là un chien ou un chat en maraude.

Mais comme elle insistait beaucoup et prétendait avoir entendu d'autres bruits étranges, je pris un revolver automatique et sortis. Tout au bout de la véranda, j'aperçus une forme humaine. Je pensai que ce pouvait être tout simplement un veston suspendu à un clou et m'avançai vers l'objet, le revolver au poing. Mais, à ce moment, je fus rappelé par la belle-mère de Valentino et pour ne pas effrayer tout ce monde outre mesure je rentrai, en rapportant ce que j'avais vu. Mais, un autre bruit s'étant fait entendre, je retournai dehors et me trouvai nez à nez avec un homme d'une haute taille qui regardait dans le salon. Je criai: "Haut les mains", mais l'homme se retourna brusquement, sauta par-dessus un mur et s'enfuit. Je me mis à sa poursuite. Il m'attendait de l'autre côté du mur et me reçut avec un coup de poing dans la figure. Je repris connaissance et tirai encore trois fois sur lui, mais sans résultat."

En plus, l'on sait que Valentino trouve ridicule son salaire de \$1,250 par semaine et réclame un traitement de cinq mille dollars par semaine au moins.

—o—

L'ENFANT MARTYRE

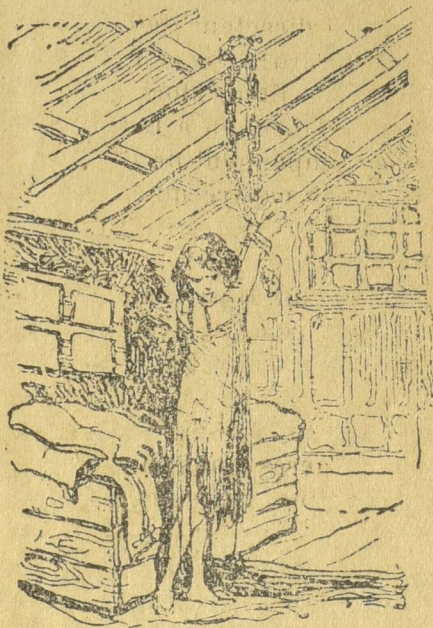
Un père barbare qui tient sa fille enchaînée par les poignets aux poutres d'un grenier.

La petite Wanda Salla était absente de l'école depuis une longue semaine. Tout ce que savaient de son absence la maîtresse et ses compagnes c'est que la fillette avait eu un mauvais bulletin et que son père avait appris qu'elle faisait la paresse en classe. Comme elle ne revenait pas à l'école, la maîtresse s'enquit de son absence prolongée et fit une enquête. Mais on ne répondait pas à la porte de la maison paternelle.

Les voisins eurent vent de l'affaire et prétendirent avoir entendu la nuit de sourds gémissements sortir de la maison des Salla. Une escouade d'agents se présentèrent à la maison mais personne ne leur répondit. Ils enfoncèrent sans plus de façon et firent des perquisitions dans la maison, sans rien trouver d'anormal d'abord. Mais des gémissements et des cris plaintifs venaient du grenier. Ce grenier était fermé par une lourde trappe. Deux agents, parmi les plus robustes, la firent voler en éclats.

Et là ils retrouvèrent la petite fille, debout, les bras élevés au-dessus de sa tête, les mains de chaque côté d'une poutre. Elle ne tourna même pas la tête à leur arrivée; elle semblait inconsciente et ses soupirs se faisaient de plus en plus sourds.

En approchant plus près encore, les agents virent bien pourquoi la petite ne pouvait se retourner. Comme elle était enchaînée, elle ne pouvait faire aucun mouvement. Ses chaînes, très lourdes, étaient chargées de deux cadenas. Il leur fallut beaucoup de temps pour délivrer la malheureuse et elle était si faible qu'elle ne put d'abord leur faire le récit de son supplice et leur en donner les raisons.



“Après avoir su que je faisais la paresse en classe, dit-elle à l'hôpital, il m'enchaîna dans le grenier et ne me donna plus que du pain trempé dans l'eau”.

Le père fut arrêté, avoua tout et se montra même surpris que la justice intervint dans ses affaires, prétendant avoir le droit de traiter sa fille comme il l'entendait.

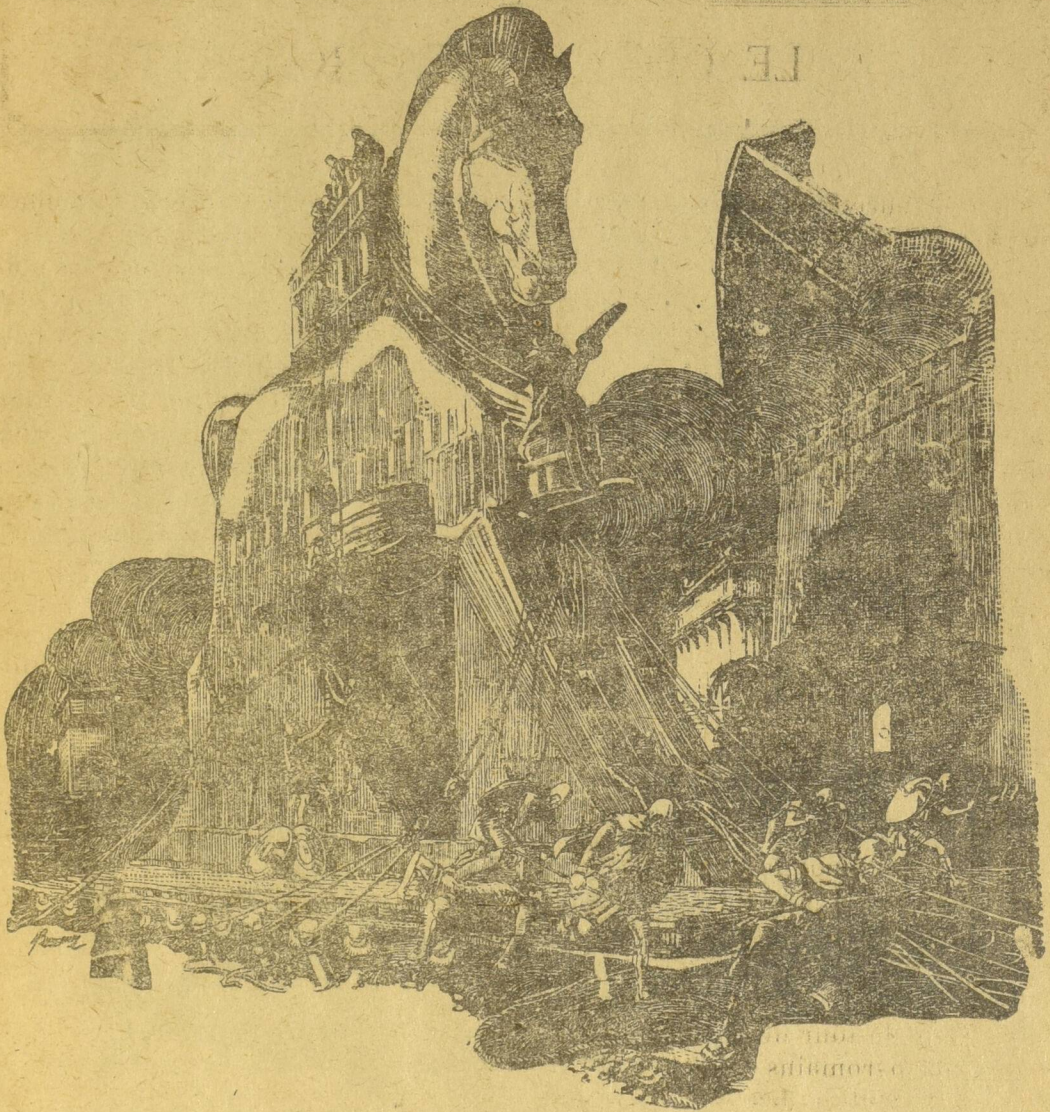
Ces raisons ne furent pas trouvées excellentes, sans doute, car le père fut condamné par les tribunaux.

LE CHEVAL DE TROIE

Le malheureux cheval de Troie qui donna jadis la victoire aux Grecs rusés, après une guerre épouvantable qu'avait allumée la beauté d'une femme, occupe beaucoup en ce moment le monde des savants et archéologues. Pour nous, le cheval de Troie est affaire de mythologie: c'est une légende formée par l'imagination d'un peuple. Tous les peuples sans exception ont leurs légendes qui sont plus ou moins jolies suivant que le peuple qui se les transmet a plus ou moins le sens de la poésie.

Nous nous soucions très peu de savoir si réellement des restes de ce cheval de bois ont été retrouvés ou non. Tout ce que nous savons c'est qu'autour du siège de Troie se développèrent d'innombrables légendes qui formèrent le plus riche de tous les cycles épiques (*Iliade*, *Odyssée*). Les poètes tragiques empruntèrent une foule de sujets à ce cycle de légendes. Puis ce fut le tour des poètes alexandrins, gréco-romains (*Enéide* de Virgile) et byzantins. Les légendes de la guerre de Troie ont été aussi une mine inépuisable pour les artistes. Il n'est pas douteux d'ailleurs, que toutes ces traditions aient un caractère historique, mais de là à admettre le cheval de Troie, il y a une marge ! Les palais de Mycènes et de Tirynthe prouvent la réalité de la civilisation décrite par les poèmes homériques. Troie a été prise réellement par les Grecs en 1184 av. J. C., suivant la tradition la plus accréditée.

Nous nous contenterons de donner en résumé à nos lecteurs qui aiment l'histoire le récit de la guerre la plus célèbre de la Grèce primitive. De vieilles rancunes avaient mis aux prises les populations de l'Asie Mineure et celles de la Grèce propre. Ce qui caractérise surtout la guerre de Troie, c'est l'union de presque toutes les tribus helléniques contre les Barbares d'Asie. L'enlèvement d'Hélène, femme de Ménélas, roi de Sparte, par le jeune Pâris, fils de Priam, donna le signal de la lutte. Tous les chefs grecs, autrefois prétendants d'Hélène, tinrent un serment. C'est alors que l'expédition de Troie fut résolue. Les chefs grecs élurent comme chef suprême Agamemnon, roi d'Argos, et s'embarquèrent à Aulis, en Béotie. L'armée grecque montait à 100,000 hommes; 1,200 vaisseaux les transportèrent en Troade. Parmi les chefs, on remarquait Ménélas, roi de Sparte, le prudent Ulysse, roi d'Ithaque; les deux Ajax, Diomède et le plus vaillant de tous, Achille. Troie comptait aussi une nombreuse armée dans son enceinte. Elle était défendue par de hautes et puissantes murailles; mais son plus ferme rempart était Hector, fils de Priam, dont l'infatigable courage soutint pendant dix ans tous les efforts de tant de chefs illustres. La dixième année du siège fut signalée par la querelle d'Agamemnon et d'Achille; par la mort de Patrocle, que tua Hector; par la mort d'Hector, que vainquit et tua Achille; par la mort d'Achille lui-même que blessa mor-



tellement au talon une flèche de Paris. Les assiégeants pénétrèrent dans la ville par une ruse de guerre, grâce au gigantesque cheval de bois qu'ils offrirent à Athènes. Troie succomba alors sous les efforts des Grecs et fut réduite en cendres. Priam, après avoir vu tous ses fils égorgés autour de lui, fut percé lui-même par le fils d'Achille. Toutes les princesses furent emmenées en captivité. Quelques

Troyens, dont Enée, réussirent à s'enfuir au milieu des flammes : tout le reste fut massacré. Les Grecs retournèrent dans leur pays avec un riche butin et Ménélas ramena Hélène à Sparte.

— 9 —
En contemplant l'univers et le monde, j'ai été frappé de la somme de labeur et de misère et du peu de bonheur qu'on y rencontre.

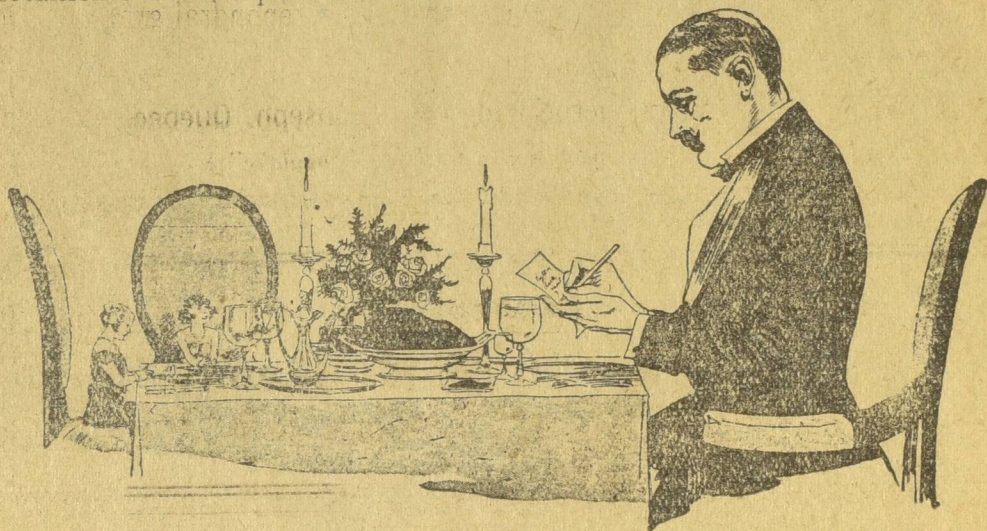
L'ÉPOUX DE LA FEMME MUETTE

Que pensez-vous, se demande-t-on de cet Américain de Chicago qui vient de demander le divorce—et de l'obtenir naturellement — parce que sa femme ne lui avait pas adressé la parole depuis dix-huit ans?

La plupart des hommes mariés répondront tout simplement que cet homme est un imbécile d'avoir demandé à être séparé de cette femme extraordinaire, qu'il ne retrouvera certainement nulle part ailleurs!

Nous ne lui souhaitons qu'une chose, c'est d'épouser une pie-grièche et une maîtresse-bavarde en secondes noces.

Cette femme avait une soeur qui, lorsqu'elle était invitée dans ce ménage, suivait la même politique. Pour vous donner une idée de ce qu'était un dîner entre ces trois personnes, consultez une minute notre dessin, où le mari demande par écrit à sa femme ce



Que pensez-vous de cela, ami lecteur? Un homme s'est trouvé qui était assez heureux pour ne jamais entendre sa légitime lui faire des remontrances, lui reprocher ses sorties trop fréquentes, ses entrées tardives, le reprendre sur la coupe de ses habits, sur le choix de ses amis et sur combien d'autres petites choses de la même farine, et il fut assez peu intelligent, il aima assez peu ses aises et sa tranquillité pour répudier cette femme.

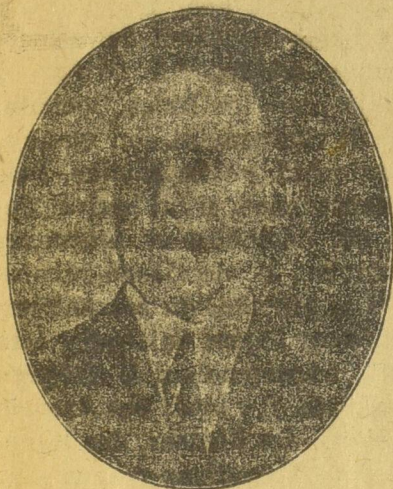
qu'elle désire qu'on lui serve et qui répond de même.

"Elle avait l'air d'un fantôme, a-t-il déclaré au tribunal. Jamais la moindre syllabe ne sortait de sa bouche. Elle devenait silencieuse dès qu'elle m'apercevait. Les médecins eux-mêmes ont été impuissants à me donner la clé de ce mystère."

Laissez-nous vous rappeler le sujet d'un des plus vieux fabliaux du moyen âge, rajeuni par la plume d'Anatole

UN BON REMEDE EST UNE CHOSE TRES RARE

POUR CEUX QUI LE CONNAISSENT ET
S'EN SERVENT BIEN, C'EST PLUS
QU'UNE FORTUNE



Avec un bon remède on revient en santé et
heureux, on conserve sa vie, bien
le plus précieux.

Avec des richesses, des honneurs, sans santé,
tout paraît maussade, aucun bonheur réel; on lan-
guit et on meurt sans avoir joui de ses biens.

MES REMEDES VEGETAUX SONT DE
BONS REMEDES

Donc écrivez-moi, je répondrai gratis

Bien lire ce qui suit— Adresse postale:

Adresse, M. F. X. LACROIX, herboriste, 438 St-Joseph, Québec, Can.

(Lorsque vous écrivez: mentionnez "La Revue Populaire".)

ACHETEZ

MAINTENANT A

LE FILM

10 cents l'exemplaire

DANS TOUS LES DEPOTS



Spécialiste

BEAUMIER

Opticien

— DEMENAGE AU —

No 266 rue Sainte-Catherine Est

EXAMEN GRATIS

Avis.— Cette annonce rapportée vaut 15 cents par dollar sur tout achat en lunetterie.
Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des peddlers ni aux magasins à tout faire
si vous tenez à vos yeux.

France. Il porte ce titre: "La comédie de celui qui épousa une femme muette", pièce que la troupe anglaise Community Players a mise à son répertoire cette année.

Donc un brave juge, nommé Léonard Botal avait épousé une jeune fille de bonne maison et bien faite, mais pour son malheur, celle-ci était muette. Léonard s'en affligeait grandement. Il en devenait peu à peu mélancolique et comme égaré. Or voici qu'un de ses amis lui signale un médecin capable de rendre la parole à la silencieuse Catherine et de faire couler de sa bouche "le flot clair des paroles bien sonnantes, comme en tournant un robinet on donne cours à un ruisseau qui s'échappe avec un doux murmure."

Le médecin, appelé sans retard, accourt, examine la malade, la soigne et la guérit. Mais voici que Catherine, ayant recouvré la parole, veut rattraper le temps perdu, et parle sans cesse, avec volubilité, tant et tant que le malheureux juge, incapable de travailler en silence sur ses dossiers, se prend à regretter l'époque où sa femme ne l'importunait pas.

Un beau jour, n'y tenant plus, il s'adresse au médecin qui avait soigné Catherine et lui dit: —Il fallait lui donner la parole, mais pas la lui tant donner! Depuis que vous l'avez guérie de son mutisme, elle me rend fou. Je ne puis l'entendre davantage. Je vous ai appelé pour me la faire redevenir muette!

Et comme l'autre proteste que la chose est impossible, Léonard s'écrie: —Eh bien! rendez-moi sourd!

—o—

Les deux mots les plus courts à prononcer, "oui" et "non", sont ceux qui demandent le plus d'examen.

SALABERRY FAIT RESPECTER NOTRE NATIONALITE

Dès l'âge de 14 ans, notre grand héros, de Salaberry, prit du service dans l'armée anglaise. A 16 ans, il partait déjà pour les Indes Occidentales. Il fit rapidement son chemin, devint lieutenant, puis capitaine. Pendant sa lieutenance, il lui arriva une aventure qui démontra sa bravoure. Voici comment M. de Gaspé raconte ce fait: "Les officiers du soixantième régiment, dans lequel Salaberry était lieutenant, appartenaient à différentes nationalités. Il y avait des Anglais, des Prussiens, des Suisses, des Hanovriens et deux Canadiens-français, les lieutenants de Salaberry et Des Rivières. C'était chose assez difficile de maintenir la paix parmi eux; les Allemands surtout étaient portés à la querelle; excellents duellistes, ils étaient de dangereux antagonistes. Un matin, Salaberry était à déjeuner avec quelques-uns de ses frères d'armes, quand entre l'un des Allemands qui le regarde et lui dit d'un air de mépris: "Je viens justement d'expédier un Canadien-français dans l'autre monde", faisant par là allusion à Des Rivières qu'il venait de tuer en duel.

Salaberry bondit sur son siège; mais, reprenant son sang-froid, il dit: "Nous allons finir le déjeuner et alors vous aurez le plaisir d'en expédier un autre."

Ils se battirent, comme c'était alors la coutume, à l'arme blanche. Tous deux firent preuve d'une grande adresse et le combat fut long et obstiné. Salaberry était très jeune; son adversaire, plus âgé, était un rude champion. Le premier reçut une blessure au front dont la cicatrice ne s'est ja-

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

**10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT
PLAPAO A L'ESSAI ET LE LIVRE DE M. STUART SUR LA
HERNIE ABSOLUMENT GRATIS.**

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent — M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter ? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie—certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue—nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute—pendant votre travail quotidien—même pendant votre sommeil—ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie de PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir.

Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour

fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercerez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter

MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

COUPON

PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
2667 Stuart Bldg., St-Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur.—Veuillez m'envoyer Plapao à l'essai et le livre de M. Stuart absolument gratis.

Nom

Adresse

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.

mais effacée. Comme il saignait abondamment et que le sang lui interceptait la vue, ses amis voulurent faire cesser le combat; mais il refusa. S'étant attaché un mouchoir autour de la tête, le combat recommença avec encore plus d'acharnement. A la fin, son adversaire tomba mortellement blessé, et la plupart dirent qu'il n'avait eu que ce qu'il méritait."

Ce duel mit pour toujours de Salaberry à l'abri des insultes: il avait fait ses preuves.

— 0 —

LE PAYSAN CANADIEN

C'est dans de vieux cartons que nous retrouvons cette gouache de M. Edouard Montpetit, le paysan canadien. M. Montpetit a toujours fait de la bonne peinture. Qu'on se délecte de ce petit chef-d'oeuvre:

"J'ai surpris naguère le sourire gouailleur d'une figure hautaine à l'aspect de nos campagnes paisibles. Avec une morgue de nouveau riche, elle murmurait ce dédai: "Ces gens en sont encore à cent ans en arrière; ils n'ont pas avancé d'un pas: ils sont morts!" Morts à quoi?? Car il faut s'entendre une bonne fois. Ces petites gens sont routiniers; mais ils ont conservé leur rêve dans les bornes mêmes de sa beauté. Ils sont d'une délicate survivance. Approchez-vous d'eux; questionnez-les; regardez-les. Ce sont des Français; des paysans français. Rudesse, solidité, entêtement; tout cela mêlé à une noblesse de coeur, à une délicatesse de sentiment que le passé leur a transmis, car ils sont d'un lignage très pur. Ils sont, eux aussi, une civilisation; et la phi-

losophie n'a pas encore tranché entre la leur et celle qui menace de faire de nous tous des mécaniques intensives. Ils sont une barrière à l'envahissement de l'américanisme hâbleur. Ils sont d'une famille et perpétuent en eux ce que les musées des plus riches veulent reconstituer dans des ensembles morts. Ils gardent le flambeau. Ce que d'autres recherchent dans le temps pour en parer leurs maisons d'hier, il le perpétuent en eux, comme une toile rare et ancienne, un vieux meuble, la page résistante d'un livre que personne encore n'a refermé. Ils peuvent et doivent apprendre, et tous le leur conseillent, mais qu'ils restent ce qu'ils sont. Ils possèdent quelque chose que d'autres ont perdu: la race; quelque chose que toutes les fortunes ne ressusciteront jamais: la vie. Et je ne sais pas si c'est un tel paradoxe que de prétendre, au point de vue social qu'un paysan du Saint-Laurent vaille un milliardaire de New-York."

— 0 —

ELOGE DES SOLDATS CANADIENS

Le soir de la grande victoire de Carillon, l'heureux et brillant général de Montcalm écrivait, sur le champ de bataille même, à M. Doreil, son ami:

"L'armée, et trop petite armée du Roi, vient de battre ses ennemis. Quelle journée pour la France! Si j'avais eu deux cents sauvages pour servir de tête à un détachement de mille hommes d'élite, dont j'aurais confié le commandement au chevalier de Lévis, il n'en serait pas échappé beaucoup dans leur fuite. Ah! quelles troupes, mon cher Doreil, que les nôtres! je n'en ai jamais vu de pareilles!

JE L'ECHAPPAI BELLE

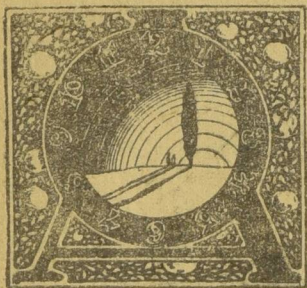
"Jamais, avant il y a quelque mois, je ne m'étais rendue compte combien il est dangereux de négliger un rhume de poitrine. Ma santé a toujours été si bonne qu'un rhume de cerveau ou de poitrine, quoique désagréable, ne m'avait jamais beaucoup dérangée. A part quelques rhumes, je n'ai jamais, jusqu'au 14 décembre dernier, été malade un seul jour dans ma vie. Un après-midi le frisson me saisit et j'avais beau me mettre tout près du poêle, je ne parvenais pas à me réchauffer. Ce frisson fut suivi d'un rhume de poitrine, selon mon habitude je le négligeai et mon état devint de plus en plus mauvais. Finalement je dus me mettre au lit et faire appeler le médecin. Après m'avoir auscultée il reconnut que j'avais une grave pneumonie. Grâce aux bons soins de mon mari, de mes enfants et de quelques amies je parvins à m'en tirer, mais le docteur me dit que je l'avais échappé belle. Et c'est à ce moment que mes ennuis commencèrent. Quoique hors de danger j'étais loin de me sentir bien, j'étais toujours très faible. Bien qu'avant ma maladie je fusse très vigoureuse, j'étais continuellement fatiguée et sans force. Je dormais assez bien mais parce que j'étais épuisée mon sommeil ne faisait aucun bien. D'ailleurs ce sommeil n'était qu'apparent, car je me rendais compte, la plupart du temps de ce qui se passait autour de moi. Bien qu'on me préparât les plats les plus attrayants je n'avais aucun goût pour les aliments. Cette maladie avait miné ma santé à un tel point que j'étais comme un squelette vivant. J'étais découragée de voir que rien de ce que je prenais ne me faisait le moindre bien. Un jour une amie me dit: "Je me demande si le Carnol ne vous fortifierait pas? Il m'a fait un bien immense. J'étais complètement épuisée et vous pouvez juger par vous-même si j'ai aujourd'hui une bonne santé. Pourquoi ne l'essayeriez-vous pas?" Grâce au conseil de cette amie je suis redevenue en parfaite santé et aussi vigoureuse que jamais."

Le Carnol est en vente chez votre pharmacien. Si après en avoir fait l'essai, vous pouvez affirmer en toute conscience, qu'il ne vous a fait aucun bien, renvoyez la bouteille vide à votre pharmacien et il vous remettra votre argent.

9-622



Les trois plus grandes tragédiennes du monde



cette heure où l'on parle beaucoup d'Eléonora Duse, au sujet de son prochain voyage en Amérique, et de Sarah Bernhardt, pour les mêmes raisons, il serait tout juste de rappeler la brillante carrière de Geneviève Ward, morte

La Duse est vieille aussi et joue encore et quant à Sarah Bernhardt, on sait qu'elle a retrouvé en quelque sorte avec l'âge et des infirmités nombreuses un regain de vitalité. Décidément, ces femmes sont extraordinaires.

Mais revenons à Geneviève Ward dont la vie fut semée de revers et d'éclatantes fortunes, tout comme celle de la Duse d'ailleurs, sa soeur italienne.



Les tragédiennes qui réussissent.

au mois d'août de l'an dernier, à l'âge de 85 ans. La France, l'Italie et l'Angleterre possédaient, ainsi l'an dernier, les trois plus grandes tragédiennes du monde entier : Sarah Bernhardt en France, la Duse en Italie et Geneviève Ward en Angleterre. Cette dernière mourut à un âge très avancé, ayant joué jusqu'à quatre-vingts ans.

Fille d'un diplomate américain, elle fut toute jeune emmenée par ses parents faire le classique tour d'Europe. En Italie, elle rencontra un gentilhomme russe, le comte Constantin de Guerbél, qui, après avoir demandé sa main pour sa fortune et l'avoir épousée civilement, refusa de compléter la cérémonie. Peu après on



“PURIFIEZ VOTRE SANG”

CECI est un conseil que le docteur donne à la plupart des personnes dont il a examiné le sang cette saison.

Surchauffé par des nourritures artificielles, combiné avec peu d'exercice en dehors, cela laisse l'organisme chargé d'impuretés.

Le foie est inactif, les intestins constipés, et les reins par un travail excessif deviennent inefficaces comme filtres du sang.

Le traitement le plus rationnel est celui des Pilules du Dr Chase pour le Foie et les Reins, à cause de leur action combinée pour exciter les organes

filtreux et excréteurs et leur donner une activité normale.

Mme Albert Brunet, R. R., No 1, Ottawa, Ont., écrit :

“J'ai employé pendant les deux mois passés les Pilules du Dr Chase pour les Reins et le Foie, étant affligée de maladie de reins. Je me suis servi avant, de deux docteurs sans aucun résultat. Une amie me conseilla d'user des Pilules du Dr Chase pour le Foie et les Reins et à la seconde boîte je me suis sentie mieux. J'en ai pris six ou huit boîtes et je suis complètement guérie. Je ne puis faire autrement que de vanter les Pilules du Dr Chase pour le Foie et les Reins et de raconter à mes amis tout le bien que j'en ai retiré.”

Les Pilules du Dr Chase pour le Foie et les Reins, 25 cts la boîte, chez tous les marchands ou chez Edmanson, Bates & Co., Ltd., Toronto.

annonça que le demi-mari était fiancé à la fille d'un ambassadeur de Russie. On fit appel au tsar, qui donna l'ordre à l'archevêque de Varsovie d'unir religieusement le comte de Guerbel et miss Ward. Celle-ci, veuve en quelque sorte avant que d'être femme, qui ne cherchait plus dans cette union qu'une satisfaction d'honneur, se présenta vêtue de deuil à l'autel. Le service à peine terminé, elle quittait son mari pour ne jamais le revoir. A ce moment, les affaires de son père commencèrent à péricliter. Elle avait une belle voix et décida de faire de l'opéra. On l'envoya compléter son éduca-

tés d'actrice, elle se décida à tenter de jouer la tragédie. Une fois de plus elle vainquit sa mauvaise étoile. Ses débuts à Manchester, dans le rôle de lady Macbeth, la mirent d'emblée au premier rang. Depuis elle ne cessa d'être en vedette, créant deux cents rôles et jouant avec une incroyable puissance tragique jusqu'à plus de quatre-vingts ans.

A l'occasion de son 85^e anniversaire, célébré il y a quelques mois, le roi lui avait décerné un titre de noblesse. M. Francis de Croisset vint de France lui remettre, au nom de la Société des auteurs, un album où grands musi-



Les tragédiennes qui échouent.

tion musicale à Milan, chez Lamperti, et à vingt-deux ans elle remportait son premier succès à la Scala de Milan. Il semblait désormais qu'une éclatante carrière lui fût assurée. Elle accomplit une tournée presque triomphale, en France, en Angleterre, en Amérique. Soudain le destin l'accabla de nouveau. D'un jour à l'autre elle perdit sa voix.

La ruine des siens étant alors consommée, il lui fallait cependant gagner sa vie. Elle courut quelque temps le cachet à New-York. Puis sur l'insistance d'une critique qui jadis, alors qu'elle chantait, avait loué ses quali-

ciens, dramaturges connus, écrivains en renom chantaient ses éloges. Les émotions que lui causa cette apothéose, l'insistance qu'elle mit à recevoir chacun, tout cela la fatigua beaucoup et abrégea sa vie. Elle commença à décliner, vit venir la mort sans effroi et prit, en pleine connaissance, ses dernières dispositions. Puis, ayant demandé ses aiguilles et sa laine, car elle haïssait l'oisiveté, elle se mit à tricoter et doucement, comme d'un pas égal, entra dans la mort.

— o —

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

TENEZ-VOUS A LIRE UN VRAI MAGAZINE ?

SI OUI, PROCUREZ-VOUS TOUT DE SUITE LE PLUS INTERESSANT
DE TOUS LES MAGAZINES DU CANADA,

Le Samedi

UNE OCCASION UNIQUE

Un dollar de lecture
PAR SEMAINE pour
quatre dollars par année.

qui chaque semaine, apportera la joie dans
votre maison. — Cinquante pages de lecture
gaie, sentimentale et instructive. — Un ma-
gnifique roman. Maintenant que nous avons
réduit d'un dollar le prix de l'abonnement,
personne n'est excusable de ne pas recevoir
"LE SAMEDI". Abonnez-vous tout de suite,

si vous voulez bénéficier de notre OFFRE SPECIALE —

Abonnement d'un an, \$4.00 (au lieu de \$5.00). — Six mois, \$2.00

Trois mois, \$1.25

EMPLOYEZ LE COUPON CI-DESSOUS

DECOUPEZ CE COUPON ET EXPEDIEZ-LE PAR LA POSTE DES
AUJOURD'HUI

"LE SAMEDI", 131, rue Cadieux, Montréal, Qué., Canada

Ci-inclus \$4.00 pour un abonnement d'un an au magazine "LE SAMEDI";
\$2.00 pour six mois; \$1.25 pour trois mois — suivant le cas.

Nom

Adresse

ÊTES-VOUS UN FERVENT DES VUES ?

UNE MAGNIFIQUE PHOTOGRAPHIE
D'ART DE

Rodolph VALENTINO + GRATIS

UNE PHOTOGRAPHIE
D'ART DE

RODOLPH
VALENTINO

sur papier de luxe sera
donnée GRATUITEMENT
contre tout abonnement
d'un an au magazine

"LE FILM"

"LE FILM" est le seul magazine COMPLET de vues animées publié en langue française tant au Canada qu'aux Etats-Unis. Il vous entretient de tout ce qui intéresse vos artistes favoris — étoiles populaires ou étoiles de moindre grandeur. Des articles attrayants, des histoires passionnantes, de la première à la dernière page. — Abondamment illustré. Pour quelque temps seulement, moyennant la somme ridicule de \$1.00 nous vous enverrons "LE FILM" pendant toute une année — 12 numéros complets et une magnifique photographie d'art de RODOLPH VALENTINO, faite pour être encadrée.

Employez le coupon ci-dessous.

DECOUPEZ CE COUPON ET EXPEDIEZ-LE PAR LA POSTE DES
AUJOURD'HUI

"LE FILM", 131, rue Cadieux, Montréal, Qué., Canada

Envoyez-moi GRATUITEMENT votre magnifique photographie d'art de Rodolph Valentino, imprimée sur papier de luxe. Ci-inclus \$1.00 pour un abonnement d'une année au magazine "LE FILM".

Nom

Adresse